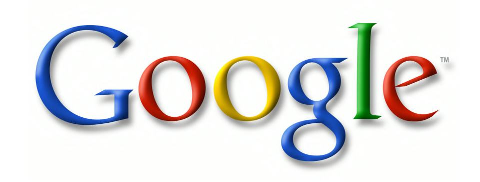



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731496 7


AUCTOR
James Lenox.





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME LA BARONNE DE STAËL.

TOME II.

MORCEAUX DIVERS.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME LA BARONNE DE STAËL,

PUBLIÉES PAR SON FILS;

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR LE CARACTÈRE ET LES ÉCRITS DE Mme DE STAËL,

PAR MADAME NECKER DE SAUSSURE.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N° 17;
A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1820.

RÉFLEXIONS

SUR

LE PROCÈS DE LA REINE,

Publiées dans le mois d'août 1793.

AVERTISSEMENT.

Mon nom, ne pouvant être utile, doit rester inconnu ; mais, pour affirmer l'impartialité de cet écrit, j'ai besoin de dire que, parmi les femmes appelées à voir la reine, je suis une de celles qui ont eu avec cette princesse le moins de relations personnelles ; ces réflexions méritent donc la confiance de tous les cœurs sensibles, puisqu'elles ne sont inspirées que par les mouvemens dont ils sont tous animés (1).

(1) A l'époque où cet écrit fut publié, au mois d'août 1793, tout le monde sut que madame de Staël en étoit l'auteur.

RÉFLEXIONS
SUR
LE PROCÈS DE LA REINE.

Mon projet n'est point de défendre la reine comme un jurisconsulte; j'ignore de quelle loi l'on peut se servir pour l'atteindre, et ses juges eux-mêmes ne s'essaieront pas à nous l'apprendre; ce qu'ils appellent l'opinion, ce qu'ils croient la politique, sera leur motif et leur but. Les mots de *plaidoyer*, de *preuve*, de *jugement*, sont une langue convenue entre le peuple et ses chefs; et c'est à d'autres signes qu'on peut présager le sort de cette illustre infortunée. Je vais donc seulement parler à l'opinion, analyser la politique, raconter ce que j'ai vu, ce que je sais de la reine, et représenter les suites affreuses qu'auroit sa condamnation. O vous, femmes de tous les pays, de toutes les classes de la société, écoutez-moi avec l'émotion que j'éprouve! la destinée de Marie-Antoinette renferme tout ce qui peut toucher votre cœur; si vous êtes heureuses, elle l'a été; si vous souffrez, depuis un

an, depuis plus long-temps encore toutes les peines de la vie ont déchiré son cœur ; si vous êtes sensibles, si vous êtes mères, elle a aimé de toutes les puissances de l'âme, et l'existence a pour elle encore le prix qu'elle conserve, tant qu'il peut nous rester des objets qui nous sont chers. Je ne veux attaquer ni justifier aucun parti politique, je craindrois de distraire ou d'éloigner un seul intérêt de l'auguste personne que je vais défendre : républicains, constitutionnels, aristocrates, si vous avez connu le malheur, si vous avez eu le besoin de la pitié, si l'avenir offre à votre pensée une crainte quelconque, réunissez-vous tous pour la sauver. Quoi ! la mort termineroit une si longue agonie ! quoi ! le sort d'une créature humaine pourroit aller si loin en infortune ! Ah ! repoussons tous le don de la vie, n'existons plus dans un monde où de telles chances errent sur la destinée ! Mais je dois contenir la profonde tristesse qui m'accable ; je ne voudrois que pleurer, et cependant il faut raisonner, discuter un sujet qui bouleverse l'âme à chaque instant.

La calomnie s'est attachée à poursuivre la reine, même avant cette époque où l'esprit de parti a fait disparoître la vérité de la terre. Une triste et simple raison en est la cause,

c'est qu'elle étoit la plus heureuse des femmes. Marie-Antoinette la plus heureuse! hélas! tel fut son sort, et le destin de l'homme est maintenant si déplorable, que le spectacle d'une éclatante prospérité n'est plus guère qu'un présage funeste. Combien de fois n'ai-je pas entendu raconter l'arrivée en France de la fille de Marie-Thérèse, jeune, belle, réunissant à la fois la grâce et la dignité, telle que dans ce temps on se seroit imaginé la reine des Français! imposante et douce, elle pouvoit se permettre tout ce que sa bonté lui inspiroit, sans jamais rien faire perdre à la majesté du rang qu'on exigeoit d'elle alors de respecter. L'ivresse des Français en la voyant fut inexprimable; le peuple la reçut, non-seulement comme une reine adorée, mais il sembloit aussi qu'il lui savoit gré d'être charmante, et que ses attraits enchanteurs agissoient sur la multitude comme sur la cour qui l'environnoit. Il n'y a pas cinq ans encore, et alors toute sa vie politique, tout ce qui lui a mérité l'amour ou la haine avoit eu lieu, il n'y a pas cinq ans, et j'ai vu tout Paris se précipiter sur ses pas avec transport: ces mêmes routes qu'on lui fait parcourir de supplice en supplice étoient jonchées de fleurs sur son passage; elle doit reconnoître les mêmes traits qui l'ont accueillie, les

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME LA BARONNE DE STAËL.

TOME II.

MORCEAUX DIVERS.

roi ; et parvint à l'écarter absolument des affaires dont les goûts de son âge l'éloignoient déjà naturellement. M. de Maurepas fit renvoyer deux ministres citoyens, M. Turgot et M. Necker, et la reine marqua publiquement qu'elle les estimoit et les regrettoit tous les deux. M. de Vergennes continua gravement les frivoles systèmes de M. de Maurepas, et craignant de même l'ascendant de la reine, de même il sut détourner le roi de s'y livrer. M. de Calonne lui succéda, et rien n'est plus connu que l'aversion énergique de la reine pour ce ministre, dont l'esprit aimable cependant sembloit devoir séduire ceux dont le jugement ne seroit pas uniquement guidé par la réflexion. La reine, qui eût trouvé dans la facilité du caractère de M. de Calonne tant de moyens pour satisfaire les goûts les plus prodigues, la reine sortant tout à coup du cercle habituel de ses devoirs et de ses amis, attaqua ce ministre élégant avec l'austérité de la morale et de la raison, décida le roi à le renvoyer, et signala par cet acte, et par la nomination de l'archevêque de Sens, sa première influence sur les affaires publiques. J'en appelle à tous ceux qui, placés près de la cour, ont pu connoître avec certitude l'histoire intime de la France ; est-il une autre époque du règne du roi dans

laquelle la reine lui ait fait adopter ses conseils? Et n'est-il pas certain que jusqu'à ce temps elle jouit de l'éclat du trône sans rechercher l'autorité?

Ce ministère de l'archevêque de Sens, cause immédiate de la révolution, peut être blâmé par les partisans du système aristocratique; mais assurément les démocrates doivent l'approuver; c'est par cette administration que le germe de tous leurs principes a été développé. Le ministre opposa lui-même les communes au Parlement, à la noblesse, au clergé; le roi déclara que le droit d'imposer ne lui appartenoit pas; les états-généraux furent promis, tous les Français invités à publier leur avis sur le mode de convocation, enfin les observateurs de ce temps crurent deviner que l'archevêque de Sens vouloit une révolution en France, et depuis, il y a donné son assentiment le plus authentique. J'ignore jusqu'à quel point la reine savoit son secret; mais quand le seul ministre qu'elle ait fait nommer s'est montré démocrate, quand la seule époque dans laquelle elle ait pris quelque part aux affaires, est celle où les principes de la révolution ont commencé à être admis, comment peut-on l'accuser d'être ennemie de la liberté? Comment peut-on lui trouver des crimes? Des cri-

mes ? Ah ! quelle expression en parlant d'elle ! Dans sa jeunesse elle étoit peut-être brillante et légère, peut-être se confioit-elle trop alors dans le bonheur ; mais son caractère ne s'est prononcé, dans l'âge mûr, que par des traits de courage et de sensibilité qui supposent toutes les vertus. Qu'a-t-on fait pour détacher les Français de cet aimable objet si fait pour leur plaire ? On leur a dit que Marie-Antoinette détestoit la France, qu'elle étoit *Autrichienne ;* et c'est par ce nom que dans leur fureur ses ennemis l'ont toujours appelée, certains de frapper ainsi l'esprit du peuple, qu'un mot égare, qu'un mot rallie, et qui ne se passionne jamais que pour les idées exprimées par un seul mot. Tous les cœurs étoient prêts à chérir Marie-Antoinette ; le plus sûr moyen de l'envie pour les éloigner étoit de leur persuader qu'ils n'obtiendroient que haine pour prix de leur amour ; bientôt on y réussit. Étoit-il cependant assez insensé de croire que la reine, partie de Vienne à treize ans, ne pouvant obtenir dans sa patrie qu'un rang secondaire, préféreroit cette patrie à la France, dont elle étoit reine ! à la France, séjour si délicieux ; aux Français, avec lesquels sa grâce et sa gaîté lui donnoient alors tant d'analogie ! Ah ! lorsqu'en la nommant je viens à parler d'éclat et de joie, mon

cœur se serre douloureusement; je me rappelle ce tombeau placé près des lieux où l'on donnoit des fêtes, avec cette inscription : *et moi aussi, je vivois en Arcadie ;* elle existe encore l'infortunée qui me retrace ce souvenir ; mais hélas ! cette triste allusion n'en est que plus déchirante : les fêtes, c'étoit un trône ; la tombe, c'est un cachot. Toutes les vraisemblances confirment l'attachement de la reine pour la France ; et quels faits peut-on alléguer pour détruire de si fortes conjectures ? L'alliance de l'Autriche avec la France ? C'est en 1756, avant la naissance de Marie-Antoinette, qu'elle a été conclue ; depuis, aucune raison de la rompre ne s'étoit présentée, aucun ministre n'avoit proposé d'y renoncer. Il est vrai que la reine ne s'est pas mêlée de la politique de France uniquement pour brouiller sa mère ou son frère avec son mari ; il est vrai que toute sa vie est une preuve de son respect pour les liens de la nature ; mais une vertu, loin d'effrayer, doit rassurer sur toutes les autres ; elles se garantissent réciproquement : et si la reine se fût montrée l'adversaire de sa propre famille, c'est alors que sa patrie adoptive, que la France auroit dû se défier d'elle. La lumière a été portée dans tout ce qu'on croyoit le plus secret ; des milliers d'observa-

teurs ont été chargés d'examiner les traces de l'ancien gouvernement : on a honoré la dénonciation, épouvanté la fidélité, offert à la terreur la sécurité dégagée de la honte ; au fanatisme, le succès à l'abri du danger ; toutes les passions humaines ont été mises en liberté pour se diriger toutes contre la puissance passée, contre des objets qu'on se souvient d'avoir enviés, mais qu'on est certain de ne plus craindre. Voilà les moyens d'attaque, et voyez quels sont les preuves, les faits qu'on a conquis ! Existe-t-il un seul indice de la connivence de la reine avec les Autrichiens, d'un secours particulier donné par la France à cette cour, d'une seule démarche étrangère au traité public conclu entre les deux puissances ? Ah ! la plus belle justification de cette malheureuse victime, ce sont les accusations dont on l'accable ! Quel vague, quelle fureur, que d'insultes, que d'adresse, que de moyens étrangers à la vérité, mais plus efficaces qu'elle sur un peuple passionné : de tels moyens ne peuvent faire illusion aux hommes éclairés, et rien ne sauroit diminuer l'amertume de leur pitié.

Cependant, pour exciter la multitude, on n'a cessé de répéter que la reine étoit l'ennemie des Français, et l'on a donné à cette inculpation les formes les plus féroces. Je ne

sais rien de plus coupable que de s'adresser au peuple avec des mouvemens passionnés; on peut les pardonner à l'accusé, mais dans l'accusateur l'éloquence est un assassinat. Cette classe de la société, qui n'a pas le temps d'opposer l'analyse à l'assertion, l'examen à l'émotion, gouvernera comme elle est entraînée, si, en lui accordant un grand pouvoir, on ne fait pas un crime national de tous les genres d'altération de la vérité. La vraisemblance n'est rien pour l'homme qui n'a pas réfléchi d'avance; au contraire même, plus il est étonné, plus il se plaît à croire. La reine auroit voulu le malheur de l'empire où elle régnoit, de la nation sur laquelle reposoient sa gloire, son bonheur et sa couronne! Mais c'est assez la juger par son intérêt : elle mérite davantage, elle est bonne par sa nature, elle est bonne à ses propres périls.

Dites, vous qui l'accusez, dites quel est le sang, quels sont les pleurs qu'elle a jamais fait couler? Dans ces anciennes prisons que vous avez ouvertes, avez-vous trouvé une seule victime qui accusât Marie-Antoinette de son sort? Aucune reine, pendant le temps de sa toute-puissance, ne s'est vue calomniée aussi publiquement; et plus on étoit certain qu'elle ne vouloit point punir, plus on multiplioit

les offenses. L'on sait qu'elle fut l'objet de traits sans nombre d'ingratitude, de milliers de libelles, de procès révoltans, et l'on cherche en vain la trace d'une action vengeresse. Il est donc vrai qu'elle n'a causé le malheur de personne, celle qui souffre ces tourmens inouïs! Il n'entre pas même de ressentiment dans les supplices qu'on lui fait éprouver! Qu'est-il donc arrivé à l'homme pour abjurer ainsi tout sentiment d'humanité? Comment peut-on parvenir à renouveler sans cesse dans le même peuple cette inépuisable fureur? Quelle force ou quelle foiblesse donne à des passions factices cet ascendant terrible?

La conduite de la reine, tandis qu'elle régnoit, tandis que ses véritables sentimens pouvoient se satisfaire sans crainte, a été d'une bonté parfaite; comment auroit-elle développé un caractère si différent de celui qu'elle avoit prouvé jusqu'alors, à l'époque même où elle s'est trouvée aux prises avec le malheur? Elle a réuni toutes ses forces pour une résolution sublime, pour une résolution que le ciel peut seul récompenser, celle de s'attacher au sort de son époux et de ses enfans. Malgré tous les périls dont elle étoit à chaque instant menacée, Français, une seconde fois elle s'est confiée à vous.

La vénération de l'Europe ne peut jamais se détacher de la mémoire de Louis XVI, et la plus grande gloire de la reine c'est son dévouement à son époux; cependant lès variations de système qu'on peut reprocher aux derniers temps de l'administration sont une preuve manifeste que ses principaux agens n'étoient pas soumis à l'autorité de la reine; c'est un fait positif que la plupart d'entre eux peuvent à peine se vanter de l'avoir vue, et dans leurs délibérations personne n'a dû reconnoître l'intrépide fermeté de la fille de Marie-Thérèse. On sait seulement que le 6 octobre, le 20 juin, le 10 août, lorsqu'il fut proposé de se défendre en exposant le sang des Français, la reine n'écouta plus que les sentimens d'une femme, la sollicitude d'une mère, et ne redevint un héros qu'au moment où l'on menaçoit sa propre vie. Vous qui l'avez vue regarder ses enfans, vous qui savez que nul péril ne put la résoudre à se séparer de son époux, alors que tant de fois les chemins lui furent ouverts pour retourner dans sa patrie, croyez-vous que son cœur étoit barbare ou tyrannique? Ah! qui sait aimer n'a jamais fait souffrir; qui peut être puni dans l'objet qu'il chérit redoute la vengeance céleste. Oui, si parmi les juges de Marie-An-

toinette, il en est un qui soit père, qui ressente une affection douce, il sera son défenseur. L'instinct de l'âme lui fera découvrir la vérité, malgré les piéges de la calomnie, et des souvenirs et des rapprochemens sensibles le rendront incapable d'achever un tel malheur.

Mais de quelle ruse ne se sert pas la haine! elle sait, comme l'amour, tout ce qui peut émouvoir, et d'avance elle a soin d'endurcir les cœurs.

On cherche bassement à déjouer le respect que doit inspirer la reine, par ce genre de calomnie dont il est si facile de flétrir toutes les femmes, par ce genre de calomnie dont l'injustice même peut avilir presque autant que la vérité; mais cependant la reine est, par sa destinée, au-dessus de ce sort commun des femmes; trop d'éclat environne son existence pour ne pas dissiper tous les mensonges. Ceux qui l'ont entourée, les seuls vrais juges de sa vie privée, savent qu'elle a toujours pratiqué les vertus qui depuis quatre ans la font admirer de l'Europe entière. L'âme s'affoibliroit en se dégradant; et celle qui par sa seule fierté s'est agrandie dans l'infortune, s'est relevée en présence de l'outrage, ne s'étoit jamais abaissée à ses propres yeux. Vous essaierez en vain de l'humilier, vous l'appellerez

de noms méprisans, vous la jetterez dans une prison infamante, vous la traînerez à la barre de votre tribunal; mais partout elle vous apparoîtra comme la fille de Marie-Thérèse. Tantôt vous croirez la voir, lorsque le 6 octobre elle s'avança sur le balcon en présence du peuple, entre ses deux enfans, le charme de son cœur et la gloire de sa vie : la multitude irritée lui cria, *point d'enfans*. La reine, à ces mots terribles, craignant de leur faire partager ses périls, se hâta de les éloigner; mais elle revint aussitôt pour se livrer seule, ou pour ne pas déshonorer la nation française en paroissant la soupçonner. Le soir de ce même jour, aussi calme que dans une entrée triomphale, elle s'adressa au maire de Paris, pour l'assurer qu'elle et le roi se remettoient *avec confiance* à la garde du peuple de Paris. Vous vous rappellerez le 20 juin, lorsque sa seule présence désarma les projets qui depuis ont éclaté : restée belle à force de courage, ses ennemis ne furent plus écoutés du peuple qui la regardoit; mais à la fin de ce jour mémorable, son fils fut séparé d'elle par la multitude qui l'environnoit; à cet instant, tout son calme l'abandonna, un grenadier de la garde nationale le rapporta dans ses bras, et, l'élevant au-dessus de la foule pour le

montrer, il avança d'un moment le bonheur de sa mère : la reine, alors tombant à genoux, se prosterna devant son libérateur : auguste reconnoissance, spectacle plus imposant que le trône dont elle descendoit! Mais si devant le tribunal où la reine doit être traduite, elle conserve encore toute sa fierté, que le peuple du moins ne s'irrite pas à cet aspect! Si vous voulez affoiblir ce grand caractère, amenez-lui ses enfans; mais n'espérez rien de vos supplices, ils ne l'empêcheront pas de se conserver tout entière pour le jugement de l'histoire et la dignité de son nom. Ah! loin de l'en haïr, intéressez-vous à ce sublime exemple; si vous êtes républicains, respectez les vertus que vous devez imiter : cette âme qui ne sait point se courber, cette âme auroit aimé la liberté romaine, et vous avez besoin de son estime, alors même que vous la persécutez.

L'on a tant de peine à concevoir la possibilité d'une atrocité, qu'il en coûte extrêmement pour s'attacher à l'examen des motifs qui peuvent y décider; il le faut cependant pour mieux les combattre, et je m'essaie à ce travail aussi pénible que nouveau.

Les hommes principaux d'un parti populaire cherchent tous les moyens de lier le

peuple indissolublement à leur propre cause; ils savent que dans toutes les révolutions la gloire ou les revers n'appartiennent qu'aux chefs; et, craignant que le peuple ne se fie à cette certitude, ils veulent s'identifier avec lui de toutes les manières; ils tâchent de lui persuader qu'il est le véritable auteur des actes qui ne laissent après eux aucun espoir de retour. Mais d'abord, l'exécution du roi réunit ces cruels avantages. La Convention, pour multiplier les juges de Louis xvi, s'est fait applaudir par des spectateurs nombreux; elle s'est assurée de plusieurs adresses de divers départemens du royaume; elle a commandé que cent mille hommes en armes, le jour de la mort du roi, consentissent, par leur silence, à cette terrible catastrophe. Si la subdivision infinie de cette énorme action ne suffisoit pas pour attacher la nation au destin de ceux qui l'ont ordonnée, si elle pensoit qu'on ne peut détruire un peuple, et que les vengeances individuelles ne sauroient atteindre l'obscure multitude; si la nation, dis-je, étoit rassurée par cette opinion, et qu'elle ne redoutât rien pour elle-même de la mort du roi, est-ce celle de la reine qui pourroit l'effrayer? Il me semble, il est vrai, qu'il y auroit dans le supplice de cette malheureuse

votre intérêt même combat encore ce nouvel argument; le sentiment que de certaines âmes ne peuvent jamais détacher d'un grand malheur, se reporte successivement sur les individus de cette famille qui survivent à ceux qu'on immole. Les Français qui versèrent des pleurs sur le destin du roi ont consacré à la reine l'affection déchirante qu'ils ressentoient pour son époux; si la reine périssoit à son tour, si le jeune enfant, héritier de tant d'infortunes, mouroit privé des soins de sa touchante mère, on s'attacheroit aux restes de cette race royale persécutée, et les princes qu'on repousse aujourd'hui intéresseroient en leur faveur, quand il n'existeroit plus qu'eux.

Ah ! si vous craignez la reine parce qu'on l'aime davantage, c'est elle cependant dont la liberté, dont le séjour hors de France vous seroit le moins redoutable; il est des obstacles qui peuvent irriter l'ambition, mais les malheurs que Marie-Antoinette a éprouvés détrompent des hommes et de la vie; au sortir du tombeau l'on n'aspire pas au trône, et de si longues infortunes ôtent presque jusqu'au besoin du bonheur. Sa piété religieuse, sa tendresse dévouée, tout vous est garant qu'elle a détaché son cœur d'elle-même, et que le retour

à l'existence, à la nature, suffiroit pour occuper le peu d'années dont il lui reste encore la force. Peut-être réserve-t-on sa délivrance comme un moyen de négocier avec les Autrichiens? Sans doute, en remettant entre les mains de l'empereur la reine et ses enfans, on obtiendroit beaucoup du petit-fils de Marie-Thérèse, et l'Europe entière est tellement émue par l'étonnante histoire de ces victimes illustres, qu'en faisant cesser leurs malheurs, on soulageroit tout ce qui pense; mais quand des considérations politiques détourneroient les puissances de céder à la voix du sentiment, quelle honte pour les Français de condamner la reine parce qu'elle seroit sans défense! Ils auroient accordé sa vie à la terreur, ils la refuseroient à la justice, et leur dépit atroce et pusillanime s'exerceroit sur une femme, quand ils se seroient assurés qu'elle est sans appui. Non, je ne puis le croire; non, le passé quel qu'il soit, ne donne point encore l'idée d'une telle action. Mais ceux qui conseillent cet attentat, ignorent-ils combien ils ajouteroient à l'énergie de l'armée des Autrichiens par la nouvelle du supplice de Marie-Antoinette? Ce qui a doublé la force des troupes françaises depuis un an, ce qui rend les guerres civiles plus sanglantes que toutes les autres,

c'est que chaque soldat fait plus qu'obéir, il combat par sa propre impulsion, pour le succès de son sentiment individuel. Eh bien! vous auriez créé parmi les Allemands un mouvement national en sacrifiant la fille de Marie-Thérèse! Il n'est pas un Hongrois qui ne vît en vous un ennemi personnel. Ah! quand ils jurèrent à l'illustre mère d'Antoinette de mourir pour la défense de son fils, quand un vœu libre, universel, revêtu de tous les caractères de souveraineté que vous reconnoissez, lia le peuple à sa cause, pensez-vous que si le génie de l'histoire leur eût présenté sa fille captive, outragée, immolée, cette nation n'eût pas répété mille fois le serment de la venger? Vous n'aurez point à combattre les satellites d'un despote, mais les courageux amis d'une malheureuse victime, des soldats enthousiastes à leur tour, invincibles comme les vrais défenseurs d'une liberté généreuse. Peut-être une sombre fureur persuaderoit-elle à quelques-uns de vous que rien ne pourroit diminuer l'horreur qu'inspirent les jours sanglans dont nous venons d'être témoins; j'ignore s'il existe un terme au-delà duquel de nouveaux événemens ne produisent plus de nouvelles sensations, mais il est certain du moins que la France, gouvernée, dominée successivement

par tant d'individus divers, ne charge aucun homme du poids de l'histoire de tous, et permet à chacun de s'absoudre par une action généreuse. Ah ! que la défense de la reine, que sa liberté soient l'objet d'une telle émulation ! Ces juges qui vont prononcer sur son sort sont désignés à l'attention de l'Europe; aucun emploi, aucune fonction étrangère à leur mission solennelle ne peut effacer en eux le caractère d'assassins ou de libérateurs de la reine. Comme ils ne sont point les représentans de la nation, ce sont les cris des tribunes de Paris, ou la voix de leur conscience, qu'ils peuvent appeler le vœu de la France? Est-ce à la terreur qu'ils veulent céder? est-ce à la vertu qu'ils croient obéir ? Ah ! s'ils donnoient l'exemple de résister aux passions du moment, comme ils enchaîneroient l'avenir ! Les chances du hasard seroient fixées en leur faveur; l'estime des hommes, ce bien dont les jouissances se multiplient sous tant de formes dans tous les temps, dans tous les pays, se placeroit entre eux et le malheur. On ne leur demande que de mépriser un péril plus éclatant que réel. Le peuple français peut être ému par le courage de la vertu, quoique le fanatisme des opinions politiques l'ait dénaturé; lorsque des républicains le rappelleroient à

l'ambition des plus habiles! Vous disposez de la France, de ce pays si nécessaire à ceux qui l'ont habité. Ah! si vous parliez d'union et de sécurité à tous les Français, si vous rassuriez l'Europe par des principes d'ordre et de justice, vous ne prévoyez pas vous-mêmes combien de sacrifices vous obtiendriez. Si vous êtes destinés à terminer heureusement cette guerre, essayez sur vos concitoyens la puissance de la générosité; elle s'étend, elle pénètre où vos commandemens sont forcés de s'arrêter; et cette génération qui s'avance est tellement accablée d'infortune, que depuis la vie jusqu'au bonheur tout lui sembleroit de nouveaux dons; mais surtout sauvez la reine, on ne pourroit supporter cette nouvelle catastrophe; redoutez les forces du désespoir, et que les pleurs du monde obtiennent ou de votre orgueil ou de votre pitié le salut de cette touchante victime.

Mais pourquoi, me diront les philosophes de ce temps, pourquoi votre cœur est-il plus ému pour la reine que pour tant d'autres infortunées que le cours de la révolution a fait périr? Seriez-vous du nombre de ceux *qui plaignent un roi plus qu'un autre homme?* Oui, je suis de ce nombre; mais ce n'est point par la superstition de la royauté, c'est par le culte

sacré du malheur. Je sais que la douleur est une sensation relative, qu'elle se compose des habitudes, des souvenirs, des contrastes, du caractère enfin, résultat de ces diverses circonstances; et quand la plus heureuse des femmes tombe dans l'infortune, quand une princesse illustre est livrée à l'outrage, je mesure la chute, et je souffre de chaque degré. Enfin la reine seroit coupable, l'univers entier ne s'intéresseroit pas à sa destinée, qu'après l'année qu'elle vient de souffrir, nul homme, nulle association d'hommes n'a le droit de lui donner la mort. Cette longue suite de souffrances pénètre d'un sombre respect; la reine devoit périr mille fois sous tant de coups redoublés : la nature, le ciel, en la sauvant, l'ont déclarée sacrée.

Depuis un an que le secret le plus impénétrable entoure sa prison, on a dérobé tous les détails de ses douleurs; mille précautions ont été prises pour en étouffer le bruit : un tel mystère honore le peuple français. On a craint son indignation, on peut donc encore espérer sa justice. Il auroit su, ce peuple, qu'on apporta devant la fenêtre de Marie-Antoinette la tête de son amie. Ignorant les fatales nouvelles de ce jour épouvantable, on la força, par un barbare silence, à contempler long-

temps des traits ensanglantés qu'elle reconnoissoit à peine à travers l'horreur et l'effroi. Elle se convainquit enfin qu'on lui présentoit les restes défigurés de celle qui mourut victime de son attachement pour elle. Cruels ordonnateurs de cette scène ! vous qui vîtes devant vous votre malheureuse reine prête à mourir de désespoir, saviez-vous alors tout ce qu'elle devoit souffrir ? Et les mouvemens d'un cœur sensible, ces mouvemens qui devoient vous être inconnus, les aviez-vous appris pour être plus certains de vos coups ?

Pendant le procès du roi, chaque jour abreuvoit sa famille d'une nouvelle amertume ; il est sorti deux fois avant la dernière, et la reine, retenue captive, ne pouvant parvenir à savoir ni la disposition des esprits ni celle de l'assemblée, lui dit trois fois adieu dans les angoisses de la mort ; enfin le jour sans espérance arriva. Celui que les liens du malheur lui rendoient encore plus cher, le protecteur, le garant de son sort et celui de ses enfans, cet homme, dont le courage et la bonté sembloient avoir doublé de force et de charmes à l'approche de la mort, dit à son épouse, à sa céleste sœur, à ses enfans, un éternel adieu ; cette malheureuse famille voulut s'attacher à ses pas, leurs cris furent entendus des voisins de leur de-

meure, et ce fut le père, l'époux infortuné qui se contraignit à les repousser. C'est après ce dernier effort qu'il marcha tranquillement au supplice, dont sa constance a fait la gloire de la religion et l'exemple de l'univers. Le soir, les portes de la prison ne s'ouvrirent plus, et cet événement, dont le bruit remplissoit alors le monde, retomba tout entier sur deux femmes solitaires et malheureuses, et qui n'étoient soutenues que par l'attente du même sort que leur frère et leur époux. Nul respect, nulle pitié ne consola leur misère; mais rassemblant tous leurs sentimens au fond de leur cœur, elles surent y nourrir la douleur et la fierté; cependant, douces et calmes au milieu des outrages, leurs gardiens se virent obligés de changer sans cesse les soldats apostés pour les garder; on choisissoit avec soin, pour cette fonction, les caractères les plus endurcis, de peur qu'individuellement la reine et sa famille ne reconquissent la nation qu'on vouloit aliéner d'elles. Depuis l'affreuse époque de la mort du roi, la reine a donné, s'il étoit possible, de nouvelles preuves d'amour à ses enfans: pendant la maladie de sa fille, il n'est aucun genre de services que sa tendresse inquiète n'ait voulu lui prodiguer; il sembloit qu'elle eût besoin de contempler sans cesse

les objets qui lui restoient encore pour retrouver la force de vivre, et cependant un jour on est venu lui ôter son fils; l'enfant, pendant deux fois vingt-quatre heures, a refusé de prendre aucune nourriture; jugez quelle est sa mère par le sentiment énergique et profond qu'à cet âge déjà elle a su lui inspirer! Malgré ses pleurs, au péril de sa jeune vie, on a persisté à les séparer. Ah! comment avez-vous osé, dans la fête du 10 août, mettre sur les pierres de la Bastille des inscriptions qui consacroient la juste horreur des tourmens qu'on y avoit soufferts? Les unes peignoient les douleurs d'une longue captivité, les autres l'isolement, la privation barbare des dernières ressources; et ne craigniez-vous pas que ces mots, *ils ont enlevé le fils à la mère*, ne dévorassent tous les souvenirs dont vous retraciez la mémoire!

Voilà le tableau de l'année que cette femme infortunée vient de parcourir. Et cependant elle existe encore; elle existe parce qu'elle aime, parce qu'elle est mère: ah! sans ce lien sacré, pardonneroit-elle à ceux qui voudroient prolonger sa vie! Mais lorsque malgré tant de maux il vous reste encore du bien à faire, traînerez-vous du cachot au supplice cette intéressante victime? Regardez-la, cruels! non

pour être désarmés par sa beauté ; mais, si les pleurs l'ont flétrie, regardez-la pour contempler les traces d'une année de désespoir ! Que vous faudroit-il de plus si elle étoit coupable? et que doivent donc éprouver les cœurs certains de son innocence?

Je reviens à vous, femmes immolées toutes dans une mère si tendre, immolées toutes par l'attentat qui seroit commis sur la foiblesse, par l'anéantissement de la pitié ; c'en est fait de votre empire si la férocité règne, c'en est fait de votre destinée si vos pleurs coulent en vain. Défendez la reine par toutes les armes de la nature ; allez chercher cet enfant, qui périra s'il faut qu'il perde celle qui l'a tant aimé ; il sera bientôt aussi lui-même un objet importun, par l'inexprimable intérêt que tant de malheurs feront retomber sur sa tête: mais qu'il demande à genoux la grâce de sa mère ; l'enfance peut prier, l'enfance s'ignore encore.

Mais malheur au peuple qui auroit entendu ses cris en vain ! malheur au peuple qui ne seroit ni juste ni généreux ! ce n'est pas à lui que la liberté seroit réservée. L'espérance des nations, si long-temps attachée au destin de la France, ne pourroit plus entrevoir dans l'avenir aucun événement réparateur de cette génération désolée.

RÉFLEXIONS

SUR LA PAIX,

ADRESSÉES

A M. PITT ET AUX FRANÇAIS.

1794.

Les deux écrits que l'on va lire n'ont jamais paru sous le nom de ma mère. Le premier, intitulé *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français,* a été publié à la fin de 1794. M. Fox fut frappé des vues politiques qu'il renfermoit, et le cita avec éloge dans un de ses discours au parlement. Le second, intitulé *Réflexions sur la paix intérieure*, imprimé en 1795, ne fut point mis en vente. Ces deux brochures, également remarquables par une grande maturité de jugement, et par une courageuse indignation contre tous les genres de crimes politiques, sont écrites dans la persuasion qu'une liberté raisonnable pouvoit s'établir en France sous une forme de république directoriale, et qu'à une époque où toutes les haines de la révolution étoient encore dans leur plus grande violence, le retour à la royauté présentoit des dangers qu'aucun esprit sage ne devoit méconnoître. On a vu dans les *Considérations sur la Révolution française*, avec quelle sincérité ma mère a rendu hommage à cette haute sagesse de Louis XVIII, qui, mûrie par vingt années d'expérience, a préservé la France de plusieurs des maux que l'histoire nous présente d'ordinaire comme inséparables d'une restauration. (*Note de l'Éditeur.*)

PRÉFACE.

C'est à M. Pitt qu'il faut demander compte du destin de l'Europe; l'Angleterre devoit être le génie tutélaire des puissances, alors qu'elle s'unissoit à elles pour faire la guerre à la France; sa constitution, chef-d'œuvre de la raison et de la liberté, lui donnoit le droit de prononcer dans ce grand débat du monde. Il étoit beau à une nation, sagement indépendante, de repousser de son alliance un peuple qui souilloit sa cause par le crime, et de populariser la coalition en la soumettant à l'ascendant d'un gouvernement libre. Ce n'étoit pas comme rivale de la France qu'elle devoit se présenter à cette lutte, c'étoit comme protectrice de l'ordre social qui, menacé tout entier, ne peut se sauver partiellement; et ses alliés devoient tirer leur principal secours de

l'éclat de ses vertus et de ses lumières. A-t-elle eu ce motif, a-t-elle atteint ce but? Toutefois, les débris de sa gloire sont encore si imposans qu'elle peut toujours décider du sort de l'Europe.

M. Pitt et la France, une nation et un homme, voilà ce qu'il importe de persuader; l'intérêt de l'une, la conscience de l'autre peuvent les faire marcher au même but; mais la vérité qu'il faut dire prend le caractère des personnalités, quand elle s'adresse à un gouvernement dirigé par un ministre; et ce ministre a besoin d'une sorte d'élévation, pour admettre même une idée générale dans un temps où elles s'appliquent toutes à ses actions politiques. Il faut, pour juger cette grande cause, s'isoler de soi comme ambitieux, comme ministre, comme Anglais même; toutefois l'oubli de ces intérêts personnels n'est qu'un sacrifice apparent,

il s'agit en effet de les préserver tous de la ruine universelle, qui entraîneroit et l'homme et le gouvernement et la nation sous le poids de la destinée du monde. Je ne vais rien dire qui n'ait été senti par tous les hommes impartiaux; mais dans les temps où l'esprit de parti domine, voir et suivre le vrai, est un effort de raison qui n'est presque jamais donné ni à une nation dont toutes les passions s'emparent, ni à un homme que sa place expose aux chocs de tous les intérêts individuels. C'est dans la solitude qu'un ministre trouveroit mieux la solution de ces difficultés qu'il faut comparer seulement à la nature des choses. Les nouvelles de chaque jour, les conseils de chaque parti ont l'inconvénient terrible de faire prendre un côté de l'objet pour son ensemble, de fausser la perspective en faisant ressortir un seul objet, une seule idée comme l'unique point de vue

de la combinaison. Je vais écrire quelques-unes des réflexions qui se présentent à moi, et pour me tracer une route à travers les pensées qui se confondent, je les diviserai par une méthode arbitraire qui doit reposer l'esprit sans le borner.

Cet ouvrage sera composé de deux parties : l'une adressée à M. Pitt, l'autre aux Français. Le premier chapitre de la première partie traitera de la force actuelle de la France; le second, de la conduite qu'ont suivie les puissances coalisées; le troisième, des avantages de la paix pour l'Europe. La seconde partie n'aura qu'un chapitre consacré à considérer si la France doit désirer la paix. J'ai été tour à tour entraînée vers ce sujet et repoussée loin de lui. Quelquefois l'indignation qu'on ressent contre les fautes qu'on voit commettre, la foule d'idées simples qui semblent en démontrer l'absurde inconséquence, vous

commandent d'écrire. Dans ces momens d'inspiration raisonnée on a presque l'orgueil de croire que c'est un devoir de contribuer de tous ses moyens à repousser le fléau qui nous menace, et dans l'instant qui suit ce mouvement d'exaltation, on se demande ce que peut valoir un livre au milieu de toutes les fureurs de la vengeance et de la haine? qui lira tout ce qui n'est pas le décret qui vous ruine, l'arrêt qui vous condamne, ou l'issue de la bataille donnée par vos concitoyens? Moi-même, pendant le règne sanglant de Robespierre, lorsque chaque jour apportoit l'effroyable liste des victimes dévouées, je ne savois que désirer la mort, qu'aspirer à la fin du monde et de cette race humaine, témoin ou complice de tant d'horreurs; je me serois reproché jusques à la pensée, comme trop indépendante de la douleur. Une sorte de

trêve nous est accordée, les massacres ont cessé, la campagne va finir ; consacrons ces instans à quelques idées générales, dont l'excès du malheur ôtoit la force d'approcher.

RÉFLEXIONS SUR LA PAIX,

ADRESSÉES

A M. PITT ET AUX FRANÇAIS.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la force actuelle de la France.

TOUTE la puissance de la révolution de France consiste dans l'art de fanatiser l'opinion pour des intérêts politiques. Si un homme quelconque avoit de l'influence sur les Français, la connoissance de son caractère, l'examen de son ambition rendroient sans doute faciles les moyens de traiter avec lui; mais ce sont les idées qui règnent en France à la place des individus. Les Français ont trop de vanité pour se soumettre à un chef; le roi se confondoit avec la royauté : c'étoit le rang et non le talent qui le plaçoit au-dessus de

tous; mais celui qu'on choisiroit, qu'on suivroit, qu'on croiroit volontairement, seroit par là même reconnu comme devant à ses talens sa supériorité sur les autres; et cet aveu n'est pas français. La découverte de l'imprimerie, en disséminant les lumières, a rendu beaucoup plus rare l'espèce de confiance aveugle qui soumet les soldats à leurs chefs politiques ou militaires; et quand vous ajoutez à la découverte de l'imprimerie celle plus moderne des pamphlets de tous les jours et de toutes les heures, qui s'attachent aux moindres actions d'un homme, relèvent chaque ridicule, fortifient chaque soupçon, décident toutes les nuances, on verra que la magie inséparable de la gloire est impossible à conserver. C'est une sorte de prostitution pour elle que cette continuelle observation de tout ce qui la compose, et son prestige en est détruit.

On a beaucoup répété qu'il n'y avoit point eu de grands hommes dans cette révolution, et moi je crois qu'on peut observer à diverses époques des efforts de vertu, des preuves de courage, une étendue d'esprit, une audace de crime qui, dans des temps plus reculés, à l'époque même de la révolution d'Angleterre, auroient suffi pour acquérir une véritable influence; et cependant en France aucune répu-

tation n'est restée debout. Jamais les hommes n'ont été que les instrumens de l'idée dominante; le peuple les a regardés comme des moyens et non comme des chefs. M. Necker avoit marché dans le sens de l'opinion du peuple, tant qu'il le croyoit opprimé; il le combattit dès qu'il voulut devenir usurpateur : à cet instant même, M. Necker se vit abandonné par tous ceux qui s'attachoient à son char. Mirabeau est mort à temps pour ne pas apprendre l'inutilité des talens employés à remonter le torrent dominateur. M. de La Fayette, fidèle à son serment à la constitution, et voulant la défendre contre l'impulsion de la journée du 10 août, n'a pu conserver, de toutes les gardes nationales de France, que vingt compagnons d'infortune. Dumouriez, dont les talens militaires ne peuvent être contestés, porté par le flot d'une de ses intrigues, à vouloir relever le trône qu'une autre intrigue lui avoit fait renverser, a fui les poignards de ses propres soldats qui, nullement instruits de l'opinion que peut mériter son caractère moral, ne devoient voir en lui qu'un brave et victorieux général. Il n'est que Robespierre, dont l'affreuse puissance a besoin d'être expliquée; mais, s'il est possible de le dire, il s'étoit identifié avec la terreur, et s'emparant de

toutes les passions haineuses des Jacobins, il parvenoit, à leur insu, à se faire un trône de l'échafaud, où l'on ne lui destinoit que la place d'exécuteur; mais dès que cette intention a été manifestée, dès qu'il a voulu prétendre à quelques distinctions dans l'empire de la scélératesse, on s'est révolté contre lui. La Convention à sans doute été soulevée par le sentiment d'horreur et d'effroi que lui inspiroient ses crimes; mais dans les premiers momens, le peuple incertain ne s'est rallié à la Convention contre Robespierre, que par la préférence qu'il accorde toujours à une assemblée sur un homme. Le peuple ne veut et ne croit s'armer que pour lui-même; c'est la réunion de ses représentans qu'il défend dans la Convention, et la puissance d'un individu, quel qu'il soit, n'a rien de démocratique.

On pourroit trouver des idées de liberté dans cet invincible éloignement pour le gouvernement d'un seul, ou l'ascendant du petit nombre; mais comme ce principe est incompatible avec la stabilité de l'état social, il est lui-même destructif de cette liberté dont on le croit la base. Néanmoins, ce qui importe à la circonstance actuelle, ce n'est pas d'analyser les malheurs incontestables de la révolution de France, mais d'en juger les

effets. Les Français, réunis contre les étrangers, sont à eux seuls plus forts que toute l'Europe, et les Français sont ralliés par la force de l'opinion publique. Les moyens de l'influencer devoient donc être le premier objet des puissances. On assassineroit, on gagneroit successivement les meneurs de la faction populaire, qu'il s'en représenteroit de tout-à-fait semblables à ceux qu'on auroit écartés. Dès qu'il y a un mouvement public, il crée toujours des hommes pour en profiter. Ce n'est pas, j'en conviens, la majorité numérique de la France, qui est enthousiaste des idées démocratiques; mais ce sont tous les caractères actifs, impétueux, qui multiplient leur existence par leurs passions, entraînent les autres par leur volonté, et se recrutent de tous les foibles par l'effroi même qu'ils leur inspirent. Les intérêts qu'on oppose à cette impulsion sont d'une nature combinée; l'amour de l'ordre et du repos en est le mobile, et les moyens se ressentent presque toujours de la modération du but. Les crimes des Jacobins, en les plaçant dans une situation désespérée, ont rassemblé et doublé leur force; la conscience même d'un honnête homme l'isole par ses jouissances; il y a peut-être dans la vertu quelque chose de solitaire et de

complet qui s'oppose à l'échange, à la réunion d'intérêts qu'il faut pour former un parti dans les troubles politiques. Enfin les puissances, par l'incertitude de leurs systèmes, par les fautes qu'elles ont commises, ont empêché le parti contraire à la république, de pouvoir offrir aucun objet fixe de réunion dans l'intérieur. La haine contre l'invasion des étrangers est donc en France une sorte de sentiment général; c'est la seule idée qui mette de l'ensemble dans une nation prête à se disjoindre.

Plusieurs mouvemens généreux ont excité les ennemis même des Jacobins à ne pas consentir à recevoir la loi des puissances. Les uns la redoutent par la crainte de nouveaux massacres, que les succès des étrangers pourroient produire dans l'intérieur de la France; d'autres sont encore fiers de la gloire des armes françaises, alors même qu'elles appuient une opinion contraire à la leur. Les parens, les amis des soldats qui ont péri dans cette fatale guerre, se sont aigris par leurs pertes; un grand nombre est effrayé par les menaces insensées du parti des émigrés, et croit de bonne foi l'indépendance et l'honneur de la nation attachés à repousser les étrangers. Enfin, par le concours de tous ces

motifs, il est certain qu'il est bien peu de Français restés en France, qui ne soient convaincus de la nécessité de s'opposer au triomphe de la coalition. Quelle force un tel accord ne doit-il pas donner à la nation! que de moyens pour faire la guerre, quand tout sert à ce but, même le crime! Le système d'injustice et de terreur, qui vient de retomber sur ses abominables auteurs, multiplioit alors les féroces victoires des Français. Leurs tyrans, à l'aide des idées démocratiques, commandoient l'enthousiasme au nom de la crainte, obtenoient à la fois les avantages de ce qui est volontaire et de ce qui est forcé.

Aujourd'hui qu'un sentiment plus naturel réunit à la cause commune, la France entière est encore à la disposition de la Convention; ses trésors, c'est la fortune de tous les particuliers; ses soldats, tous les Français en état de porter les armes; ses approvisionnemens, les productions du sol de la France. Sans doute l'empire se ruine, les individus périssent, tous les fléaux tombent à la fois sur cette terre désolée; mais la France ne peut s'écrouler qu'avec l'Europe. Cet empire entraîneroit dans sa chute celle de l'ancien monde, et l'Amérique elle-même s'étonneroit

de la secousse dont les mers et l'espace n'auroient pu la garantir.

A-t-on jamais pensé qu'on détruisît une religion par le martyre? Eh bien! ce chimérique système d'égalité est une religion politique dont le temps et le repos peuvent seuls affoiblir le redoutable fanatisme. Il réunit l'enthousiasme exalté qu'inspirent les abstractions métaphysiques, aux fureurs trop réelles que les intérêts de fortune et d'ambition font naître chez tous les hommes; c'est du dogme et du pillage, du principe et de l'orgueil. Enfin ces sociétés populaires, ce gouvernement tout en délibérations, ont mis dans la plupart des têtes une passion de raisonnement, un besoin de faire effet qui les rend beaucoup plus susceptibles d'enthousiasme; et les succès et les revers de la guerre, et son but et son danger sont des moyens toujours renaissans d'enflammer les têtes ardentes.

Sans doute il y a tant de victimes de la révolution, tant de malheurs causés par elle, qu'elle doit avoir beaucoup d'ennemis; mais s'ils ne sont pas contenus à la paix par un bon gouvernement, c'est dans une guerre civile qu'ils éclateront; c'est entre les François que le destin de la France se décidera; mais tant

que l'on voudra leur opposer des étrangers, ils se battront, ils triompheront, leur gouvernement marchera par l'impulsion même des obstacles extérieurs qu'on lui opposera, et personne ne peut répondre du terme de leurs succès.

Toutes les nations du monde ont dans leur sein des hommes mécontens du gouvernement établi, soit qu'il n'en existe aucun qui n'ait commis quelques fautes, aucun qui puisse également satisfaire l'ambition de tous, soit parce que l'homme est si malheureux sur cette terre, qu'il ne peut s'attacher qu'à ce qu'il ne connoît pas; ces mécontens sont dans tous les pays les alliés de la révolution de France. L'intérêt des propriétaires devroit les animer contre les Français; mais tous les hommes heureux font des calculs individuels; ils songent à ce qu'ils peuvent sauver de la ruine de leur pays : et ce soin les distrait de celui de le défendre. D'ailleurs la terreur qu'inspirent les armes françaises s'accroît chaque jour; d'abord on les méprisoit trop : maintenant on les redoute au-delà même de leurs forces; leur impétuosité, leurs opinions, leurs crimes mêmes en ont fait une espèce d'hommes à part. Leur guerre est un danger nouveau, auquel on ne se sent pas préparé. Elle se trans-

forme dans la pensée en fléau de la nature ; on s'y soumet comme à la nécessité.

Il faudroit donc, dira-t-on, adopter le gouvernement de Robespierre, si les Français vouloient encore l'établir ! Non, ce système épouvantable est un phénomène que la nature ne peut pas deux fois reproduire ; non, je ne crois point encore l'ordre social renversé, la pitié bannie de la terre, l'homme consacré à la destruction de l'homme, l'athéisme devenu la superstition du peuple, la propriété attaquée par toutes les lois, la société seulement instituée pour qu'en rassemblant les individus dispersés, elle rapproche plus sûrement la victime du sacrificateur. Il faut ramener les Français et le monde avec eux à l'ordre et à la vertu ; mais pour y parvenir, on doit penser que ces biens sont unis à la véritable liberté ; marcher avec son siècle, et ne pas s'épuiser dans une lutte rétrograde contre l'irrésistible progrès des lumières et de la raison.

CHAPITRE II.

De la conduite qu'ont suivie les puissances coalisées.

Je ne remonterai pas à l'origine de la guerre, pour démêler avec certitude qui de l'Europe ou de la France doit se la reprocher davantage. Cette guerre une fois déclarée, le triomphe en étoit le but; les puissances ont-elles adopté, continuent-elles à suivre les moyens de l'obtenir ? Le chapitre précédent résout presque cette question. On ne pouvoit vaincre la France que par l'appui des mécontens, qui auroient appelé les puissances à leur secours; ont-elles eu l'art de rallier à elles l'estime et la confiance des Français ? Si les gouvernemens ont pris pour conseils les opinions des émigrés de Coblentz, s'ils se sont attachés à l'esprit de parti qui borne les idées en exaltant les espérances, ils se sont absolument éloignés de ce point de sagesse qui, placé à une distance égale des exagérations contraires, devient le centre où toutes les opinions se rallient.

Les pensées de Rousseau, les plaisanteries

de Voltaire, le ministère de M. de Calonne, les vacillations de l'archevêque de Sens, les discussions de l'assemblée constituante, trois ans de révolution enfin avoient avancé toutes les opinions, fort au-delà même du terme des principes raisonnables; et les émigrés, pour s'en préserver, reculoient aux préjugés du quatorzième siècle; ils vouloient qu'il ne restât rien d'une révolution qui avoit remué toutes les passions des hommes; ils ne voyoient qu'une émeute dans une ère de l'esprit humain; enfin, traitant des questions politiques comme des principes de foi, ils rejetoient, comme de véritables hérésies, les considérations tirées de ce qui est utile, de ce qui est sage, de ce qui est possible même, et transportoient dans les opinions politiques ce despotisme religieux, qui commande de croire et dispense d'expliquer.

Des hommes si infortunés doivent obtenir tous les genres d'indulgence pour leurs erreurs, excepté celle de les adopter; et c'étoit perdre leur propre cause, que suivre un seul jour leurs conseils. Il entroit dans leur système, ou plutôt dans leurs passions, d'effrayer la France par leurs menaces, avant de pouvoir inspirer la moindre confiance dans leurs forces. Au lieu de se hâter de personnaliser leur haine,

de nommer avec précision la liste des assassins contre lesquels ils vouloient sévir, ils professoient une intolérance politique, qui enveloppoit de la même proscription presque tous les habitans de la France, et faisoit redouter les émigrés du plus obscur paysan, qui s'étoit affranchi des dîmes, comme du général qui avoit gagné des batailles; du sage ami de la liberté, comme de l'assassin forcené de Louis XVI. Enfin, on a repoussé jusqu'à ceux qui vouloient revenir aux opinions même de Coblentz; ce parti plus pur en aristocratie que les congrégations les plus austères ne le sont en religion, a rejeté toutes les conversions.

Des chefs habiles parmi les républicains se sont offerts et ont été refusés; les hommes fidèles à la constitution qui consacroit le trône et la maison de Bourbon, s'ils s'étoient présentés, auroient été trouvés trop coupables pour qu'on pût se rallier à leur courage et à leurs lumières. On eût dit qu'on faisoit un choix pour la table ronde du roi Arthur, quand il s'agissoit d'obtenir la majorité dans une nation de vingt-quatre millions d'hommes, qui savent lire et vivent sous le dix-huitième siècle.

Par un contraste bizarre, les puissances n'ont pas toutes montré aux émigrés l'huma-

nité qu'ils méritoient; elles ne se sont point partagé, comme elles l'auroient dû, le soin de leur existence et de leurs asiles; mais elles se sont distribué leurs opinions. On les croit et on les chasse. C'est l'opposé de ces deux partis qui eût été spirituel et bon.

Dumouriez a émigré : sa défection a valu aux puissances la Belgique, les places frontières de France; et, comme si le but étoit de détourner tous les généraux de la république de suivre jamais un pareil exemple, on le poursuit d'asile en asile, on épouvante de son sort quiconque voudroit l'imiter; enfin, et cette pensée inspire une indignation d'un caractère plus relevé, l'affreuse captivité de M. de La Fayette soulève l'âme, avant qu'il soit besoin de la condamner par d'autres motifs, et l'on s'efforce en vain de comprendre comment l'humanité qui commande aux caractères généreux le sacrifice des plus grands avantages politiques, ne peut pas même éclairer les puissances sur le plus évident de leurs intérêts personnels.

M. de La Fayette refuse d'être nommé général de l'armée républicaine, et rallie son armée au serment qu'il avoit fait à la constitution et au roi; il est abandonné, proscrit par les jacobins, forcé de traverser l'armée

des alliés pour se rendre en Amérique : les ennemis de ses ennemis l'arrêtent au mépris de toutes les lois comme de tous les calculs, et depuis deux ans M. de La Fayette languit, avec ses estimables compagnons, dans un cachot horrible. Tout périt en lui, hors son courage, hors sa réputation, que cette atroce persécution a préservée des reproches qu'on auroit pu faire à son repos.

Les puissances ont-elles voulu, par cet acte, rivaliser avec les jacobins ? Les gouvernemens ne devoient les combattre que par l'ascendant de la justice. Il n'y avoit que des vertus à opposer à toutes les séductions du crime ; mais l'on s'est demandé souvent, si des missionnaires de chaque parti n'étoient pas dans l'armée contraire, et si la plupart des argumens de chaque cause n'étoient pas tirés des fautes de ses adversaires ?

Il existe encore entre les opinions extrêmes d'autres points de ressemblance. Un jour peut-être on essaiera de révéler le traité secret des jacobins et des aristocrates pour anéantir ensemble tout l'intervalle de raison qui les sépare ; on diroit qu'ils creusent sous la France deux mines en sens contraire, qui se rapprochent à mesure qu'elles avancent, et doivent se réunir par l'écroulement universel. Les mo-

narchistes, les constitutionnels, les modérés, tous ceux qui dans les temps d'esprit de parti échappent à la fureur et à la stupidité des idées absolues, donneroient certainement des conseils plus sages et plus éclairés.

La constitution de 1789, malgré ses défauts, a mille fois plus de partisans en France que l'ancien régime; ce n'est point un étendard qui puisse épouvanter le nombre infini de Français qui depuis cinq ans ont pris part à la révolution, et qui voient dans la captivité de M. de La Fayette l'éclatant augure de leurs destinées particulières; ce n'est point un étendard qui puisse faire craindre au peuple le rétablissement des droits féodaux, des dîmes, des gabelles, la perte de tous les avantages réels qu'il croit devoir à la première révolution; c'est un parti plus analogue à la masse des opinions de l'Europe et de la France. Mais il valoit encore mieux parler à la nation de son indépendance dans le choix d'une forme quelconque de gouvernement, lui déclarer unanimement qu'on ne vouloit que la délivrer du joug des brigands, et préserver ainsi l'Europe d'une désorganisation générale. N'étoit-il pas trop heureux pour les rois d'avoir à défendre leurs couronnes au nom de la sûreté de tous les honnêtes gens, de tous les propriétaires,

de l'ordre social, attaqué par des principes destructeurs? Les jacobins vouloient sans cesse présenter ce grand débat comme la cause particulière des rois et des nobles; leurs ennemis, par un soin contraire, devoient populariser leurs intérêts en les confondant avec le danger universel. Il falloit admettre tous les partis, hors celui du crime; tous les systèmes, hors celui de l'anarchie; tous les gouvernemens, hors celui de la mort.

Le grand tort des cabinets de l'Europe a été de ne jamais se décider par la prévoyance. Toutes les résolutions ont suivi les événemens au lieu de les précéder; personne n'a voulu céder ce qu'il alloit perdre, et cette résistance mal calculée a ébranlé successivement tous les droits qu'on appuyoit l'un sur l'autre; il falloit que la royauté se séparât de la féodalité, et s'unît seulement à l'intérêt de la propriété, sans laquelle il ne peut exister ni rois, ni nobles, ni nations civilisées.

On a voulu penser à s'indemniser des frais d'une guerre, dont le salut de l'Europe devoit certes être considéré comme une suffisante récompense; on a appliqué toutes les idées communes de l'expérience à un événement qui la recommençoit tout entière. L'heure des temps n'a point été entendue, et les jours

se sont écoulés sans qu'on rapportât leurs résultats à un point de vue général. Les différens systèmes adoptés par les puissances, la constitution de 1789 proclamée à Toulon, l'empereur à Valenciennes, l'ancien régime à la Vendée, loin de rallier aux étrangers des opinions contraires, les ont toutes aliénées. Il y a dans cette incertitude une apparence de foiblesse ou de mauvaise foi, destructive des avantages de chaque parti. D'ailleurs, c'est presque toujours le caractère des hommes dont on s'entoure, qui donne une couleur marquante à l'étendard que l'on adopte. Il suffisoit que les puissances employassent des émigrés célèbres dans l'aristocratie, pour persuader à la France qu'elles se battoient pour leur cause, et faisoient une querelle de parti de la question la plus générale qui ait jamais existé.

La plupart des fautes que les puissances ont commises, peuvent être attribuées à leur confiance dans les cris et les espérances des émigrés aristocrates. Mais si, trop irritées des conseils que ce parti leur a donnés, les puissances ne s'occupoient pas à la paix des malheureux individus qui le composent, si elles oublioient qu'il est de leur dignité de soulager la destinée qu'elles ont protégée, que de reproches ne mériteroient-elles pas! Et néanmoins comme

toutes les vertus sont en harmonie avec les idées raisonnables, on verra peut-être les gouvernemens qui ont su conserver la neutralité, plus occupés d'adoucir le sort des émigrés, que les pays qui ont à se repentir d'avoir adopté leurs systèmes. Maintenant, sans doute, il n'est plus temps pour les puissances alliées de captiver l'opinion publique en France; l'incohérence des systèmes adoptés par la coalition, lui a fait perdre la considération qu'elle devoit obtenir. L'emprisonnement de La Fayette, l'exil, les persécutions de tout genre qu'on a fait éprouver à tous ceux dont l'opinion étoit différenciée même par des nuances de celle que les gouvernemens exigeoient, ne permettent plus de se confier à la tolérance politique des cabinets de l'Europe.

Lorsqu'on voit les agens de l'Espagne surpasser à Saint-Domingue les massacres du deux Septembre; quand la Pologne n'a pu se donner en paix une constitution qui maintenoit la noblesse et l'hérédité du trône, dont le seul but étoit d'affranchir ce malheureux pays de la domination extérieure, et des excès de la servitude féodale, on croira difficilement que les gouvernemens étrangers adoptent sincèrement le système qui auroit pu soumettre l'opinion des Français à l'ascendant des puis-

sances ; d'ailleurs, il est dans la nature des hommes de ne se rallier qu'aux heureux, d'être convaincus par les succès, et de mépriser tous les partis commandés par la nécessité. La prévoir avant qu'elle soit généralement reconnue, est le premier talent d'un homme d'état; mais les dangers de la continuation de la guerre sont d'une telle évidence dans l'état actuel, qu'il reste à peine le temps de devancer à cet égard la force des choses; et je me reprocherois cet examen du passé comme une discussion frivole, comparée à l'importance du présent, s'il n'y avoit pas une connexion intime entre la conduite tenue pendant la guerre et les avantages de la paix.

C'est assez parler néanmoins de ces fautes désastreuses, dont la violence des événemens et des passions qui ont agité toutes les têtes, est peut-être une suffisante excuse. Jetons les regards en avant, les individus se consument dans le regret du passé; mais les gouvernemens stipulent au nom des générations, pour lesquelles l'avenir ne peut cesser de se renouveler.

CHAPITRE III.

Des avantages de la paix pour l'Europe.

La paix ! voilà le cri de la terre fatiguée de carnage ; la paix ! voilà le vœu de la raison et de l'humanité. Toutes les âmes honnêtes doivent la souhaiter en France, tous les esprits éclairés en Europe. Lorsque la Pologne, avec un pays tout ouvert, une population de six millions d'hommes, a pu balancer longtemps les forces des deux plus formidables puissances militaires, et n'a dû ses revers qu'à la perte de son victorieux général (1), quel espoir de succès peut-on conserver contre un

(1) On vient d'apprendre la prise de Kosciusko : peu d'événemens ont dû produire une impression aussi douloureuse. Cet homme, qui a repoussé de son pays l'exemple des jacobins, qui attachoit à la cause de la liberté toutes les anciennes idées que les Français en ont violemment séparées, se perd par l'imprudence de son courage. Il souffre plus que la mort, puisque les dernières paroles qu'on a recueillies de lui en expriment le désir, et personne ne peut désormais rien pour lui. Quelle amère pensée pour la nation qu'il a si bien servie, pour les amis qu'il a mérités !

empire de vingt-quatre millions d'habitans, entouré de places fortes, et dont les armées sont déjà placées par leurs conquêtes à trente lieues en avant de leurs propres remparts ?

La Prusse, occupée à se maintenir, ne peut plus aider la coalition ; l'Autriche est épuisée, la Hollande presque envahie ; toutes les puissances, hors l'Angleterre, tendent à la paix: soutiendra-t-elle seule le poids de cette énorme guerre ? a-t-elle des hommes, des Anglais à sacrifier contre cet essaim de Français, dont on ne ménage point la vie, dont la mort même peut sembler utile à l'établissement d'un ordre quelconque en France ? Les gouvernemens n'ont que les ressources de l'état social ; en France, on se sert à la fois des passions naturelles et des ressorts politiques. Ce sont des esprits sauvages qui ont hérité de tous les secrets de plusieurs siècles de civilisation. Est-il besoin de démontrer la supériorité qu'ont acquise les armes françaises sur celles des puissances coalisées ? faudroit-il détailler douloureusement chaque revers ? Le Rhin couvert des fugitifs de toutes les nations, la Hollande ou conquise, ou prête à s'ensevelir sous les eaux, sont des tableaux dont l'âme veut se détourner, après en avoir tiré les résultats nécessaires.

Les gouvernemens ne peuvent les nier; mais quelques-uns se sont persuadés qu'ils sont menacés plus éminemment encore par la paix que par la guerre, et que c'est à l'époque où l'on reconnoîtra la république française, que l'insurrection doit éclater dans l'intérieur de leurs pays. On ne peut penser à combattre un tel argument, qu'après avoir appris son influence. Qu'est-ce d'abord que cette reconnoissance de la république française, à laquelle les souverains attachent tant de prix? ce message diplomatique qui dans l'état actuel ne changera rien à la stabilité du gouvernement de France? Il est bien certain que les Français aujourd'hui conserveront et maintiendront leur indépendance dans le choix de la constitution qu'ils se donneront; il s'agit donc de reconnoître ce qu'ils sont, et non ce qu'ils doivent être. . . .

Les puissances par cet acte ne sanctionneront point telle forme de gouvernement; elles diront qu'il existe, et les peuples comme les rois n'en peuvent douter; mais ce ne sera pas l'ambassadeur que les rois enverront à la république française, qui décidera les peuples à se révolter contre eux; ont-ils besoin, pour ainsi dire, de la sanction même du trône, pour se décider à le renverser?

En restant toujours étrangers aux troubles de l'empire voisin, en apaisant les discussions politiques par la cessation de tous les genres de lutte contre la république française; en ne rivalisant avec elle que par le bonheur et la justice, on peut isoler les peuples de cette révolution, dont il faut circonscrire l'expérience dans le sein de la France. Sans doute, une guerre heureuse n'étoit point soumise à ces considérations; des succès sont une idée simple, dont l'effet est presque général; mais ces revers multipliés, dont les esprits les plus exagerés ne peuvent espérer le terme que dans une longue persistance, useront l'Europe et l'Angleterre avant une année. Il est clair que la France maintenant veut poser elle-même une borne à ses conquêtes; mais si la paix n'est pas conclue cet hiver, il est impossible de prévoir au centre de quel empire les Français la refuseront l'année prochaine. Il y a trop d'opinion mêlée à cette guerre, pour que ses succès ou ses revers ne soient pas contagieux; ils sont tous entraînés l'un par l'autre, et dès que le découragement s'est emparé d'une cause, personne ne peut prévoir à quels maux il s'arrêtera. D'ailleurs les gouvernemens perdent par la guerre tout ce qui seroit à leur avantage dans la comparaison habituelle de l'état d'une

nation organisée, avec une nation travaillée par les mouvemens révolutionnaires : le numéraire opposé aux assignats, l'abondance à la disette, la liberté et la sécurité de toutes les actions de la vie, aux lois arbitraires et tyranniques que la crise de la France a fait naître, les ménagemens de tout genre auxquels sont nécessairement astreints les gouvernemens dirigés par un seul ou par le petit nombre, en contraste avec la violence d'un état de choses qui ne se soutient que par le fanatisme, et pèse sur les individus du poids de toute la masse. Mais le recrutement, les impôts, les mesures enfin qu'exige la guerre, ne permettent pas aux peuples de juger tranquillement ces bienheureuses différences; ils souffrent, et sans balancer les malheurs contraires, leur pensée se tourne alors vers les Français, vers une situation opposée à la leur, quoique mille fois plus terrible encore. Les pays neutres sont tous éloignés d'imiter l'exemple de la France (1); le Danemarck, la Suède et la

(1) M. de Bernstorff a acquis la plus grande et la plus désirable considération en Europe. La Suède doit sa tranquillité au système de neutralité, adopté par la sagesse du régent; et la Suisse, environnée de toutes parts par les désastres de la révolution et de la guerre, jouit d'une paix profonde à travers tant de dangers.

Suisse sont les plus heureux états de l'Europe; à la paix, tous les gouvernemens rentreroient dans la situation de ces trois puissances, et pourroient s'attacher leurs peuples par les mêmes moyens. Les insurrections contre les gouvernemens établis, commencent toujours par la résistance aux demandes d'hommes ou d'argent, dont la guerre impose la nécessité. Si le roi de France n'avoit point eu dans ses finances un désordre qui le forçât de solliciter des secours de sa nation, la révolution eût peut-être été retardée d'un siècle. La force d'inertie est le plus puissant moyen des sujets contre les gouvernemens.

Mais quand la paix auroit permis d'alléger les impôts, au lieu d'en exiger de nouveaux, quand il n'existeroit aucun motif populaire de mécontentement, quand l'insurrection seroit, pour ainsi dire, tout entière de la création des conjurés, rien ne seroit plus facile que d'étouffer un mouvement sans cause et sans moyens réels. Le gouvernement qui peut le prévoir, est presque toujours à temps de l'empêcher; mais qui oseroit répondre des événemens de la guerre et de leur effet? Comme tout est inattendu dans une situation si violente, rien ne peut se calculer dans les ressources qu'il faut lui opposer; on a peur

de la contagion des principes français, insinuée par les journaux, par les voyageurs, et l'on n'est pas effrayé de l'impétueuse doctrine des triomphes. La classe du peuple n'est presque jamais remuée que par des circonstances éclatantes, la plupart des nouvelles étrangères ne lui parviennent point dans un temps de calme, et rien n'est plus aisé que de l'en distraire; mais les villes prises, les batailles gagnées troublent les paysans jusque dans leurs chaumières; ils se mêlent avec les armées françaises, et dix ans de cet esprit propagandiste, dont l'arme métaphysique a tant épouvanté les puissances, ne sont pas redoutables comme un jour d'assaut et des cris de victoire.

La valeur et l'énergie que les Français ont montrées dans cette guerre, relèvent leur caractère aux yeux de toutes les nations; s'ils n'avoient offert en spectacle que leurs débats intérieurs, s'ils n'avoient fait que répandre sur les échafauds le sang des innocens, des femmes, des vieillards et des enfans, ils seroient tombés dans le dernier degré de l'avilissement du crime; mais de si grands efforts de courage ont changé le mépris en terreur; et chaque jour, en renouvelant les triomphes des Français, donne parmi les esprits foibles,

parmi la plupart des hommes, un nouvel ascendant à leurs opinions. Enfin, si à la paix les Français ne peuvent pas, ne savent pas fonder leur république sur de véritables bases sociales, les convulsions dont ils seront déchirés inspireront de l'horreur pour leur situation; et comme tout tend au repos dans la nature, après une guerre civile, après de longs malheurs qui détourneront toujours plus les peuples voisins d'un si funeste exemple, l'impossibilité de la république ramenera les Français à leur premier vœu, à la monarchie limitée. Si au contraire le parti des modérés triomphe, s'il est possible qu'on trouve dans la constitution de l'Amérique une forme de république véritablement applicable, les principes de justice universelle, les vertus plus austères d'une république s'établiront en France; et les gouvernemens resteront en paix auprès d'un voisin qui n'aura plus ni royauté, ni féodalité; mais qui sera délivré de ce système anarchique, seul fatal à la véritable tranquillité de l'Europe.

Toutes les passions qui nuisent à l'établissement d'un gouvernement quelconque, servent aux Français de moyens pendant la guerre: la raison et la vertu doivent plier les voiles pendant cet orage. Attendez et laissez passer;

maintenez-vous dans vos foyers, respectez l'humanité, conservez la religion; que tout soit chez vous en contraste avec les Français, vous ne pouvez jamais les vaincre avec des armes semblables aux leurs; celles dont ils se servent sont forgées dans l'enfer d'une révolution, et les malheurs et les crimes même en ont acéré la trempe.

Mais qui nous répondra, dira-t-on, que la France ne recommencera pas la guerre le lendemain de la paix? Le licenciement de l'armée, les objets d'ambition ou d'agitation intérieure qui vont occuper tous les individus qui la composent, l'épuisement de toutes les ressources naturelles, et l'impossibilité de faire renaître, alors qu'aucune crainte ne l'excite, le fanatisme qui porte à braver tous les genres de fléaux et de misères. Enfin l'inquiétude même qui se porte sur la durée de la paix, est une nouvelle preuve de sa nécessité, et le danger de l'Europe est tel qu'il ne lui reste plus que la probabilité pour ressource.

La dernière, la plus importante de toutes les questions, c'est de savoir si les Français voudroient la paix, s'il existe un moyen de les y décider. Il me semble qu'on peut croire que le parti modéré, qui depuis quelque temps domine dans la Convention, est fort rappro-

ché des idées de paix, et il n'est pas difficile de démontrer qu'il ne peut se maintenir que par elle. Il faut, si cela est nécessaire, donner de mille manières différentes à la France la certitude que les puissances désirent la paix, qu'elles sont disposées à reconnoître la république, et ne veulent plus attenter en aucune manière à l'intégrité de son territoire; on affoibliroit entièrement par là l'enthousiasme des Français pour une guerre dont, en ne voyant plus le but, ils ne sentiroient que les maux. Le ressort de l'indignation et de la crainte seroit détruit, et l'armée sentiroit bientôt que la Convention ne voudroit la guerre que pour faire périr un plus grand nombre d'hommes, et reculer le terme des promesses de bonheur, de repos et de liberté, tant de fois répétées aux malheureux Français qui s'immolent pour leur patrie.

Enfin, et M. Pitt le sait peut-être mieux que personne, il existe depuis deux mois beaucoup de moyens de terminer la guerre; non, si l'on parle d'indemnisation de ses frais, si l'on veut obtenir des revers les mêmes résultats que des triomphes, si les rivalités avec la France, les vieux calculs d'une ancienne politique servent encore de guide dans le nouveau monde, où nous avons été transportés

depuis cinq ans : mais elle est possible, elle se conclura cette paix tant désirée, si l'on cesse de disputer le terrain que le volcan menace d'engloutir, si l'Angleterre considère le danger de l'Europe comme sa propre cause, et perd l'espoir insensé de rester debout sur les ruines de l'ordre social.

La coalition fatiguée n'est soutenue que par les subsides de l'Angleterre; les impôts sont portés à l'excès; les fonds baissent; l'Amérique s'enrichit déjà des pertes de l'ancien monde; la prospérité de l'Angleterre, chef-d'œuvre de son gouvernement et de son commerce, ne pourroit résister à des troubles intérieurs : les revers de la guerre usent l'enthousiasme national. La guerre excite les Français à vouloir ébranler la base de tous les gouvernemens par cet esprit sectaire, par cette fureur politique qui a pour but l'espoir présent de toutes les jouissances de ce monde; les préjugés sont renversés, les principes sont isolés de tous ces sentimens d'habitude et de religion, qui se plaçoient en avant d'eux, pour leur servir de remparts.

La paix n'est-elle donc pas nécessaire pour arrêter tant de fermentations? Loin de prolonger les troubles de la France, est-il un pays plus intéressé que l'Angleterre à les cal-

mer? Et son gouvernement n'a-t-il pas aussi besoin de la paix pour faire ressortir tous les biens qui sont dûs au maintien de l'ordre et de la justice? M. Pitt ignoreroit-il seul les dangers qu'il fait courir à l'Angleterre; ne voit-il pas combien tous les ressorts du gouvernement sont tendus; n'est-il pas effrayé de ses richesses mêmes qui ne sont accrues que par la ruine de ses alliés; ne sent-il pas trembler sous ses pas cette terre si cultivée? L'opinion publique, formée par tous les propriétaires qui se sont ralliés autour de M. Pitt, ne doit pas servir à l'égarer; il sait bien qu'il éprouve la réaction du mouvement qu'il a donné, que c'est en persuadant aux propriétaires que la guerre seule pouvoit défendre la nation de la contagion des principes français, qu'il s'est entouré de partisans de la guerre; mais ces mêmes hommes, uniquement attachés au succès, approuveront ou blâmeront selon l'issue des efforts. Ce n'est pas M. Pitt, qui croit avec le conseil de Coblentz que la dangereuse et vaine bravade de la reconnoissance du régent auroit un autre effet en France que de fournir un sujet de comédie, ou le refrain d'une chanson. Ce n'est pas M. Pitt qui peut voir dans un emprunt, dans une nouvelle levée d'hommes,

une ressource suffisante : loin d'opposer une digue au torrent, ce seroit placer plus près de son cours les richesses de tout genre qu'il doit encore dévaster. Quel motif donc éloigne M. Pitt de consentir à la paix? Est-ce parce qu'il est peut-être difficile qu'il soit chargé de la conclure, et qu'honorablement proscrit par les Français, il doit remettre à d'autres mains le soin de cette bienfaisante négociation? Faut-il que son caractère permette un tel soupçon? n'est-il plus d'Angleterre, si M. Pitt n'en est pas le ministre? prétend-il à la gloire de celui qui s'ensevelit sous les ruines du temple qu'il avoit renversé de sa propre main?

C'est M. Pitt que les François accusent de la guerre; c'est pour lui seul à présent que les Anglois la soutiennent : on pourroit s'arrêter à reprocher les fautes sans nombre que M. Pitt a commises dans la direction de cette même guerre; mais c'est la paix qu'il faut lui demander, ou plutôt c'est à la nation à juger s'il lui convient mieux de supporter tous les malheurs qui la menacent, que de se confier à l'homme qui, dans ces temps de crise, a contenu l'opposition dans les bornes de la constitution, à celui qui est resté fidèle à son opinion alors qu'elle éloignoit de lui la popu-

larité comme le pouvoir. La guerre maintient M. Pitt dans le ministère; la paix y rappelleroit M. Fox : voilà la véritable alternative qu'il faut présenter aux Anglois; il n'en est point d'autre à craindre, elle seule épouvante M. Pitt : est-ce à la nation à penser comme lui? Ce n'est plus une guerre où l'erreur d'un ministre peut être payée par la génération qui l'a vu naître; il y va de l'existence même de cette Angleterre, la gloire du monde et de la liberté. — Ombre de mylord Chatham, apparoissez à votre fils, éclairez-le par votre génie, ou du fond de la tombe redemandez-lui votre nom!

SECONDE PARTIE.

RÉFLEXIONS ADRESSÉES AUX FRANÇAIS.

Si la France doit désirer la paix.

PENDANT le règne de Robespierre, pendant le culte de la terreur et l'empire de l'échafaud, on détournoit ses regards de la France; tous ces esclaves de la mort, repoussant les ennemis pour obéir à leur tyran, bravant les étrangers pour échapper aux bourreaux, intrépides par désespoir, calmes par abattement, n'inspiroient que de l'horreur pour la nation et pour la liberté, dont l'étendard, souillé de sang, ne pouvoit plus se reconnoître. L'énergie que la Convention a montrée dans l'accusation de Robespierre, les idées de justice qui succèdent à ces exécrables massacres, le besoin que le peuple a témoigné de rejeter tous les crimes commis sur l'infâme nom de Robespierre, raniment au moins les vœux des amis de la France et de la liberté. Toutes les deux seroient perdues, tant de biens et tant de vertus attachés à leurs noms, ne retraceroient plus désormais que des fléaux et des crimes?

Non, l'on ne peut encore se résoudre à le penser.

Pardonnez, victimes innocentes, pardonnez, vous qui pleurez la perte de tout ce qui vous fût cher, vous pour qui le temps n'a plus d'avenir, et qui ne pouvez plus contempler dans la France que le vaste tombeau de vos amis; pardonnez à ceux qui vivent, à ceux qui ont sauvé de la fureur révolutionnaire les premiers objets de leur affection, d'essayer de se rattacher à leur malheureuse patrie, et de former encore des vœux, quand pour vous il n'est plus que des regrets. Il y a dans la révolution de France des principes de vie et de destruction, des pensées régénératrices et des systèmes désorganisateurs. Le siècle est grand, les hommes sont corrompus, et les spectateurs qui veulent se livrer à un sentiment décidé, sont nécessairement injustes. Les uns excusent des crimes qui font frémir l'humanité, les autres repoussent des idées dont l'équité est évidente. Qu'ils seront dignes de gloire, ceux qui prononceront l'époque actuelle en faveur de l'ordre et de la vertu, et nous sauveront de tous les extrêmes renaissans les uns des autres!

Seroit-il difficile de prouver à la fois, que la paix est l'intérêt de la France comme celui

des puissances? Il y a assez d'espace dans un tel bien, pour que les adversaires puissent également y trouver leur avantage. Je ne considère dans la France que le parti modéré; l'autre, n'ayant pour but que la destruction de la France, doit être compté parmi ses ennemis. La continuation de la guerre sert les projets des anarchistes ; les motions impétueuses, les conseils atroces, les mesures violentes, tout ce qui désorganise un état, est confondu par le peuple avec l'esprit militaire ; ce qu'il y a de dangereux, d'inattendu dans les vicissitudes de la guerre, semble affranchir du joug réglé des lois ; et ces factieux, qui ne repoussent, qui ne partagent aucun des dangers de la patrie, semblent, par leur agitation stationnaire, s'associer aux succès mêmes des armées. Le peuple ne peut être parfaitement rassuré sur son indépendance qu'à la paix.

Tant que des inquiétudes pourront lui rester à cet égard, les conspirations, les rassemblemens d'aristocrates, toutes ces terreurs qu'on devroit réserver pour les contes destinés à frapper l'imagination des enfans, pourront être renouvelées. Les revers possibles, les fléaux certains d'une longue guerre, ne ramènent point la multitude aux amis de la paix : c'est une observation à faire sur l'esprit

du peuple, que les factieux s'emparent beaucoup plus aisément de lui quand il souffre. Le raisonnement devroit le conduire à revenir aux idées sages, dont l'oubli l'a rendu malheureux; et par un effet contraire, la douleur même, causée par les mesures violentes qu'il a prises, le porte à en désirer de plus violentes encore. C'est dans un moment de trève qu'on peut lui faire aimer la paix; c'est dans un instant de relâche qu'il apprend à souhaiter le repos; enfin, pour que le parti des modérés, des amis d'un gouvernement libre, conserve son influence, il faut qu'il signale l'époque de son pouvoir par des droits particuliers à la reconnoissance publique.

On est blasé sur les succès de la guerre; Robespierre lui-même peut en réclamer quelque honneur. On n'ira pas plus loin dans la carrière de la popularité; que dis-je? le crime même est épuisé, et la puissance de la mort s'est presque anéantie devant le courage de ses victimes; ce n'est donc que par la justice et la paix, que par des biens réels, substitués à tous les prestiges de la fureur et de l'enthousiasme, qu'on peut espérer d'acquérir et de conserver une nouvelle influence sur les Français. Il y a trop d'évidence dans ces réflexions, pour qu'il fût même besoin de les énoncer, si

deux objections fortes ne restoient pas à résoudre, l'effet du retour et du licenciement des armées françaises, l'inquiétude des révolutionnaires de la Convention sur leur existence après la paix. Il faut approcher ouvertement de ces deux grandes questions.

On peut, par des paix partielles, parvenir à licencier successivement les armées. Celles qui resteront serviront d'abord à contenir celles que l'on renverra, et comme les individus qui les composent, appartiennent à tous les départemens de la France, en se répandant sur sa surface, ils ne formeront point de rassemblemens redoutables. Si la paix générale et le renvoi de toutes les troupes s'exécutoient en un jour, peut-être seroit-ce une commotion dangereuse; mais quelques gradations observées, quelques mois écoulés, atténueront cet événement, et fondront nécessairement les soldats parmi les citoyens. D'ailleurs le parti modéré doit s'emparer de l'ascendant sur l'armée, en lui faisant sentir une vérité bien frappante: c'est qu'on ne peut continuer la guerre à présent que dans l'intention de faire tuer les soldats, dont le retour dans leurs foyers inquiète les diverses factions qui se combattent à Paris.

Les armées doivent être nécessairement op-

posées aux jacobins; la bravoure exclut la férocité; le sincère amour d'un gouvernement libre appartient à ceux qui ont fait de vrais efforts pour l'obtenir; et les guerriers victorieux, après de si pénibles campagnes, sont les amis éclairés d'une paix honorable. Il est certain qu'avec la simple adresse que permet la vérité, les soldats, redevenus citoyens, doivent soutenir le parti modéré; il est le seul qui veuille une constitution; il est donc le seul qui leur propose une garantie pour les récompenses qui leur sont promises, et les jouissances qu'ils en espèrent.

En se hâtant d'encourager l'agriculture, de rendre la liberté au commerce, d'établir de grands et utiles travaux publics, on peut offrir dès à présent des occupations de tout genre à l'armée licenciée; et comme, par une suite de l'esprit révolutionnaire déjà observé, aucun homme n'a pris sur les soldats un ascendant personnel, la force armée est un pouvoir plus facile à disséminer en France que dans un pays où les troupes se rallieroient aux noms de leurs chefs.

Il faut aussi opposer à l'inquiétude que peut donner le licenciement des armées, la certitude des malheurs qu'entraîneroit la durée de la guerre; l'Europe entière bouleversée

prolongera le désordre intérieur de la France; les factions de l'Allemagne, de la Hollande démocratisées, se feront sentir jusques à Paris, et jamais aucun gouvernement ne pourra s'y établir; il faudra des siècles pour que les empires de l'Europe cessent de se bouleverser l'un par l'autre, et peut-être cette partie du monde dévastée ne présentera-t-elle un jour que les déserts de l'Afrique, ou l'avilissement de l'Asie.

Il est d'ailleurs une observation plus immédiate : la France n'a point d'intérêt à aguerrir les nations voisines, à les rendre belliqueuses comme elle, en y portant le même esprit. Ce qui fait son grand avantage dans cette guerre, c'est qu'elle oppose toute sa milice aux troupes réglées des autres pays ; si elle y introduit une révolution semblable à la sienne, loin d'être assurée d'un grand avantage dans toutes les guerres, elle se trouvera avec ses voisins dans les mêmes relations de forces, dont ses nouveaux moyens de recrutement l'avoient absolument fait sortir. Enfin les chances innombrables de la guerre peuvent convenir à ceux qui n'espèrent leur salut que de l'un des jeux du hasard ; mais lorsqu'on veut fonder son existence et le gouvernement de son pays sur une base stable, tous les

événemens extraordinaires sont contre soi.

La pensée personnelle dont on peut redouter l'effet sur les députés de la Convention qui ont embrassé le parti de l'humanité en France, c'est la crainte de ne pouvoir exister comme particuliers après les actions de tout genre, auxquelles ils se sont condamnés ; et cependant la nécessité reconnue de renouveler à la paix la représentation nationale. D'abord il est impossible que ces députés, en perpétuant la guerre et par elle la révolution, résistent à tous les chocs qu'elle fera naître ; et quand les plus marquans devroient chercher à la paix une existence paisible et sûre en Amérique, ce seroit bien peu comparable au danger, au tourment de craindre sans cesse pour sa propre vie dans un pays où le gouvernement qu'on dirige momentanément, menace par sa nature même la sûreté individuelle de ceux qui commandent, comme de ceux qui obéissent. Mais les députés actuels n'auront pas même besoin d'adopter ce calcul, qu'ils élèveroient au rang du sacrifice.

Le nom de Robespierre a concentré la haine que l'on doit aux crimes qui se sont commis en France ; ceux qui l'ont renversé et qui depuis sa mort ont proclamé des idées de justice et d'humanité, pourroient effacer dans le sou-

venir des victimes qu'ils ont sauvées, même des crimes antérieurs et plus obscurs que leurs services. Le poids des malheurs actuels est si grand, la terreur qu'ils inspirent est si universelle, qu'un champ immense est ouvert aux bienfaits réparateurs.

Chaque jour qui se passe sans qu'on immole ce que vous avez de plus cher, sans qu'on vous arrache votre fortune, votre liberté, votre vie, vous émeut comme un bonheur inattendu. Depuis le règne de Robespierre il semble qu'on vous donne tout ce qu'on vous laisse, et la reconnoissance se proportionne à l'effroi. Le malheur a dépassé jusques à la vengeance, et les âmes sont trop affaissées pour en sentir le besoin. Une réflexion d'ailleurs arrêteroit la plupart des Français qui pourroient en retrouver la force; c'est qu'il n'est personne qui ne doive considérer les chefs du parti modéré comme ses libérateurs. La postérité aura de la peine à concevoir ce que c'est qu'une nation tout entière menacée de l'échafaud; hé bien! c'est le spectacle qu'a présenté la France; il n'en est pas un individu qui ne pût se croire exposé au supplice, et le ressort du gouvernement de Robespierre et de ses adhérens étoit ce sentiment de terreur, qui pesoit sur les assassins comme sur les assassinés.

O temps effroyable, dont les siècles pourront à peine affoiblir la trace, temps qui n'appartiendra jamais assez au passé!

Pour qui a vécu contemporain de Robespierre, il n'est plus de sujets de haine, les crimes même disparoissent devant ce colosse de l'enfer, et les députés qui peuvent se glorifier d'avoir hâté sa chute et celle de son système, doivent compter sur la grandeur de la circonstance pour absorber les souvenirs qu'ils redoutent. Les victimes sont indulgentes pour tous les repentirs; la puissance permet de tout réparer, et dans les troubles civils il n'est pour les heureux de juge inflexible que leur conscience.

Enfin dans ces nouveaux bienfaits, il ne s'agit encore que de la cessation des assassinats; cette révolution semble avoir appris à regarder comme le chef-d'œuvre du gouvernement, l'art de préserver les hommes de la hache de l'assassin, et c'est pour d'autres biens cependant que l'ordre social a existé; c'est pour un autre but qu'on a tant parlé de la nécessité de le perfectionner. Ceux qui donneront une constitution juste, libre et durable à la France, la rappelleront avec tant d'éclat du tombeau de l'anarchie, que pour eux il n'existera plus que de l'avenir.

Il faut encore diriger contre une faction criminelle ces armes révolutionnaires, cette puissance de terreur qu'elle seule a créée, qu'elle seule rend nécessaire, et qui doit s'anéantir en la terrassant. Que ces hommes autrefois conjurés conspirent contre le crime, et se rappellent encore un jour leurs talens funestes, pour exalter les esprits contre ces jacobins, l'effroi de la nature morale dont ils étouffent la voix. La France alors sera plus disposée qu'aucun pays de l'univers, à recevoir une constitution où l'on n'aura pour problème à résoudre que la conciliation de ce qui est possible avec ce qui est désirable. La grande leçon du malheur a usé toutes les résistances des préjugés; les peines factices sont détruites; qui oserait prostituer le nom de la douleur, après ce que nous avons souffert?

Dans le comble de l'infortune il n'y a place que pour le vrai; toute erreur est impossible après avoir senti le poids de tant de certitudes. On ne demande plus au gouvernement que l'objet de tous les gouvernemens, la sûreté des propriétés et des personnes; et les partisans de la monarchie limitée, les seuls qui hors de France puissent être écoutés en

France, ne font point de la royauté une religion, mais un principe, ne la soutiennent qu'au nom de l'intérêt général, et ne combattent la république qu'en cherchant à démontrer l'impossiblité de la fonder, et de la maintenir par la justice et la liberté. Il succède aux orages de toutes les passions un moment où l'âme fatiguée, où l'existence brisée ne peuvent se rattacher qu'à des idées purement raisonnables. La révolution de France a parcouru tant de périodes en peu de temps, elle a si promptement atteint les extrêmes, qu'il n'y a déjà plus pour ce peuple rien de nouveau sous le soleil que la justice et la vertu. Gloire à celui qui saisira l'instant où à leur tour elles auront leur enthousiasme, pour fonder un véritable gouvernement, et en resserrer tous les liens! Plus de sang innocent, plus de maximes de barbarie, plus d'indifférence pour les malheurs particuliers, multipliés à un tel excès, qu'on pourroit se demander si ce qu'ils appeloient le bonheur général ne se composoit pas de l'infortune de tous les individus.

Vous, Français, vous qui repoussez l'Europe entière, vous qui êtes triomphans! n'est-ce pas à vous qu'il doit moins en coûter pour

calmer vos fureurs vengeresses? donnez, demandez, s'il le faut, la paix à l'Europe; elle vous est plus nécessaire qu'à vos ennemis; car c'est à elle qu'est attachée cette liberté, qui peut seule plaider efficacement pour vous au tribunal des siècles. Si vous n'atteigniez pas le but; s'il ne vous restoit que l'horreur des moyens, aucune nation ne seroit plus déshonorée, et vos victoires se confondant avec vos carnages, ne laisseroient plus dans votre histoire que les annales de la mort. Seriez-vous avides de nouveaux succès? quel obstacle vous oppose-t-on? Vous avancez, au lieu de vaincre; tout vous cède, hors l'immuable nature des choses qui ne vous permet pas de fonder un gouvernement sur des principes désorganisateurs. Vous conquérez tout, hors l'estime indépendante des esprits justes et des âmes courageuses; mais ce sont les seuls suffrages dignes par leur impartialité d'être considérés comme la postérité contemporaine des événemens que l'esprit de parti, ou l'ascendant des succès pourroit altérer.

Cette France si étendue, si puissante, si favorisée de tous les dons de la nature, semble tenir dans les empires le même rang que les rois parmi les hommes; comme eux elle peut

réparer le passé par l'active séduction du présent ; comme eux elle rattache à sa destinée par tous les genres de biens qu'elle peut offrir ; comme eux enfin elle trouve dans tous les cœurs le besoin de rejeter ses crimes sur ceux qui l'ont dirigée, et de lui attribuer avidement ses premiers efforts, ses premiers pas vers la justice et l'humanité. Combien les étrangers n'ont-ils pas éprouvé promptement le besoin de s'y confier ! Vous, hommes honnêtes de la France, hommes devenus tels, soyez encouragés dans votre lutte par cet assentiment universel. Les événemens se pressent, le temps se resserre ; c'est demain, c'est aujourd'hui que vous recueillerez le prix de vos efforts. Vous n'avez pas besoin de cet élan de la pensée qui fait chercher la gloire au-delà du trépas, celle qui vous est offerte est présente, actuelle ; c'est d'elle-même que dépendent la sûreté, le repos, tous les genres de biens qu'il falloit autrefois sacrifier pour obtenir les palmes de l'immortalité ; mais si vous les méritez en donnant à votre pays une constitution heureuse et libre, alors ne souffrez pas que l'Europe soit couverte de cette foule de vos compatriotes errans, ruinés, proscrits, réduits au dernier degré de l'infortune.

Les puissances, on l'a vu, ne sont pas redoutables; le lien politique qui les unit se dénoue, se contrarie, et ne peut résister à l'étroite fédération du fanatisme; mais les ressources du désespoir sont incalculables, et doivent être redoutées par tous les gouvernemens, par tous les individus qui les composent. Ce spectacle de malheur au dehors de la France, entretiendra de la fermentation dans son sein.

Le règne de Louis XIV a supporté l'émigration causée par la révocation de l'édit de Nantes, parce que les hommes qui s'y sont soumis avoient une manière d'exister hors de France qui les rendoit moins ardens à la recherche des moyens d'y rentrer, parce que le gouvernement étoit tellement stable, et l'esprit d'insurrection si étranger au siècle, que les malheureux n'avoient point d'alliés parmi les mécontens; mais il est impossible que la république de France, quand elle s'établiroit, eût de long-temps cette sorte de calme. Il est tant de classes parmi les émigrés! Le petit nombre, coupable envers leur patrie, la foule, absurde dans le sens même de ses propres intérêts (1), les femmes, qui ont toujours le

(1) Voyez entre autres les ouvrages de M. d'Entraigue et de M. Ferrand.

droit de céder à la terreur, ceux enfin qui d'abord amis de la liberté, n'ont fui que l'empire du crime et se sont dérobés à une mort certaine, sous un gouvernement que vous reconnoissez vous-mêmes pour tyrannique.

Quand il n'y a plus de lois, peut-il exister des devoirs? et qu'on n'objecte pas la difficulté des exceptions, le peu d'inconvéniens qui existe pour un grand état dans le sacrifice de quelques milliers de ses anciens habitans: ce mépris de la morale et de l'humanité seroit également impolitique. Il n'y a point de base certaine pour un gouvernement qui consacre une injustice; elles s'appuient toutes l'une sur l'autre; toutes les exceptions, toutes les violations de la loi peuvent dater d'un seul exemple; et la nature même du gouvernement qu'on veut établir en France, est celle qui souffre le moins ce genre de modification des principes.

Le pouvoir d'un homme, entièrement dépendant des circonstances, peut comme lui se prêter aux événemens de tous les jours; mais si l'on parvient à gouverner seulement par la loi, il faudra que son application soit évidente; comment feroit-on entendre que l'équité des jugemens criminels, la sûreté des

propriétés légitimes, la liberté de faire tout ce qui n'est pas contraire aux lois, sont les principes fondamentaux d'une république, quand on proscrira, quand on bannira de son sein les Français qui ne l'ont quittée que pour se soustraire à la violation la plus barbare de ces droits sacrés de l'homme? Ceux qui reconnoissent pour guide la vertu, le sentiment qui n'en est qu'un instinct plus rapide, ne seront point convaincus par ces raisons d'état que les révolutionnaires, peuples ou rois, n'ont cessé de donner pour excuse des injustices. Sans doute le spectacle du malheur trouble et déchire les cœurs capables de compassion; mais si l'on croit élever son esprit en le séparant de son âme, s'il faut, pour ainsi dire, extraire le raisonnement de la conviction intime de tout son être, il est aisé de rattacher les grands principes de justice à l'intérêt public, que dans la gradation actuelle on place au plus haut rang des motifs de décision des hommes.

France, terre souillée de sang et de crimes, que l'Europe pensante tarde depuis longtemps à maudire, si ce dernier délai ne servoit enfin qu'au triomphe de l'injustice, la honte de ta destinée retomberoit sur nous

tous, qui pouvons espérer encore d'un pays où le crime a régné, où l'innocence a péri, et dont le peuple a prodigué le mépris au malheur, et l'insulte au courage.

RÉFLEXIONS

SUR

LA PAIX INTÉRIEURE.

1795.

RÉFLEXIONS
SUR
LA PAIX INTÉRIEURE.

C'est un projet presque puéril, aux yeux des politiques profonds, qu'une réunion quelconque entre des partis différens. Tous les livres, tous les discours se terminent par une invitation à la concorde, que l'on est à peu près convenu de considérer comme une formule d'usage; et le seul effet de cet avant-coureur de la péroraison, est le plaisir qu'éprouvent les lecteurs en prévoyant à ce signal la fin prochaine de l'ouvrage. Je crois cependant découvrir un nouvel intérêt dans des idées trop délaissées : il n'en est point qui ne réveillent des sentimens profondément gravés par notre fatale expérience : les Français rapprennent toutes les pensées, elles ont reçu le sceau du malheur, et c'est avec une sorte d'enthousiasme qu'on dit ce qui a toujours été vrai, tant on se trouve heureux de revenir à le croire et de pouvoir l'exprimer.

Dans une réfutation, venue d'Angleterre, des Réflexions sur la paix adressées à M. Pitt, il a été prononcé que l'Europe feroit la paix si la France renonçoit à ses conquêtes : heureuse déclaration, si elle offre sincèrement un terme à l'horrible fléau de la guerre! Mais quelle barrière sépare les partis opposés qui déchirent la France? Quelle conquête doivent-ils se céder pour se réunir? La liberté ne sauroit être sacrifiée ; ce n'est pas même à son espoir que les Français peuvent renoncer : les armées victorieuses ont dû leur gloire à ce sentiment ; et si l'on veut trouver quelque grandeur parmi les troubles qui ont déchiré la France, si l'on veut chercher une idée constante au milieu des orages, découvrir à travers le sang et les ruines un but qui nous relève et ressorte du moins à la distance des siècles, c'est cette volonté d'être libre, sans doute honteusement défigurée, mais dont la tyrannie la plus atroce eut encore besoin de s'appuyer.

Quoi! me dira-t-on, ne reconnoissez-vous pas au contraire le penchant à l'esclavage dans cet asservissement muet aux factions les plus barbares? Je reconnois une classe du peuple, agissant toujours par impulsion, dont les mouvemens ne peuvent être dirigés et qui

n'avance qu'en se précipitant : cette classe s'étoit emparée d'une idée propagée par les hommes éclairés, elle conduisit ce qu'elle devoit suivre, et sut se créer un chef dont la bassesse faisoit la force, que l'exercice d'une qualité généreuse auroit renversé, qu'un avantage, même extérieur, auroit rendu suspect, et qui, ne possédant rien de ce qui peut présager l'ascendant sur les autres hommes, puisoit dans le système d'une grossière égalité tous ses moyens de tyrannie; mais cette inconséquence même est une preuve de la puissance que de certains mots ont acquise sur le peuple (1).

---

(1) C'est un phénomène curieux pour l'Europe que l'ascendant de Robespierre; on veut expliquer son caractère par des talens distingués, au moins dans le genre de la scélératesse, et l'une de ses victimes, l'auteur des Mémoires d'un détenu, est le premier qui l'ait peint, même après sa mort, sans que la terreur se mêlât encore à la haine pour le grandir à nos yeux.

Il faut qu'un jour l'histoire détaillée de cet homme soit soumise à l'examen des moralistes; on y verra que, régnant de par la dernière classe de la société, c'étoient les passions viles et les opinions absurdes qui valoient à lui et à ses complices cette sorte de popularité, qui naît de la ressemblance que la populace se trouvoit avec

Les hommes ignorans veulent être libres ; les esprits éclairés savent seuls comment on peut l'être.

Des sentimens divers concourent, par des motifs différens, à la volonté générale d'établir la liberté en France. La haine du despotisme, l'enthousiasme de la république, la crainte des vengeances, et l'ambition des talens font prononcer les mêmes vœux. C'est donc au nom de cette liberté qu'il est possible de réunir le plus grand nombre de Fran-

eux, et non de leur supériorité sur elle. On y verra que la secte démagogique existoit très-indépendamment de Robespierre; que plusieurs de ses collègues auroient joué son rôle; que de certains signes, de certains tics qu'on a examinés en lui, lui sont communs avec tous les hommes de ce temps-là : ce tressaillement de nerfs, ces convulsions dans les mains, ces mouvemens de tigre dans la manière de s'agiter à la tribune, de se porter à droite et à gauche comme les animaux dans leur cage, tous ces détails curieux qui montrent le passage de la nature humaine à celle des bêtes féroces, sont absolument pareils dans la plupart des hommes cités pour leur cruauté. Quand Robespierre a voulu se séparer de ses semblables, se faire un sort à lui, il a été perdu; il n'avoit point de force personnelle, il ne dominoit qu'en se mettant en avant de tous les crimes, résultats de l'impulsion atroce donnée depuis le 2 septembre.

çais. Quelques-uns y restent encore opposés, et rattachant dans leur esprit tous les malheurs de la révolution à l'oubli des préjugés, ils tracent à la pensée une route superstitieuse tout-à-fait indigne d'elle. Cette doctrine de la royauté illimitée est tellement absurde, que ceux même dont elle est le but ne la développent jamais qu'avec des restrictions illusoires dans le fait, mais qui rendent hommage à la vérité par l'effort même des sophismes.

La faction qui soutient le pouvoir absolu est totalement en dehors de la nation française. Ce sont des étrangers, en effet, que ceux qui s'unissent aux Anglais pour porter les armes contre leur patrie. Ce sont des étrangers que ces vendéens qui se séparent de toutes les opinions, de tous les intérêts de la France : ils sont étrangers, qu'ils soient combattus, et traités comme tels (1).

(1) La loi qui condamne à mort les prisonniers émigrés, me semble tout à la fois ce qu'il y a de plus inhumain et de plus impolitique : je demande pardon d'expliquer l'un et l'autre. Certainement il est criminel de combattre avec les étrangers contre son pays : les émigrés armés contre la France ont fait à leur patrie, à leurs parens, à eux-mêmes un mal incalculable, et leur

A l'autre extrême*, on voit les partisans de la tyrannie démagogique, sectaires féroces ou

---

bannissement en dut être la peine; mais il est impossible de condamner à la mort, sans exception, une foule d'individus, quels qu'ils soient, entraînés par l'esprit de parti, par la seule passion dont un honnête homme même ne puisse pas se répondre.

Jamais il ne faut croire à quinze cents hommes coupables; il n'y a aucun motif pour lequel on puisse envoyer quinze cents hommes à l'échafaud; et si l'on rassembloit dans le même lieu quinze cents terroristes, quoique les crimes moraux fassent beaucoup plus d'horreur que les délits politiques, il faudroit encore frémir à l'idée de voir fusiller quinze cents terroristes. Rien n'est si impolitique que de placer ses ennemis dans une situation qui double leurs forces. Un homme sans aucune ressource est nécessairement intrépide, et les émigrés de Quiberon auroient fait périr, avant de succomber, un grand nombre de républicains, s'ils ne s'étoient pas flattés, d'une manière quelconque, qu'en mettant bas les armes ils obtiendroient la vie. On déprave la moralité des soldats, cette moralité qui se compose du courage et de l'humanité, lorsqu'on exige d'eux de tuer ailleurs que sur le champ de bataille, lorsqu'on leur fait braver le sentiment qu'inspirent à tous les guerriers courageux les ennemis désarmés. Enfin, l'on s'expose aux représailles; et si l'on me répond que jusqu'à ce jour aucun émigré n'a fait périr un prisonnier français, je demanderai quel sentiment éprouve celui qui par cette idée se rassure sans s'adoucir. La tyrannie de Robespierre avoit

brigands hypocrites, destructeurs de l'ordre social, ennemis personnels de la majorité des êtres ; ils conçoivent dans leur plan la dépopulation du monde, la dégradation de ce qui resteroit de l'espèce humaine, et n'admettent que le crime pour se racheter de la mort.

Quelle réunion ne seroit pas commandée, quel système de gouvernement, quelles opinions politiques ne doivent pas céder à ce danger universel ?

C'est autour de l'amour sacré de la liberté, de ce sentiment qui exige toutes les vertus, qui électrise toutes les âmes, quoiqu'il ne reste plus dans notre langue aucun mot sans

---

fait périr et le père et le frère de ce jeune Sombreuil qu'on vient de fusiller à Quiberon. Ah ! quoiqu'il fût rebelle, la patrie en deuil ne lui devoit-elle pas la vie, pour racheter le sang des victimes innocentes qu'elle n'avoit pu sauver ! La vraie politique apprend aussi que la mort ne sert jamais qu'à détruire et non à consolider. On sait en France tout ce que peut la terreur ; mais le pouvoir n'a point encore essayé des effets de la clémence. Ces nobles, qui se croient armés pour l'honneur, sont, comme tous les fanatiques, avides de persécutions, et la honte du pardon anéantiroit bien mieux ce parti dans les véritables sources de l'opinion qu'il soutient, que l'éclat d'une mort qu'il considère comme un martyre.

tache pour l'exprimer ; c'est autour de cette idée, sublime encore, parce qu'il n'est pas vrai qu'on en ait même approché, c'est à son véritable sens qu'il faut se rallier.

Voyons si les deux systèmes les plus généralement répandus en France, si les esprits qui reconnoissent un même culte dans des rites différens, si les partisans d'une monarchie limitée, et ceux d'une république propriétaire, ne doivent pas se toucher par tous les points qui réunissent les hommes, leurs intérêts, leurs sentimens et leurs principes.

PREMIÈRE PARTIE.

DES ROYALISTES, AMIS DE LA LIBERTÉ.

La plupart des esprits éclairés dont ce siècle s'honore, avoient pensé qu'une monarchie limitée étoit le gouvernement qui convenoit le mieux à la France : cette opinion avoit pour elle l'autorité des Montesquieu, des Mirabeau, et d'une foule d'écrivains politiques, dont les réflexions étoient généralement adoptées. Il sembloit donc naturel alors de suivre un système consacré par de si respectables méditations : il étoit commandé de considérer, quelle que fût son opinion, les circonstances dans lesquelles on se trouvoit, et de ne vouloir que le gouvernement possible, de ne vouloir surtout que le gouvernement qui pouvoit s'établir sans effusion de sang. La nation n'auroit point adopté la république en 1789; le peuple a besoin de s'accoutumer aux idées nouvelles; il faut qu'on fasse leur réputation auprès de lui, et c'est d'une habitude quelconque, et non de la réflexion que naît l'empire d'une opinion sur la foule. La république étoit impossible en 1789, et lorsque le trône

fut ébranlé, c'est à travers des massacres que les Montagnards précipitèrent sa chute; et qui prévoyoit le 2 septembre a dû s'opposer au 10 août. L'établissement d'une monarchie limitée étoit donc un système que la raison pouvoit indiquer, et dont l'humanité faisoit une loi à l'époque de la première révolution.

Examinons maintenant si l'abstraction du raisonnement permet d'adopter le gouvernement républicain, et si la position actuelle des affaires de France ne l'exige pas impérieusement. Je renverserai l'ordre, et l'on en verra la raison : commençons par les motifs tirés des circonstances.

CHAPITRE PREMIER.

De l'influence des circonstances présentes sur l'idée d'un roi.

C'est beaucoup aujourd'hui pour la nature de la royauté que l'intérêt personnel et l'opinion du roi. Dans des temps ordinaires, il se peut que le gouvernement marche indépendamment de son chef apparent; l'Angleterre, sous un ministère énergique, ne s'est pas ressentie de l'interrègne de pensée que la maladie du

roi avoit causé. Mais lorsqu'une révolution a renversé le trône, lorsque des partis acharnés déchirent un pays, l'autorité royale prend absolument le caractère de celui qui s'en saisit.

Hériter du trône, ou le reconquérir, sont deux actes extrêmement différens; l'un est passif comme la loi, l'autre appartient à toutes les passions des hommes : Guillaume III étoit aussi nécessaire à la révolution de 1688, que ses successeurs le furent peu au maintien de la constitution établie par cette révolution.

Or, en France, vers quel roi, depuis la mort déplorable de l'infortuné Louis XVI, vers quel roi, dans l'ordre légal, peut-on tourner les yeux, qui ne se soit montré l'ennemi de la liberté ?

On fera, dira-t-on, des conditions avec lui. Est-il possible qu'il les tienne ? est-il possible surtout qu'on croie qu'il les tiendra ? On n'a pu se fier à la parole d'un roi religieux : est-il personne dans sa famille, plus digne que lui d'une confiance repoussée maintenant par la nature des choses ? Est-il vraisemblable qu'un homme s'intéresse à la durée d'une constitution qui le fait descendre de ce qu'il pensoit être son droit ? Et quand il le voudroit, comment croire que ses amis ne ranimassent pas

en lui des regrets mal éteints? Pourroit-on obtenir de ce roi de se séparer de son parti, de laisser sur la frontière de France tous ceux qui l'ont défendu; d'être ingrat envers le passé pour répondre de l'avenir; et si ses amis le suivoient, imagine-t-on qu'ils modifiassent leur système? Les opinions extrêmes ne capitulent jamais de bonne foi : un tel parti, comme parti, reste toujours le même. Il y a des transfuges vers la raison, qu'elle doit accueillir; mais la masse ne perd jamais sa direction accoutumée, et qui a connu les émigrés hors de France, sait qu'il en est beaucoup dont les opinions, prises séparément, sont très-sensées; mais que ces mêmes hommes, lorsqu'ils sont réunis, forment un parti, c'est-à-dire un corps, c'est-à-dire une seule opinion, souverainement intolérante, et tout-à-fait impliable; enfin, quand ils deviendroient modérés, la défiance qu'ils inspireroient rendroit tout-à-fait impossible qu'ils restassent tels. A l'époque des factions les hommes finissent presque toujours par prendre l'opinion dont on les accuse généralement; et c'est un des plus fâcheux effets de la défiance. Le soupçon de démocratie rend démocrate hors de France : le soupçon attire des persécutions qui vous irritent. Les hommes qui vous attribuent une

opinion différente de la leur, cessent de vous voir: il ne vous reste bientôt plus d'amis que dans le parti qu'on croit le vôtre; et votre intérêt, se trouvant lié d'avance à l'opinion qu'on vous a supposée, finit toujours par vous entraîner à la soutenir.

Il en seroit de même du soupçon qu'inspireroit en France l'aristocratie; la défiance appelleroit l'orgueil; l'orgueil la défiance; et les meilleures résolutions ne pourroient pas l'emporter sur la force naturelle des circonstances, la seule qu'il faille calculer, dans ce temps où les hommes sont engloutis par les choses.

Eh bien, dira-t-on, changez de dynastie; prenez un roi qui n'ait aucun rapport avec le parti des émigrés, qui doive tout à votre révolution, et ne puisse rester roi que par elle.

Ce raisonnement étoit juste à l'époque de l'assemblée constituante, lorsqu'il n'y avoit en France que deux partis, et qu'une énorme majorité appartenoit à l'assemblée. L'on répète ce même raisonnement aujourd'hui, parce que, dans la disette des pensées, les hommes se servent d'une idée, long-temps encore après que son application est passée: mais, pour arriver à ce changement doublement difficile, le retour à la royauté et le

choix d'une autre dynastie, il faut, dans un pays tel que la France, une faction bien puissante. Or, comment peut-on se flatter que les républicains et les jacobins soient renversés par une section des royalistes? Les hommes ardens de ce parti, les Montagnards de la royauté, ne peuvent reconnoître que le successeur légal. Lisez M. Burke, lisez tous ceux qui veulent appuyer la monarchie de droit, ils sont inviolablement attachés à l'hérédité; parce qu'un pouvoir qui ne peut jamais dépendre des hommes doit descendre du ciel; parce que si vous admettiez le choix, le raisonnement arriveroit, et que toutes les bases de la royauté, considérées comme un principe de foi, seroient absolument renversées.

Les partisans d'une nouvelle dynastie auroient donc contre eux, indépendamment des républicains, tous les royalistes non constitutionnels; et, dans cette dispute, ces derniers même auroient l'avantage; car il seroit difficile d'inspirer un intérêt généralement senti, pour la simple question de tel ou tel roi. Sans doute les motifs qui détermineroient au changement de dynastie, pourroient être appréciés par les véritables penseurs, mais ils ne frapperoient pas la foule; et, dans ce siècle déshérité, aucun homme n'étant appelé

au trône par l'admiration publique, celui que sa naissance y destinoit auroit encore le plus de moyens pour rallier la multitude.

Les républicains, en se maintenant comme troisième parti à la tête des affaires de France, en repoussant également les jacobins et les contre-révolutionnaires, auront de véritables droits à l'estime publique. En général, il n'y a dans les passions des hommes que de quoi faire deux partis : l'impulsion, le choc d'une révolution fait aller les opinions aux deux extrêmes opposés; non-seulement un troisième parti est difficile à faire triompher, mais il faudroit que les constitutionnels en soutinssent un quatrième; et un tel équilibre, à travers tant d'écueils, paroît tout-à-fait-impossible. Ajoutons aussi que c'est toujours en raison de l'obstacle qu'il faut proportionner l'élan; dans un temps calme (et il n'en existe jamais quand il faut, pour agir d'une manière quelconque, avoir recours au soulèvement du peuple), dans un temps calme, on peut calculer précisément quel est le degré de pouvoir qu'il faut acoorder à un roi pour garantir l'ordre, sans compromettre la liberté; mais la force qu'il faudroit pour renverser les républicains, meneroit nécessairement au pouvoir absolu.

Il n'y a pas, dans un gouvernement modéré, l'action nécessaire pour vaincre la résistance que les républicains opposeroient à présent en France à l'établissement de la royauté. Dans la lutte, le gouvernement effrayé appelleroit à lui tous les athlètes; se serviroit de toutes les ressources; l'assemblée, pour détruire même les jacobins, a été obligée d'employer des moyens arbitraires : que seroit-ce, lorsque ces jacobins seroient conduits et fortifiés par les républicains! Les défenseurs du trône, dans un moment de crainte, recevroient à son secours toutes les opinions royalistes. Le mot de liberté, invoqué par les républicains, forceroit à prendre un autre étendard, à échauffer le peuple par d'autres idées; et certes, à la fin du combat, le plus vaincu des deux partis seroit le vainqueur imprévoyant, qui se retrouveroit sous le joug de ses alliés, et portant les fers forgés par ses mains. Lorsque les Girondins voulurent établir la république, les jacobins se saisirent de leur révolution, l'entraînèrent loin de son but, et la firent retomber sur ses propres auteurs. Ce seroit là l'histoire des constitutionnels, s'ils faisoient une révolution pour rétablir la royauté; ils en donneroient le signal, mais les émigrés s'en rendroient les

maîtres, la nature de ce temps le veut ainsi : les révolutions ont, comme les maladies dévorantes du corps humain, des périodes inévitables. La France peut s'arrêter dans la république; mais pour arriver à la monarchie mixte, il faut passer par le gouvernement militaire. Tel est le changement qui s'est fait dans la révolution depuis trois ans, qu'aujourd'hui la proclamation de la constitution de 1791 réjouiroit les rois et attristeroit hors de France tous les amis de la liberté. Ceux qui jadis étoient les ennemis de cette constitution, consentiroient à la prendre momentanément pour étendard, en repoussant loin d'eux tous les hommes qui l'ont établie. L'instinct des partisans du despotisme n'est point trompeur; ils savent que cette constitution ne pourroit se maintenir; ils la regarderoient comme une route, alors même qu'ils voudroient la donner pour un but. Cette constitution, lorsqu'elle fut faite, étoit un pas immense, un pas trop grand peut-être vers ce qu'on appeloit la liberté; un changement moins fort eût été plus durable et marchoit de même dans le sens de la conquête : l'opinion publique avançoit, l'enthousiasme s'élevoit, personne n'étoit fatigué des malheurs qu'a causés la révolution; personne n'avoit à fré-

mir du sang que cette affreuse lutte a coûté : si la royauté revenoit maintenant, le sentiment qui pourroit la limiter n'auroit plus assez de force. Ce nom de république anime encore les esprits, force à tenir à quelques idées; il lie ceux même qui sont mécontens du gouvernement actuel au parti de la liberté; ce sont ses maximes qu'ils opposent à tout acte arbitraire d'un pouvoir qu'ils n'aiment pas; et cette sorte d'accord qui s'établit entre la pudeur des républicains qui n'osent renier les principes, et la haine des mécontens qui s'attachent à les leur objecter, est encore favorable à la liberté.

Mais si une fois la royauté étoit rétablie, il n'y auroit pas de bornes aux raisonnemens qu'on feroit pour la maintenir. Il faudroit en effet une puissante force pour éviter, dans la fermentation actuelle, ce qui est horrible avant tout, une révolution.

Bientôt les royalistes consentiroient aux mesures les plus arbitraires, et c'est par un sentiment honnête que beaucoup d'hommes paisibles s'y résigneroient.

Quel avantage n'auroit pas aujourd'hui celui qui voudroit rendre la royauté absolue! un tel gouvernement rallieroit à lui les passions d'un grand nombre d'hommes, tandis qu'au-

trefois il les étouffoit toutes. Plusieurs des écrivains, des savans, des philosophes, qui jadis combattoient le despotisme, seroient portés à le défendre, ne pensant plus maintenant qu'à craindre la démocratie. Il restoit autrefois au parti de l'opposition les honneurs du courage, la récompense de l'estime publique : dans la circonstance actuelle, les souvenirs seroient si récens, les crimes si confondus avec les principes, les intentions avec les effets, que l'homme redevenu roi auroit un pouvoir inouï depuis des siècles, la réunion de la force de l'opinion publique et de celle de la puissance royale, de l'autorité positive et de l'ascendant des volontés libres. Ce roi pourroit à la fois promettre la considération et le crédit, menacer à la fois de la disgrâce et du déshonneur. Enfin, en se replaçant à l'époque où la révolution a commencé, on se rappelle que tous les sentimens généreux excitoient à combattre le pouvoir arbitraire : l'antiquité offrant à notre esprit des exemples illustres, laissoit dans l'ombre les malheurs particuliers des temps les plus célèbres, et l'enthousiasme exaltant tous les esprits, plus on étoit élevé dans les rangs de la société, plus on se plaisoit dans les sacrifices; ceux même qui gagnoient au nouvel ordre introduit

par la révolution, pouvoient encore s'honorer d'une opinion qui sembloit si juste, qu'on ne pouvoit l'attribuer qu'à sa vérité même.

Mais qui de nous, en conservant les mêmes sentimens dans le cœur, ne se sent pas maintenant embarrassé dans leur expression? On veut être libre, on espère une constitution, on se fait un devoir de la défendre : mais tous ces mots ont été prononcés par des scélérats; mais ils ont servi à dévouer des milliers de victimes. Le plus absurde ennemi de la liberté, lorsqu'il parle de ce qu'il a souffert, ôte la force de lui répondre; la conscience ne préserve pas du trouble, ni la pureté du remords; ces sentimens, plus ou moins développés, affoibliroient nécessairement les moyens d'opposition; l'énergie de la vertu se perd par un rapport même apparent avec le crime, et les attaques que les hommes honnêtes voudroient recommencer contre le pouvoir absolu, seroient paralysées par tous les genres de souvenirs et de craintes. L'autorité royale s'augmenteroit chaque jour de toute la force qu'il faudroit pour réprimer les factions. Et ce mot : *voulez-vous encore une révolution*? seroit une arme avec laquelle on repousseroit tous les argumens sans les combattre.

Dans l'état où nous sommes, nous pouvons,

par le cours naturel des choses, arriver à la liberté. La fatigue même du peuple sert à ce but; il faudroit qu'il se révoltât pour ne pas l'obtenir; et, ce qui est triste à remarquer, c'est qu'en lui faisant supporter le plus horrible joug, on l'a disposé à recevoir une constitution libre, c'est-à-dire, à ne s'en pas mêler.

Mais si par un événement quelconque la royauté se rétablissoit en France, il n'existeroit ni pouvoir ni impulsion pour s'opposer à ses progrès : la réaction est proportionnée à la violence du mouvement contraire; le sang qu'on a versé dans la malheureuse famille des Bourbons; ce qu'il faudroit réparer envers eux, envers la royauté même, dût-elle passer en des mains étrangères; tout ce qu'il faudroit dire pour la relever, défendre pour la maintenir, venger pour la rassurer, exigeroit une espèce d'enthousiasme, de surveillance, d'autorité, tout-à-fait incompatibles avec la liberté. Les crimes que nous détestons ont creusé autour de nous une sorte de précipice que l'on ne peut tenter de franchir sans s'abîmer dans l'esclavage.

Enfin les révolutions à présent ne peuvent encore se faire qu'avec le secours du peuple. L'Angleterre, avant de retourner à la royauté, avoit été gouvernée dix ans par un protecteur

despotique : l'armée de Monk étoit à lui. Des hommes avoient l'habitude d'obéir à un homme. Mais ici le secret de toutes les conjurations, c'est de soulever les faubourgs, et c'est ce qui rend impossible le triomphe d'un parti mitoyen.

Comment faire entendre la balance des pouvoirs? comment écrire un chapitre de Montesquieu sur l'étendard de la révolte?

Ce sera le plan des chefs, dira-t-on.

Eh! veut-on oublier qu'il n'y a point de chefs en France; que le principe même de l'insurrection les dévore tous, et que c'est là ce qui condamne à ne trouver d'appui que dans les idées extrêmes, parce que celles-là seulement sont assez simples pour être comprises de la multitude, assez éclatantes pour frapper de loin? Dans une révolution, il faut renoncer à l'espoir de faire naître un mouvement qui ait une direction différente des grands courans formés par la force des circonstances; il faut se jeter dans celui qui nous rapproche le plus de notre but; mais en s'isolant on sert l'ennemi commun, sans faire triompher son système particulier. Les hommes de génie paroissent créer la nature des choses; mais ils ont seulement l'art de s'en emparer les premiers.

Les constitutionnels, dira-t-on, en adoptant la république, changent d'opinion et de parti.

Non, ils ne font que suivre les conséquences de leurs principes. Ils ont reconnu que la nation a le droit imprescriptible de changer son gouvernement. Lors donc que la nation accepte la république, elle impose à tout bon citoyen le devoir de la reconnoître; et si la liberté ne peut plus s'obtenir que par cette forme de gouvernement, les fondateurs de la constitution de 1791 doivent être les défenseurs de la constitution de 1795.

Sur les débris échappés aux révolutions sanglantes, l'édifice qui s'élève se rejoint aux premières pensées des amis de la liberté, et non aux crimes détestables qui séparent ces deux époques.

Beaucoup de gens se font honneur de tenir constamment à la même idée : ceux-là sont presque toujours des esprits bornés. C'est un jeu de hasard que la pensée, auquel ils n'ont tiré qu'une fois; celui dont c'est le domaine habituel, a bien plus de routes à parcourir. Il en est de même de ceux qui ont tout prévu. Un homme de génie par siècle a pu pressentir l'avenir; mais quand plusieurs esprits s'en vantent, il faut qu'ils aient tiré leurs prédictions,

comme les augures des anciens, des préjugés et non des calculs.

Il est reconnu qu'il n'est aucun système absolu de gouvernement, qui ne doive être modifié par les circonstances locales. Et quelle circonstance est plus influante qu'une révolution? Quelle population, quelle étendue de pays, quelle diversité de climats peut rendre les états plus différens entre eux que ces temps orageux où toutes les passions sont agitées? Cette fermentation brûlante produit un monde nouveau, un jour peut rendre impossible le plan de la veille; et c'est pour qui tend toujours au même but, la liberté, que les moyens changent sans cesse. *Quel marin*, disoit un homme d'un esprit parfait (M. de Panges), *s'imposeroit la loi de faire toujours les mêmes manœuvres, quel que fût le vent?* Ces hommes si fixes, dans ce qu'ils appellent leurs principes, arriveroient à des résultats bien différens de leurs vœux, et seroient à la fin bien étonnés d'être conduits pas leur marche invariable à l'opposé de leur première destination!

CHAPITRE II.

Des principes qui peuvent attacher au gouvernement républicain en France.

En vain aurait-on prouvé que, dans les circonstances actuelles, il faut accepter la république si l'on veut conserver la liberté; il faut encore essayer de montrer d'abord qu'une république, modifiée sur les principes du gouvernement américain, pourra s'établir en France, et que, quelle que soit l'opinion à cet égard, ce n'est qu'en se ralliant aujourd'hui sincèrement à cette république, qu'on peut, ou l'établir, ou en démontrer l'impossibilité.

Il est bien différent de s'être opposé à une expérience aussi nouvelle que l'étoit celle de la république en France, alors qu'il y avoit tant de chances contre son succès, tant de malheurs à supporter pour l'obtenir; ou de vouloir, par une présomption d'un autre genre, faire couler autant de sang qu'on en a déjà versé, pour revenir au seul gouvernement qu'on juge possible, la monarchie.

Aucun homme ne peut être assez sûr de son opinion, pour y marcher par une révolution; ce qui, dans l'incertitude des calculs de

l'esprit humain, donne à la morale un si grand avantage sur toutes les autres combinaisons, c'est que les règles qu'elle adopte n'ont rien de relatif; que le second pas n'est point nécessaire pour que le premier ne soit pas nuisible, et que si l'on périssoit au milieu de la route, on n'auroit pas la douleur de n'avoir fait que du mal, mais seulement la moitié du bien que l'on s'étoit promis.

Néanmoins, sans parler au nom de ces sentimens, comment peut-il être prouvé que la république est impossible?

Si l'on avoit dit aux anciens législateurs: « Vous pouvez constituer une nation à votre » gré, tout vous est permis dans le vaste champ » des idées, mais il vous est seulement inter» dit de vous aider d'un pouvoir héréditaire, » de choisir, par le hasard de la naissance, un » homme pour l'élever au-dessus de tous. » Auroient-ils regardé cette interdiction comme une difficulté insupportable?

La monarchie, telle qu'elle est en Europe, réunit à ce nom de roi tant d'abus, qu'il ne faut pas moins que toutes les circonstances qui se rencontrent en Angleterre ou en Suède, pour y rattacher des idées de liberté; et telle est la nature de l'institution de la royauté, qu'il faut nécessairement l'environner d'un

corps héréditaire comme elle, pour la défendre des attaques auxquelles son élévation l'expose.

L'égalité, surmontée de la royauté, est un système chimérique; et pour faire de l'inégalité dans un pays où il en a existé longtemps, il faut reprendre les anciens élémens dont on avoit l'habitude de la composer : un duc et pair de la classe du peuple, est une idée que le contraste rend impraticable : le pouvoir héréditaire entraîne toujours avec lui une partie des préjugés de la noblesse; ils entrent pour quelque chose dans l'éclat de la pairie anglaise, quoiqu'elle soit spécialement une magistrature; et s'il y avoit en France, à côté d'une pareille institution, une noblesse qui n'y prît aucune part, il existeroit entre ces anciens souvenirs, et la nouvelle puissance, une lutte de considération héréditaire tout-à-fait impossible à terminer.

Il faut donc, en France, ou renoncer à la royauté, ou rappeler avec elle une grande partie de l'institution politique de la noblesse. Sous d'autres rapports encore il seroit très-difficile d'appliquer maintenant à la France le gouvernement d'Angleterre. Il faut une puissante force militaire pour le repos intérieur et la défense externe de la France; et c'est là

difficulté de déposer, entre les mains d'un roi, une si énorme puissance qui égara l'assemblée constituante. On lui présentoit, avec raison, le modèle du gouvernement d'Angleterre; mais, avec raison aussi, elle sentoit que les mêmes balances de pouvoir qui subsistent dans un pays, où le roi n'a point à ses ordres une armée de deux cent mille hommes, ne sont pas calculées pour un empire où ces deux cent mille hommes sont nécessaires. Cette crainte engagea l'assemblée constituante à restreindre l'autorité royale à un tel point, qu'il n'existoit plus de gouvernement.

Mais ne seroit-il pas possible que, dans un état comme la France, le pouvoir exécutif eût besoin d'une telle force, qu'on ne dût le confier qu'à un gouvernement républicain? et ne seroit-il pas à craindre qu'en réunissant à cette puissance légale dont l'énergie est si nécessaire, le prestige et l'ascendant de la couronne, on ne détruisît infailliblement la liberté?

Je propose des doutes qui, je le répète, ne suffiroient pas pour autoriser une révolution dans quelque pays que ce fût, afin d'y établir la république; mais qu'on peut, qu'on doit écouter en France, où l'on ne pourroit empêcher l'établissement de ce gouvernement que par une révolution terrible.

Dans une nation où toutes les illusions dont se compose la différence des rangs, sont détruites, la seule autorité qu'on puisse établir n'est-elle pas celle qui soutient l'analyse de la raison? et la propriété et les lumières ne doivent-elles pas former une aristocratie naturelle, très-favorable à la prospérité du pays, et à l'augmentation de ces mêmes lumières?

En Angleterre, le roi ne fait presque jamais usage de son *veto;* c'est la chambre des pairs qui se place entre le peuple et lui pour le dispenser du combat. Si les deux chambres en France étoient parfaitement distinctes; si le pouvoir de l'une étoit prolongé par-delà celui de l'autre, si la condition d'âge, de propriété étoit beaucoup plus forte, il s'établiroit naturellement la balance des deux pouvoirs qui sont dans la nature des choses, de l'action qui renouvelle, et de la réflexion qui conserve. Enfin, si le pouvoir exécutif avoit part à la confection des lois, l'union qu'on a distinguée de la confusion s'établiroit nécessairement.

Le *veto* absolu ne peut être accordé à un pouvoir exécutif républicain; cette prérogative royale est une pompe de la couronne plutôt qu'un droit dont elle puisse user; et dans une constitution où tout est réel, la si-

tuation d'un homme arrêtant la volonté de tous, est aussi invraisemblable qu'impossible; mais il est bien différent d'arrêter ou d'éclairer la volonté ; les connoissances que le pouvoir exécutif seul peut réunir, sont nécessaires à la confection de la loi; et s'il n'a pas le droit d'obtenir, par ses observations, la révision du décret qu'il croiroit dangereux, s'il n'a pas ce droit, dont le président est revêtu en Amérique, les lois seroient souvent inexécutables (1).

Ces réflexions, et beaucoup d'autres, sur l'organisation d'une constitution républicaine, n'attaquent point son essence: la question est de savoir si l'hérédité est nécessaire à la cham-

(1) On pourra m'objecter que la constitution a consacré des principes différens de ceux que j'énonce ici; mais en admettant la principale idée de cette constitution, le gouvernement républicain, il ne peut pas être interdit de s'occuper des moyens de la perfectionner un jour selon les formes prescrites. Le *veto* réviseur a produit, dans la Convention, le même effet que la proposition de deux chambres, par M. de Lally, causa dans l'assemblée constituante. Six ans de malheurs ont fait adopter cette dernière idée. Est-ce au même prix que le pouvoir exécutif acquerra la force nécessaire au maintien du gouvernement, et par conséquent de la république? (*Voyez* Adrien de Lezay, Journal de Paris, du 5 fructidor.)

bre de révision? si le choix à cet égard ne peut pas remplacer le hasard? et si les ministres (nommés de fait par la chambre des communes en Angleterre, puisqu'il n'y a presque point d'exemple que le roi conserve un ministère qui a perdu la majorité dans cette chambre), si ces ministres sans un roi auroient un pouvoir suffisant pour l'intérêt général?

En Angleterre, le roi pourroit rester toute sa vie dans un nuage sans que la marche du gouvernement s'en ressentît. Il faut connoître seulement jusqu'à quel point le mystérieux de ce nuage est nécessaire pour étouffer toutes les ambitions particulières.

S'il existoit une place de roi élective, je crois bien en effet que chaque renouvellement pourroit amener la guerre civile; mais lorsque le pouvoir est divisé, lorsqu'il change souvent de mains, lorsqu'il n'y a véritablement aucune place toute-puissante, et que chaque membre de l'état est intéressé à conserver pour lui la portion de pouvoir dont il pourroit revêtir un seul homme, je m'inquiète plutôt du peu d'empressement des hommes distingués à posséder les places, que de leur ardeur pour les conquérir, du peu d'intérêt

qu'on pourra mettre aux élections, que des orages qui les troubleroient.

Le gouvernement affreux, le gouvernement du crime, c'est la puissance des hommes sans propriétés; le règne de Robespierre en est la conséquence immédiate; et le seul ressort d'une démagogie, c'est la mort. Mais toutes les constitutions sociales sont des républiques aristocratiques : c'est le gouvernement du petit nombre désigné par le hasard de la naissance ou l'ascendant du choix.

En comparant l'Amérique à la France, on objecte d'abord que les États-Unis sont une république fédérative. Mais par la division des quatre-vingt-cinq départemens, l'administration du moins sera fédérative en France; les forces de terre et de mer, les finances, la diplomatie doivent être réunies dans un seul centre; et quant à la législation, si l'on cesse de croire à la nécessité de décréter des lois tous les jours; si un pouvoir législatif conçoit la possibilité de s'ajourner, il est heureux que le petit nombre de lois nécessaires à la France soit uniforme dans tous les départemens. L'Amérique trouve plus d'inconvéniens que d'avantages dans la diversité des lois qui la régissent.

Il n'y a, dira-t-on enfin, que des propriétaires en Amérique, et la France est accablée d'un nombre infini d'hommes qui, ne possédant rien, sont par conséquent avides de nouvelles chances de troubles.

Il faut observer qu'un gouvernement républicain composé de propriétaires, a autant d'intérêt qu'aucun gouvernement monarchique à contenir les non-propriétaires; il y a même des pays, à Naples, en Turquie, etc., où cette classe d'hommes appuie le despotisme royal; mais il n'en est point où ils soutiennent l'aristocratie propriétaire; elle doit convenir à ceux qui possèdent, à ceux qui veulent acquérir; elle développe l'émulation de la jeunesse, rassure l'âge avancé sur le prix de ses travaux; elle est donc nécessairement plus contraire que toute autre forme de gouvernement à la multitude des hommes ennemis du travail et du repos.

Les argumens qu'on oppose le plus souvent à la possibilité d'une république, ce sont les fléaux de tout genre dont nous sommes accablés depuis trois ans.

On doit tout-à-fait distinguer ce qui appartient à la démocratie de ce qu'on peut attribuer à la république; ce qui dérive du gouvernement appelé révolutionnaire, de ce qu'on

peut craindre d'une constitution républicaine. Il est remarquable même que la marche légale du gouvernement n'a point été réellement entravée; que la force armée a constamment obéi à l'assemblée nationale; que le gouvernement a conspiré, mais qu'on n'a pas conspiré contre le gouvernement. Si la secte démocratique n'avoit pas rejeté les conditions de propriété, n'avoit pas appelé dans toutes les places les hommes de son parti, ce n'est pas l'organisation même de la machine politique qui l'eût arrètée: le commandement et l'obéissance ont existé; l'ordre social pouvoit donc se maintenir.

On peut objecter que les factions sont nées de la république et subsisteront autant qu'elle: mais on ne peut en donner aucune preuve, car, à quelque sorte de gouvernement qu'on voulût arriver par une révolution, il y auroit des factions pendant la durée d'un mouvement qui excite toutes les espérances et toutes les craintes; et si l'on créoit même la constitution anglaise au milieu des haines qui déchirent notre malheureuse patrie, on verroit à l'instant la chambre des pairs lutter contre la chambre des communes; le roi se feroit un parti entre elles deux, et l'on avanceroit sur l'impossibilité de faire marcher ensemble trois

pouvoirs, des raisonnemens généraux qui ne seroient vrais que dans cette circonstance.

Combien d'argumens, tirés de la nature des choses, ne vous reste-t-il pas à réfuter! va-t-on se hâter de me dire.

Sans doute il en existe encore qu'on peut opposer à l'établissement d'une république; mais ceux même qui la croient impossible, comme ceux qui comptent sur ses succès, doivent adopter la même conduite, s'y rallier de bonne foi : ce ne seroit pas en mettant d'astucieuses entraves à l'établissement de cette république, que l'on pourroit convaincre ceux qui l'aiment véritablement, des inconvéniens de ce système. Cette chimère, si c'en est une, leur resteroit toujours lorsque ce seroit par de la mauvaise foi, de l'injustice, ou des conspirations qu'elle auroit été renversée. Il ne convient pas d'ailleurs aux amis de la liberté de suivre une marche étrangère à la propagation des lumières; c'est altérer l'essence et la force de leurs moyens.

La masse n'est convaincue que par la nature des choses; tout ce qui se rallie à l'étendard de la liberté, fait plus ou moins usage de la faculté de raisonner; c'est donc uniquement en formant l'opinion publique qu'on peut conduire de tels hommes, et l'opinion publique

n'est jamais influencée que par le temps ou par les événemens qui rassemblent en un jour l'expérience des siècles : il n'a pas fallu moins que dix-huit mois d'échafauds pour oser prononcer le mot de propriété en France.

L'établissement de la république est nécessaire pour amener, d'une manière positive, une décision favorable ou contraire à cette forme de constitution ; et ce n'est pas en abandonnant ce gouvernement au hasard, mais en le servant avec zèle, qu'on peut avoir un résultat certain sur la nature même de ce gouvernement.

En acceptant la constitution de 1791, on imagina d'en laisser flotter les rênes pour en dégoûter la nation : elle tomba, cette constitution ; mais sa chute fut inverse de celle qu'attendoient les ennemis de la liberté. Si aujourd'hui les hommes honnètes se mettoient absolument à l'écart de tous les intérêts de la république, c'est encore la terreur plutôt que la royauté qu'ils appelleroient.

Enfin les républicains et les royalistes, amis de la liberté, quelle que soit leur opinion sur l'avenir, doivent suivre la même route. Êtes-vous républicain : fortifiez le pouvoir exécutif, afin que l'anarchie ne ramène pas à la royauté. Êtes-vous royaliste : fortifiez le

pouvoir exécutif, afin que la nation reprenne l'habitude d'un gouvernement, et que l'esprit d'insurrection soit contenu. Êtes-vous républicain : désirez que les places soient occupées par des hommes honnêtes qui fassent aimer les institutions nouvelles. Êtes-vous royaliste : n'abandonnez point les élections, cherchez à faire tomber le choix sur la vertu ; car le pouvoir dans les mains du crime, loin d'être plus facile à renverser, se maintient par la tyrannie.

Enfin quand un roi seroit nécessaire (ce qui est loin d'être prouvé) qui pourroit le vouloir dans cet instant ? Il faudroit que le temps amenât cette institution comme une magistrature de plus, et non comme une conquête ; qu'on s'y décidât au lieu de s'y abandonner ; que toute possibilité de contre-révolution fût bannie avant d'adopter même les mots qui sont communs avec elle. Il faudroit au moins que les barrières fussent posées, la balance des pouvoirs établie, la liberté déjà assurée par des institutions républicaines, et qu'enfin ce roi n'arrivât pas comme aujourd'hui, à travers le chaos des lois et des mœurs, c'est-à-dire, avec toutes les chances pour le despotisme. La royauté, quelle qu'elle fût, et de quelque manière qu'elle fût demandée, ne

pourroit maintenant se proclamer sans une révolution sanglante. Ainsi le meilleur des sentimens qui faisoit soutenir la constitution de 1791, commande aujourd'hui de s'opposer aux efforts qu'on tenteroit pour la rétablir. Qui, sur la foi de raisonnemens politiques, toujours combattus et jamais démontrés, voudroit exposer son pays aux malheurs certains d'une insurrection quelconque? Qui voudroit produire un mouvement, dont les effets sont tous hors du pouvoir de la main qui donne l'impulsion? Les passions des hommes, mises en fermentation, sont comme l'or fulminant qu'aucun chimiste n'a trouvé l'art de diriger.

Enfin il est une dernière observation qui ne peut, lorsqu'on l'adopte, laisser subsister une objection dans les circonstances actuelles : tous les efforts qu'on tenteroit pour ramener la royauté, n'obtiendroient qu'un résultat, ne causeroient qu'une réaction, le rétablissement de la terreur.

Il ne faut pas se le dissimuler, la Convention et son parti sont naturellement révolutionnaires. Créée dans les orages, elle se ressent de son origine; et c'est un triomphe difficile, amené par la tyrannie de Robespierre et le courage de quelques députés, que d'avoir séparé cette Convention de ses alliés naturels, la

classe ardente et tumultueuse. Il faut s'étonner qu'au milieu d'une assemblée, choisie parmi les têtes les plus insurgentes, la Commission des onze ait pu présenter, ait pu faire applaudir des idées plus saines en gouvernement que celles qu'on avoit adoptées dans la première assemblée de l'univers, pour les lumières et les propriétés, l'assemblée constituante. Comme un tel miracle est absolument l'effet des circonstances, il dépend absolument d'elles : un pas vers la royauté précipiteroit la Convention dans le jacobinisme. Très-peu d'hommes consentent, comme les constitutionnels, à se voir immolés par les poignards des deux partis; et il n'est pas du tout dans le caractère des conventionnels de se résigner au sort de victimes.

L'opinion publique, se hâtera-t-on de dire, s'opposeroit au retour de la terreur.

Je crois cette opinion publique assez forte pour nous en garantir dans les circonstances actuelles. Mais si un véritable parti de royalistes se montroit dans l'intérieur, s'il paroissoit ailleurs que dans les déclamations de la Montagne, le gouvernement lui-même auroit recours à la terreur; et le gouvernement a d'énormes avantages dans un empire tel que la France; c'est là qu'est le centre; c'est là

qu'existent les véritables moyens : toute conspiration qui ne partira pas de là, ne produira aucun effet; et comme il n'y a point d'hommes en France existans par leur propre gloire, il n'y a que les hommes revêtus d'un caractère légal qui rallient la force autour d'eux.

Il faut le dire aussi; les penseurs, les propriétaires, les honnêtes gens, sont mal habiles dans les dissensions politiques; ils ont pour eux la raison, mais ils ne savent pas la faire triompher. Il faut donc conserver à la cause de la justice et de l'ordre ces hommes actifs que leur situation et leur opinion forcent à se battre contre la royauté. S'ils voyoient l'intention de la rétablir, ils repousseroient toutes les idées raisonnables que soutiendroient d'ailleurs les hommes livrés à ce projet. Si vous les rassurez en y renonçant de bonne foi, ils se rapprocheront nécessairement d'un système de gouvernement énergique et propriétaire; au lieu qu'il n'est point de sorte de bien que leurs défiances, leurs erreurs, leurs soupçons, ne pussent entraver, si le danger de la royauté leur étoit toujours présenté.

Dans une telle crise, les esprits ardens auroient encore de quoi courber la nation sous une année de terreur. Sans doute, après ce terme, les chefs périroient victimes de leurs

propres moyens. Mais la France a-t-elle du sang encore à verser? Quels hommes resteroit-il après un nouveau règne de crime? A peine en est-il échappé à la sanglante proscription de Robespierre. Faut-il exposer encore les derniers amis que nous avons conservés?

Quand on voit des hommes se livrer, comme autrefois, à des plaisanteries frivoles, à des jugemens absurdes, à l'intolérance des opinions, à l'esprit de parti enfin comme à la première des passions de l'âme, on frémit des abîmes à travers lesquels ces victimes, naguères désignées, marchent sans réflexion; et l'on se demande souvent, qu'est-ce que le passé pour l'homme, si ce que l'on a souffert, justement gravé par le souvenir du ressentiment, ne se mêle jamais aux calculs de la prévoyance?

Mais vous, à qui il est ordonné de penser, puisque vous professez l'amour de la liberté; vous qui avez fait les premiers pas dans cette carrière, devenue trop fatale, s'il ne restoit de vos efforts que des ruines et des massacres, en vain auriez-vous travaillé vous-mêmes à rétablir l'autorité royale. Ce sang versé seulement pour honorer le retour du despotisme, retomberoit sur vos innocentes têtes. Pardon-

nez, si l'on vous le rappelle, vous dont les intentions étoient si différentes des horribles effets dont vous avez été les premières victimes. Pardonnez, si l'on vous le rappelle, sans vous il n'auroit pas existé de révolution; il faut que la liberté survive à cette terrible époque, pour que vous soyez, non pas heureux, trop de douleurs sont jetées dans votre vie, mais présentés à l'estime des nations, comme les premiers défenseurs humains et justes des principes qui seront alors observés.

La république n'étoit pas votre opinion, mais les circonstances ont entraîné la liberté dans cette enceinte; il faut l'y suivre. Tout dans la ligne des idées qui ne compromettent pas la moralité, tout vous est commandé pour établir la liberté; c'est votre sort, quand ce ne seroit pas votre vœu.

Mais qui de vous ne se ranimeroit pas encore à l'enthousiasme qu'il conçut dans les premiers jours de la révolution, s'il voyoit la vertu se replacer à côté des espérances qui l'avoient entraîné? Cette passion d'être libre renaît de ses cendres au fond des cœurs qu'elle a consumés.

Les pertes que vous pleurez ne vous interdisent pas d'aimer encore votre patrie; ils l'auroient bien servie, ces hommes vertueux,

éclairés, patriótes, qu'on a précipités dans le tombeau : achevez leur carrière interrompue; soyez ce qu'ils auroient été. Les vertus de leurs amis sont le plus beau culte de leurs mânes.

Il est une dernière observation enfin, propre à frapper les esprits qui ne se décident que par l'espoir du succès. Dans un temps de révolution, il faut du fanatisme pour triompher, et jamais un parti mixte n'inspirera du fanatisme. Les vendéens et les républicains peuvent se battre, et la chance du combat rester incertaine. Mais toutes les opinions placées entre les deux partis, exigent une sorte de raisonnement dont un esprit enthousiaste est incapable.

Ces opinions mitigées resserrent les passions dans un si petit espace, que le moindre écart feroit manquer le but, et cette juste crainte exclut toute espèce d'impétuosité. Le fanatisme est une passion très-singulière dans ses effets; elle réunit à la fois la puissance du crime, et l'exaltation de la vertu. Plusieurs des hommes qui, à différentes époques de l'histoire, ont commis des forfaits horribles par fanatisme, n'auroient point été des scélérats dans le cours ordinaire des événemens. Ce qui distingue surtout le fanatique du ca-

ractère naturellement vicieux, c'est qu'il ne se croit pas coupable, et publie ses actions au lieu de les cacher; il se sent déterminé à se dévouer lui-même, et cette idée l'aveugle sur l'atrocité de sacrifier les autres. Il sait que l'immoralité consiste à tout immoler à son intérêt personnel; et, voulant se livrer lui-même pour la cause qu'il soutient, il pourroit encore conserver le sentiment de la vertu, en commettant de véritables crimes. C'est ce contraste, c'est cette double énergie qui rend le fanatisme la plus redoutable de toutes les forces humaines; et il n'est pas de période plus heureuse dans une révolution politique, que celle où le fanatisme s'applique à vouloir l'établissement d'un gouvernement, dont on n'est plus séparé, si les esprits sages y consentent, par aucun nouveau malheur. Je ne sais si je blesse, par cette opinion, les êtres infortunés dont on ne pourroit pas supporter d'avoir irrité la douleur, ceux qui savent pleurer et mourir pour la perte de leurs amis. Néanmoins, en consultant en moi-même un cœur qui depuis long-temps n'a pas cessé de souffrir, il me semble que la vengeance (si même elle est nécessaire aux regrets irréparables) ne peut s'attacher à telle ou telle

forme de gouvernement, ne peut faire désirer des secousses politiques, qui portent sur les innocens comme sur les coupables, et donnent, pour unique soulagement, quelques compagnons de plus dans une carrière d'infortune.

DEUXIÈME PARTIE.

DES RÉPUBLICAINS AMIS DE L'ORDRE.

Ai-je besoin de dire qu'en conseillant de se rallier à la république, je n'ai point entendu parler de tout ce qu'en France nous avons revêtu de ce titre?

Certes, s'il falloit adopter même l'ordre de choses qui nous gouverne depuis le 9 thermidor, s'il falloit dépendre entièrement de la moralité personnelle des membres des comités et du hasard qui les renouvelle, il n'est rien qui ne fût préférable à un état si arbitraire. Mais les gouvernans comme les gouvernés ne donnent pas le nom de république à la situation actuelle de la France, et c'est seulement de la constitution modifiée qu'on nous prépare que j'ai pu vouloir parler.

Il y a certainement de la grandeur dans l'idée d'une nation, se gouvernant par ses représentans, sous l'empire de lois justes dans leur principe et dans leur objet; d'une nation réalisant dans un vieil empire, avec vingt-quatre millions d'hommes, le beau idéal de l'ordre social, tous les pouvoirs émanés du choix

renouvelé par lui, et se maintenant par l'ascendant de ce choix même, et non par le prestige d'aucun préjugé surnaturel.

Mais quelle douleur pour l'esprit, pour l'âme qui a conçu de bonne foi ce désir et cette espérance, de n'avoir pu compter en France, pendant près de trois années, que des coupables ou des opprimés, des tyrans ou des victimes? Quelle situation plus pénible que de voir presque confondu ce qu'il y a de plus différent dans le monde moral; le crime et la vertu? de prononcer le nom de république par l'exaltation même des sentimens honnêtes, et de faire naître dans le souvenir de ceux qui nous écoutent la pensée de toutes les atrocités qui peuvent déshonorer la nature humaine? Que je plains profondément le républicain sincère, l'homme qui doit rendre à la justice, à l'humanité, à toutes les vertus, un culte antique par son enthousiasme et par sa pureté! Les hommes qu'il méprise le plus ont emprunté les couleurs de son parti; ce qu'on a fait au nom de son idole est ce qu'il y a de plus contraire à son opinion et à son but. Enfin, plus séparé de ses alliés que de ses ennemis mêmes, il erre au milieu de son armée, redoutant également et ses succès et ses revers.

Combien donc ces hommes estimables qui,

dès l'origine, ont adopté sincèrement le système de la république, ou s'y sont ralliés depuis par l'amour pur de la liberté, combien n'ont-ils pas besoin qu'on la relève, cette république, des infâmes partisans qui l'ont dirigée! des atroces maximes dont ils ont fait le code de ses lois! Les hommes qui se sont montrés en 1789 et se sont écartés des affaires depuis le 2 septembre, ceux qui n'y ont point encore pris part, ceux qu'on appeloit autrefois les royalistes constitutionnels; toute cette classe inconnue, proscrite ou cachée, les républicains ont le plus grand intérêt à l'attacher à leurs institutions, parce que la plupart des principes de ces ci-devant royalistes peuvent faire marcher la république, parce que la moralité des hommes qui sont restés étrangers à ces trois années de révolution, peut servir efficacement au maintien de la constitution nouvelle. Développons ces deux idées.

CHAPITRE PREMIER.

Que les principes des républicains amis de l'ordre, sont absolument les mêmes que les principes des royalistes amis de la liberté.

Les royalistes constitutionnels n'ont professé qu'une idée que les républicains doivent rejeter, la royauté héréditaire.

Je crois avoir montré que cette institution devant être nécessairement appuyée par un corps aussi héréditaire, il y a, sous ce rapport, contradiction dans le système des constitutionnels; et, forcés de renoncer au principe de la royauté ou de l'égalité, il est aisé de voir quel choix les circonstances et leur opinion leur font adopter.

Mais tout le reste du système des constitutionnels est le seul moyen de faire marcher la république.

Il y a trois questions principales dans toutes les constitutions du monde; car les vérités politiques sont heureusement en très-petit nombre, et dans cette science l'invention est puérile, et la pratique sublime. La division du

corps législatif, l'indépendance du pouvoir exécutif, et avant tout, la condition de propriété : telles sont les idées simples qui composent tous les plans de constitution possibles. De quelque manière qu'on change les noms des trois pouvoirs, comme ils sont dans la nature des choses, on doit toujours en retrouver les élémens.

Les constitutionnels, qui valent beaucoup mieux que la constitution, soutiennent ces principes, sans lesquels il ne peut subsister de république.

Ils croient à la nécessité de deux chambres, et la Commission des onze a reconnu ce principe : plus on soutient les divers moyens d'augmenter la durée, la force et la considération de la chambre des anciens, plus on veut donner de consistance au pouvoir conservateur qui doit exister dans toutes les constitutions pour répondre de leur durée, plus on se montre les partisans utiles du maintien de la constitution de 1795. Les constitutionnels (et avec eux les trois quarts de la nation) pensent que le pouvoir exécutif a besoin d'indépendance pour oser montrer de la force, et qu'il lui faut une part quelconque dans la rédaction ou l'initiative de la loi, pour

que l'exécution soit d'accord avec la pensée.

L'on oppose des défiances à tous les argumens dont le pouvoir exécutif est l'objet; et il me semble qu'il n'est rien au contraire qui prouve mieux le désir sincère de l'établissement de la république que les efforts qu'on fait pour donner à son pouvoir exécutif une attribution suffisante.

Quand les aristocrates de l'assemblée constituante voulurent empêcher que la révolution de 1789 ne se maintînt, plusieurs d'entre eux votèrent pour une seule chambre, voulant ainsi s'opposer à tout ce qui pouvoit consolider le nouveau gouvernement. Il n'y a rien de mieux imaginé pour faire désirer la royauté que de mal constituer le pouvoir exécutif. Il n'y a de chance pour un roi que dans la prolongation de l'anarchie; les intérêts personnels qui font désirer un roi, sont en très-grande minorité dans la France; la masse veut seulement que le gouvernement ne se sente ni par son action, ni par sa foiblesse, et c'est cette masse qui n'est de rien dans le commencement des révolutions, mais qui pèse toujours à leur fin, alors qu'il s'agit de les fixer.

On oppose à ces raisonnemens la crainte de l'usurpation du pouvoir exécutif.

D'abord il n'est pas de pouvoir plus directement opposé au retour de la royauté héréditaire désirée par les royalistes, puisque c'est lui précisément qui en tient la place. Quant à l'usurpation pour lui-même, elle rencontre de tels obstacles dans tous les partis, dans toutes les institutions, qu'il est difficile de concevoir comment la crainte se tourne de ce côté-là. D'ailleurs l'usurpation n'a jamais recours au pouvoir légal pour s'établir, c'est le besoin des choses et non la force des institutions qui la cause, et moins vous donnez au pouvoir exécutif les moyens nécessaires pour gouverner, plus il peut, dans un moment de crise, dépasser toutes les barrières des lois qui, dans l'opinion générale, ne lui laissoient pas une autorité suffisante.

Enfin, et il faut s'arrêter un moment quand on approche de l'idée à laquelle tout l'ordre social est attaché, le droit politique, la fonction de citoyen, accordée seulement à la propriété, cette opinion qu'on dispute encore après deux années de tyrannie, est aussi soutenue par les constitutionnels, et sans elle il n'existe pas plus de république que de société.

Comme les non-propriétaires, dans ce moment, semblent les plus acharnés contre la

royauté, les républicains sont fort tentés de s'en appuyer; mais ils ne réfléchissent pas que ce n'est pas pour telle ou telle forme de gouvernement qu'ils s'agitent, mais contre un ordre quelconque, protecteur de la propriété.

Les idées politiques ne passionnent point des hommes tout-à-fait hors d'état de les comprendre, et c'est toujours à l'aide d'un intérêt qu'on leur a donné une opinion. La destruction de l'aristocratie, c'est, pour le peuple, ne plus payer de droits féodaux: une république, c'est la cessation des impôts; et dans la dernière insurrection l'on mettoit sur les chapeaux des habitans des faubourgs, *du pain et la constitution de* 1793, le mobile de la multitude et le but des chefs. C'est avec ces moyens qu'on fait toutes les révolutions populaires.

Mais comment placer dans une constitution des hommes qui veulent une proie, et dont les représentans ne peuvent servir les intérêts qu'en leur assurant avant tout la première des jouissances, la propriété qui leur manque?

Thomas Payne vient de faire un ouvrage pour réduire en dogmes la démagogie, en la

fondant sur ce qu'il appelle les principes. D'abord aucune science (excepté la géométrie) n'est susceptible de cette métaphysique mathématicienne qui ne peut s'appliquer qu'à des choses inanimées et immuables. Les géomètres sont obligés de supposer abstraitement un triangle, un carré, parce que les formes données par la nature sont encore trop irrégulières pour être l'objet du calcul. Et l'on voudroit appliquer une géométrie politique à la grande association des hommes dont les portions se diversifient par tant de circonstances différentes ! Certes, la législation cesseroit d'être la première des sciences, si elle se composoit uniquement de quelques idées qui, en leur qualité d'abstractions, sont inférieures à la métaphysique de toutes les autres connoissances humaines.

Il existe, d'ailleurs, un principe beaucoup plus vrai que tous ceux qu'on nous présente, et qui a presque également le vague honneur de la généralisation universelle ; c'est que les jouissances de l'ordre social naissent toutes du maintien de la propriété, et que pour maintenir cette propriété, il faut que les citoyens sacrifient, avec l'impôt, une partie de la liberté naturelle.

L'égalité de droits politiques est beaucoup plus redoutable que l'état de nature : dans cette bizarre société, l'on ne toléreroit la propriété que pour exciter la haine contre elle ; on ne laisseroit des possesseurs que pour préparer des victimes ; on ne constitueroit une législation que pour organiser la persécution. En effet, presque toutes les lois qui composent le code social sont relatives à la propriété. Ne seroit-il donc pas singulier d'appeler les non-propriétaires à la garde de la propriété ? d'établir un gouvernement en donnant à ses membres des intérêts opposés à ceux qu'ils doivent défendre ? de les charger de garder un bien auquel la majorité même de leurs commettans n'a aucune part, et de compter ainsi sur plus de mille personnes dans les divers emplois de la république, destinés à accomplir tous les jours un acte continuel de dévouement ?

Mais, dira-t-on, les non-propriétaires sont la majorité de la nation, et c'est pour cette majorité que le gouvernement doit être constitué.

D'abord, il me semble que l'on confond toujours la majorité du moment avec la majorité durable. Il n'y a pas d'instans où, en

arrêtant tout à coup les rangs de la société, et demandant à tous les hommes s'ils sont contens de la place qu'ils y occupent, le plus grand nombre ne voulût la changer. Mais l'intérêt de la majorité des hommes, pris dans l'espace de deux ou trois générations, se trouve dans le maintien de la propriété. Les individus l'acquièrent, la conservent, la perdent ou la retrouvent; mais la société en masse est fondée sur elle. Au premier bouleversement, les non-propriétaires sont plus heureux ; mais au second, ils sont culbutés à leur tour, et le malheur pèse successivement sur toutes les têtes, quand on ne veut pas souffrir que le hasard se fasse sa part dans chaque époque.

Beaucoup de vertus peuvent se rencontrer parmi les non-propriétaires, mais c'est quand on les laisse dans une situation passive ; en les mettant en action, tous leurs intérêts les portent au crime ; ils ont beaucoup contribué à la révolution, mais c'est eux aussi qui en recueilleront les premiers bienfaits. N'est-ce donc rien que la liberté civile, le droit et l'avantage de tous ? Les véritables biens sont renfermés dans cette liberté.

Point d'impôts qui ne soient proportionnels.

Point d'arrestation, de jugement, que dans les formes légales el universelles.

Point de privilége dans aucun genre; car on ne doit pas considérer ainsi le droit politique, puisqu'on peut y parvenir en acquérant une propriété modique, mais indépendante; tout ce qui sert de motif d'émulation, et non de barrière, au mérite personnel; tout ce qui est un but, et non pas une exclusion, ne sauroit être considéré comme un privilége.

La liberté politique est à la liberté civile, comme la garantie à l'objet qu'elle cautionne; c'est le moyen et non l'objet; et ce qui a contribué surtout à rendre la révolution française si désordonnée, c'est le déplacement d'idées qui s'est fait à cet égard. On vouloit la liberté politique aux dépens de la liberté civile: il en résultoit qu'il n'y avoit d'apparence de liberté que pour les gouvernans, et d'espoir de sûreté que dans le pouvoir; tandis que dans un état vraiment libre, c'est le contraire qui doit arriver. Le droit politique doit être considéré comme un tribut qu'on paye à la patrie; c'est monter la garde, c'est exercer les devoirs de citoyen; mais le fruit de ces sacrifices, c'est

la liberté civile. Le droit politique importe aux ambitieux qui souhaitent du pouvoir. La liberté civile intéresse les hommes paisibles qui ne veulent pas être dominés ; et toute liberté politique qui excède la force d'une garantie, compromet le but dont elle répond ; et qu'on ne dise pas qu'il est dangereux, qu'il est impossible d'ôter ou de refuser le droit abstrait d'une fraction de puissance politique à cette classe d'hommes qu'on a pu réduire à deux onces de pain par jour. Ceux que le sort condamne à travailler pour vivre ne sortent jamais, par leur propre mouvement, du cercle des idées que ce travail leur impose. C'est leur existence physique qu'il faut soigner; ce sont les moyens d'acquérir de la propriété qu'il faut multiplier autour d'eux ; dans les discussions politiques, contenez les chefs qui veulent régner par le peuple, et ce peuple sera tranquille.

Pour soutenir la lutte en faveur de ces principes, dont le triomphe peut seul affermir la république, c'est en dehors de ce qu'ils appellent leur parti, que les républicains peuvent recruter d'utiles alliés.

Constituez une bonne république, comme le seul moyen d'anéantir la royauté. Élevez-

vous, au lieu de frapper. Faites-vous aimer, au lieu de punir.

Il faut, pour terminer une révolution, trouver un centre et un lien commun; les non-propriétaires peuvent agiter, renverser et combattre; mais à quel terme les arrêter, mais par quels nœuds les fixer en société, s'ils étoient à la fois gouvernans et non-propriétaires? Ce centre, dont on a besoin, c'est la propriété; ce lien, c'est l'intérêt personnel.

Les républiques anciennes se fondoient par la vertu et se maintenoient par les sacrifices, les citoyens se réunissoient par le dévouement mutuel à la patrie. Mais avec nos mœurs, avec notre siècle, il faut réformer les hommes en société par la crainte de perdre ce qui reste à chacun d'eux; il faut parler repos, sûreté, propriété, à cette classe d'hommes que le pouvoir révolutionnaire peut écraser, mais sans laquelle une constitution ne peut s'établir.

Il est donc certain que tous les principes des constitutionnels (hors un seul, qu'ils ne peuvent plus soutenir à présent) sont absolument d'accord avec les intérêts des véritables républicains. C'est un même parti dans ses bases et dans son but : il faut que l'un sacrifie la royauté à la certitude de la liberté; l'autre,

la démocratie à la garantie de l'ordre public; et c'est au terme positif de toutes les idées raisonnables que ce traité sera conclu.

CHAPITRE II.

Que la république a besoin d'hommes distingués par leurs talens et leurs vertus.

MAIS ce n'est point assez de s'occuper des principes, il faut parler du caractère des personnes.

Dans tous les temps, mais surtout en révolution, les haines individuelles sont le ressort secret de la plupart des idées qu'on honore du nom de générales. Les républicains, amis de la vertu, les hommes qui, dans l'assemblée, terrassent à coups redoublés l'hydre renaissante de la terreur, les guerriers vainqueurs dont l'Europe est forcée de respecter le courage, doivent être accablés de la bassesse de ceux qui se disent de leur parti. Quels amis, pour une telle cause!

Depuis que la république est proclamée, tant de juges, d'assassins, de témoins et de bourreaux, ont crié *vive la république*, que

ses vrais défenseurs doivent sentir le besoin d'acquérir de nouveaux partisans.

Les hommes que les forfaits n'ont point souillés, qui, pour arriver à ce qu'ils croyoient le suprême bien, n'auroient jamais passé par aucune route ensanglantée; les hommes, qui n'ont sacrifié qu'eux-mêmes à leur opinion; qui se sont décidés lorsque la victoire étoit incertaine; qui ont combattu et détruit les priviléges, lorsqu'il dépendoit d'eux de conserver les abus pour leur propre avantage; les hommes qui ont fait plus encore, qui, malgré les liens les plus chers de famille et d'amitié, soutenoient leur opinion au milieu de ceux qui la détestoient, et savoient unir à la lutte publique le combat plus douloureux de tous les jours et de tous les instans; les hommes d'une autre classe qui se sont ressaisis de leurs droits sans se permettre, sans éprouver un seul désir de vengeance; les hommes qui ont anéanti la noblesse, sans persécuter, sans craindre les nobles, et, profondément pénétrés des saints droits de l'égalité, ne se sont jamais permis d'y porter atteinte par une haine puérile, qui, d'une manière quelconque, consacre une différence: ces hommes sont bons à recruter pour la république.

En s'y ralliant, ils la rattacheroient aux beaux jours de 1789; et les vieux amis de la liberté, reconnoissant ses premières traces, effaceroient de ses fastes trois épouvantables années.

Vous, les amis fidèles de ces malheureux fondateurs de la république, dont la mort nous a révélé beaucoup de vertus; vous qui avez renversé les échafauds, républicains sincères et courageux, de quelque parti que vous soyez, appelez autour de la chose publique tous les défenseurs de la liberté, inconnus ou proscrits, éloignés ou timides! Écartez loin de nous les coupables de ces trois années, ils sont trop criminels pour n'être pas pervertis par les terreurs qu'ils ressentent; et semblables à la femme de Macbeth, qui ne pouvoit effacer sur sa main les traces de sang qu'elle seule croyoit y voir, ils sont plus tourmentés par leurs propres souvenirs que par les nôtres.

Des voix courageuses se font entendre dans l'assemblée : des écrivains éloquens s'élèvent hors de son sein; mais qu'on a besoin de repeupler ce pays d'hommes distingués par leurs talens et par leurs vertus! Quel désert pour la gloire que notre malheureuse patrie! Les hommes manquent aux places; la machine

publique est chancelante, faute de bras pour la soulever, et cette génération est décimée par un choix barbare de la plupart de ceux qui s'élevoient au-dessus d'elle. Le manque de lumières fait soutenir des maximes féroces à qui ne peut concevoir des ressources généreuses. Des hommes libres redoutent, comme à l'ancienne cour, tout ce qui écrit, tout ce qui pense; et c'est avec une dénomination vide de sens, avec un cri de guerre qu'ils combattent tous les argumens! La pitié fait peur, le raisonnement est suspect, l'opinion publique s'appelle des intrigues particulières, et tous les effets de ces craintes ridicules font douter si la petitesse de l'esprit n'est pas encore plus redoutable que l'immoralité du cœur.

D'autres, plus coupables que les puissans eux-mêmes, se traînent à la justification des fautes qui vont être réparées : au milieu de leurs plats sophismes, le décret qu'ils soutiennent n'est déjà plus, et, stupides dans leur bassesse, ils perdent jusqu'à la seule faveur qu'ils espéroient gagner à tout prix.

Depuis que le pouvoir s'intitule *la liberté*, une foule de gens se croient des Romains en le flattant.

La terreur, la confusion des mots, les lois

atroces qu'il falloit reconnoître en les éludant, ont dénaturé la France, et l'on ne peut s'empêcher de frémir de l'ascendant que la législation, que le gouvernement peut avoir sur tous les individus d'un empire : leur sort, leur vie sont dans sa main; mais, ce qui est plus encore, leur moralité même. Dans tous ces combats où l'on oppose les sentimens à la crainte, la justice à l'ambition, et où l'on place la vertu dans une situation inverse de l'ordre naturel, le caractère de la plupart des hommes ne résiste pas à de telles épreuves : nous avons tous besoin qu'on nous fasse entendre le parfait langage de la vertu, tel qu'il s'est conservé dans la solitude du malheur ou le silence de l'ambition. Nous avons tous transigé pour le bien avec le mal: ce joug des circonstances a pesé sur les cœurs les plus purs, et l'on est effrayé des concessions qu'il obtient; rien aujourd'hui n'est vrai, rien n'est équitable, que d'une manière relative; c'est dans le moindre degré de l'injuste que se réfugie tout ce que l'on peut placer d'estime; et, témoin d'une si grande latitude de crimes, on peut se croire honnête aux plus déplorables conditions.

Les hommes qui se sont trouvés éloignés de la tyrannie de Robespierre, nous rendroient un grand service en nous ôtant cet affreux

terme de comparaison. Ce n'est pas à l'immuable vérité, mais à ce qui a existé en France pendant dix-huit mois, que l'on compare ce qui se passe, et l'on est sans cesse tenté d'appeler un bienfait de tous les jours la cessation d'une sorte d'atrocité, dont la possibilité, par-delà le crime, par-delà la crainte, ne devoit jamais entrer dans la balance des raisonnemens.

Qu'on est las d'entendre parler de justice modifiée par les circonstances, de déprédations iniques qu'il n'est pas encore temps de réparer! Ah! le malheur est-il relatif, et peut-on suspendre aussi les irréparables effets de la douleur? Il est si peu de souffrances particulières utiles au bonheur public, que les ressources du génie suppléeroient heureusement à tous les moyens tirés du mal; et l'on se plaît à penser que les grandes facultés de l'esprit pourroient accomplir tous les vœux du cœur.

Découvrez, rendez-nous le plaisir de l'admiration! Il y a trop long-temps que, dans la carrière du beau, l'homme n'a étonné l'homme; il y a trop long-temps que l'âme froissée n'éprouve plus la seule jouissance céleste restée sur cette triste terre, cet abandon complet d'enthousiasme, cette émotion intellectuelle

qui vous fait connoître, par la gloire d'un autre, tout ce que vous avez vous-même de facultés pour juger et pour sentir.

Mais la défiance, ce germe de mort des états populaires; la défiance, qui met à l'aise l'envie, veut écarter toutes les classes d'hommes, anciens ou nouveaux, qu'elle se plaît à soupçonner; veut écarter tous les constitutionnels surtout en révoquant en doute leur amour pour la liberté.

Eh ! qui donc la chérira plus qu'eux ? Qui donc est plus en avant aux yeux du despotisme ? Qui présenta cette liberté sous des formes plus attrayantes, et par conséquent plus redoutables à ses ennemis ? Qui seroit plus malheureux, plus profondément blessé dans toute son existence, s'il ne restoit de cette révolution que les traces du sang qu'elle a fait verser ?

Écoutez les profonds adversaires des principes libéraux : ils ne s'attachent pas à poursuivre ceux qu'ils croient insensibles à l'opinion, ils excusent le peuple, ils abandonnent le crime à lui-même, mais ils réservent toutes leurs forces contre les hommes par lesquels toutes les révolutions commencent, parce que leur exemple seul peut être généralement suivi. Une nation soulevée appartient à tous ceux

ui savent s'en emparer; mais le premier effort vers la liberté ne peut partir que de la classe la plus distinguée de la nation par ses vertus, ses talens, sa consistance même dans l'opinion.

Le premier pas qu'a fait la constitution de 1791 étoit immense, il avoit franchi tout ce qui pouvoit l'être sans braver le sang et la mort; et ce sont les auteurs de cette puissante révolution de 1789, ce sont eux qu'on peut soupçonner de ne pas aimer la liberté! Si quelques nouvelles de France pouvoient pénétrer dans les cachots de l'Empereur, La Fayette y verroit que, dans les fers étrangers, l'on le soupçonne encore d'avoir trahi sa patrie; que ceux qui veulent établir en France la liberté d'Amérique, traitent d'adversaire son premier soutien; que les admirateurs de Washington proscrivent son émule, et que si ce célèbre infortuné échappoit aux ennemis de la France, il périroit sous le glaive de ses défenseurs. Mais, je l'espère pour lui, la connoissance de cette situation cruelle ne pourroit l'abattre: qui, dans les révolutions, s'est vu l'objet de la double haine des extrêmes opposés, a mérité deux fois l'estime de la postérité.

Mais est-ce la peur qui produit cette défiance

insensée, ces haines pour des nuances, ces proscriptions pour des dissentimens politiques ralliés à la base par le même sentiment, l'amour de la liberté ? Comment craindre les vengeances des constitutionnels, quand eux-mêmes sont désignés pour expier le même jour un seul et même crime aux yeux des vrais aristocrates, la révolution de France ? Comment craindre la vengeance de ces hommes aussi purs dans leurs moyens que dans leur but ? Se sont-ils unis aux étrangers pour combattre la patrie qui les proscrivoit ? Se sont-ils mêlés à ces implacables terroristes pour attaquer la Convention ? C'est au contraire un grand nombre de leurs amis, des patriotes de 1789, qui, le premier prairial, ont défendu la Convention. Ralliés à la république, depuis que les républicains se rattachent aux véritables principes de la liberté, aucun d'eux n'a pris part à ces assassinats commis pour se venger des jacobins, à ces réactions funestes de l'esprit sanguinaire qui ravage encore la France. Il faut être resté parmi ces hommes cruels pour concevoir des crimes semblables aux leurs, et ceux qui s'en sont rendus coupables n'étoient ni les amis ni les parens des victimes immolées. Cette excuse trop légitime, le malheur causé par la perte de ce qu'on aime, ils n'ont

point été forcés d'y recourir, ils ne se sont point vengés.

Ce pays malheureux, persécuté par tant de factions diverses, a moins besoin de punir tous les crimes qui l'ont déchiré, que d'éloigner la mort de ces funestes rives; de désaccoutumer ce peuple du sang même des coupables, alors qu'il est encore si près de verser celui des innocens. Déportez, rejetez loin de nous cette écume révolutionnaire; mais renversez ces échafauds trop honorables pour les criminels, ces échafauds où la leçon de l'exemple ne peut plus être donnée, ces échafauds qui font autant de coupables qu'ils attirent de spectateurs.

Quel fatal sentiment que celui de la défiance! et que les craintes qu'il inspire, les jugemens qu'il fait porter sont à la fois misérables et funestes! combien il écarte d'hommes distingués, combien il donne d'amis perfides! Un esprit défiant est si naturellement borné, il suppose si peu de grandeur dans l'âme, qu'il ne s'attache jamais aux véritables dangers qui menacent la patrie. Un homme honnête, de quelque opinion qu'il soit, ne peut être l'objet du soupçon; ses moyens sont purs, sa force est calculée; il existe des principes dont il ne peut s'écarter; il a un carac-

tère qu'il doit conserver; ce qu'il dit il faut qu'il le soutienne : s'il manquoit à sa parole, il seroit plus nul, plus avili le lendemain que l'homme méprisé, qui, n'ayant pris aucun engagement, conserve toujours la seule espèce de puissance qu'il puisse avoir, les ressources de l'intrigue.

Comment se défier de l'esprit qui raisonne? il trace sa route, il montre son but. Un gouvernement fondé sur les principes, peut-il craindre les armes de la pensée?

Enfin, un caractère distingué, une âme élevée, voilà ce qui met le comble aux inquiétudes des défians, et voilà cependant les véritables républicains. Quel gouvernement est plus favorable à l'ascendant du talent qu'une république? Que faire du mérite personnel dans les routines de la monarchie? et quelle seroit donc enfin la république qui n'appelleroit pas à son secours, à son établissement, l'exaltation des plus hautes vertus?

Mais ce n'est pas contre toutes les inquiétudes, contre toutes les défiances, que je parle dans ce moment. Il y a des craintes d'un ordre plus relevé, des craintes qui peuvent honorer celui qui les éprouve : craignez ce terrorisme, toujours prêt à renaître, parce

qu'il a son point d'appui naturel et constant dans la dernière classe de la société : opposez des armées victorieuses aux royalistes contre-révolutionnaires : pensez aux mécontens, pour les apaiser par la réparation de toutes les injustices.

Qu'est-ce que ces précautions individuelles auprès d'une loi d'un intérêt général? Tel décret qui relève une classe d'hommes de la proscription, un autre du séquestre; tel décret favorable à la baisse du prix du pain, qui assure la subsistance de tous par le respect de la propriété de chacun, est plus influant pour la république que ce détail de soupçons qui dégrade celui qui s'y livre : en persécutant un seul homme on se crée tous ceux qui l'aiment pour ennemis.

Un gouvernement n'a qu'un examen à faire, c'est de chercher de quelle manière il peut se concilier le plus grand nombre d'intérêts particuliers; tout ce qui est au-delà de ce moyen est de la violence, qui comprime, mais ne garantit point.

Il y a des gens qui voudroient gouverner ce pays un à un, connoître toutes les nuances des sentimens particuliers de chaque individu, pour lui permettre ou non d'exister ou de revenir en France; ils ne peuvent embrasser la

conception d'un empire de vingt-quatre millions d'hommes; ils ne savent pas qu'il n'y a que les idées générales qui peuvent réunir une grande nation qu'une seule exception à la justice ébranle la force d'un gouvernement qui, n'étant point guidé par la superstition des préjugés, s'offre de toutes parts au raisonnement, et ne peut se maintenir que par l'évidence de ce raisonnement même.

Il est en effet des objets de crainte, mais c'est le crime, la bassesse, la médiocrité même qui doivent faire trembler. Là ou l'on peut découvrir un talent, une vertu, qu'on se rassure. La défiance enfin est un sentiment si stupide, qu'elle se place mal, même en qualité de défiance, et l'on pourroit donner à celui qui soupçonne bien des tourmens nouveaux dont il ne se doute pas encore. Ce n'est pas l'homme qui dit ouvertement son opinion, qu'il faut craindre; il s'est désigné : mais ce sont tous ceux qui gardent le silence sur les affaires publiques. Ce n'est pas l'homme marquant, quel qu'il soit, car toutes ses relations sont connues, et son intérêt est signalé; ce sont tous les hommes obscurs qui, n'ayant pris aucun engagement public, peuvent se donner au parti qu'ils choisiront. Ce

ne sont pas seulement ceux qui s'opposent à la république, c'est le grand nombre de ses amis apparens.... Mais c'est assez de fantômes; jamais il n'exista de moment qui commandât plus impérieusement d'éloigner tous les principes de division; le pouvoir, l'attrait de la destruction est fini; il ne reste à se saisir que d'un sentiment universel, le besoin du repos.

La constitution républicaine étant ce qui est le plus près d'être, a les plus grands avantages pour s'établir : elle peut arriver sans efforts; elle n'a pas besoin de secousses; elle sera, si personne ne s'y oppose : la force d'inertie est pour elle : il faut seulement que le gouvernement tende vers le calme avec autant de soin qu'il en falloit pour créer une insurrection. Si l'on veut de la lutte, le sort de la liberté est encore incertain. Si l'on ne rouvre aucune blessure, si l'on est dévot au génie réparateur, si l'on avance sans renverser, la république se consolidera, presqu'à l'insu même de ceux qui ne la veulent pas; on ne peut trouver d'obstacles qu'en irritant les affections personnelles. Hors de la Vendée, il n'y a pas en France de fanatisme pour la royauté; les hommes ardens sont pour la république, et ce qu'elle a d'ennemis est dans

la classe des hommes paisibles qu'on ne pourroit animer que par le désespoir.

Il faut donc calmer et consoler; cette idée simple est tout le secret de ce moment. Dans les partis même les plus exagérés, la fatigue du malheur a dompté bien des âmes. La constitution doit hériter de tous les hommes las des révolutions; on doit les accueillir, et terminer tous les malheurs qu'il appartient encore aux hommes de réparer. Mais qui laisseroit dans l'état le mieux organisé un grand nombre d'infortunés, refermeroit le volcan sans avoir su l'éteindre, bâtiroit sans pouvoir fonder. Quand la défiance même finiroit par avoir raison, c'est encore elle qui auroit amené le sujet de ses inquiétudes; la défiance excite une sorte de révolte dans ceux qui s'en voyent l'objet; elle divise, aigrit, exalte et crée un parti dont le mot de ralliement a été donné par les soupçons de l'adversaire, dont les troupes se sont réunies à l'idée d'un danger commun, et dont les premiers essais sur l'opinion publique ont été faits par l'ennemi même, qui supposoit l'existence d'un tel parti, et encourageoit par là ses alliés secrets à se montrer. S'il existe des anciens amis de la liberté qui se croient encore liés à soutenir la royauté, alors même que sa cause est déta-

chée et des vertus personnelles de Louis XVI, et de la paix intérieure de la France; s'il en est qui repoussent le nom de république par une superstition tout-à-fait incompatible avec leurs premiers efforts; s'il en est qui recherchent un traité avec des ennemis plus éclairés qu'eux sur la nature et les effets de leurs opinions, avec des ennemis professant un système où l'on ne peut offrir à ses adversaires que le pardon, avec des ennemis dont les principes intolérans sur ce qu'ils appellent l'honneur ne permettent aux amis de la liberté d'autre transaction que la victoire, d'autre accord que la générosité : s'il en est de ces premiers défenseurs de la liberté assez dégradés pour servir de quelque manière la cause du despotisme, il faut les séparer de leur parti, il faut être certain, avant tout, que le mépris de ce même parti les en isolera. On doit se garder, pour l'honneur de la république, d'appeler du nom de royalistes une foule d'hommes estimables qui se trompent peut-être dans quelques-uns des moyens qu'ils admettent, des amis qu'ils accueillent, mais qui ne peuvent pas vouloir renverser la constitution qu'ils doivent accepter, préparer dans un autre sens une révolution aussi sanglante, bouleverser la France au signal de

toutes les opinions nouvelles, et n'y laisser que des tombeaux pour monument de chaque époque.

Ici ma tâche est finie, et je puis me rendre le témoignage qu'un amour sincère pour la France, pour cette véritable patrie des âmes passionnées, a seul inspiré cet écrit. Je m'attends aux nouvelles haines qu'une nouvelle action fait naître : on appellera démagogie, les raisons données pour maintenir la république; aristocratie, les principes qui combattent l'injustice. On doit supporter, on doit comprendre tous les égaremens de ceux qui sont accablés sous le poids de tous les malheurs; il faudroit s'honorer des attaques des hommes qui se croiroient insultés par la haine du crime et de l'oppression. Enfin, il y a peu de courage à s'exposer maintenant, même à des sentimens pénibles; quelle souffrance nouvelle peut-on éprouver ? quelle place du cœur est encore sans blessure ? quel ennemi pourroit faire autant de mal que l'amitié ? L'exil, la proscription, la mort, ont tout menacé, tout ravi : s'il falloit cesser d'espérer, que nous resteroit-il à craindre ?

ESSAI

SUR

LES FICTIONS.

ESSAI
SUR
LES FICTIONS.

Il n'est point de faculté plus précieuse à l'homme que son imagination ; la vie humaine semble si peu calculée pour le bonheur, que ce n'est qu'à l'aide de quelques créations, de quelques images, du choix heureux de nos souvenirs, qu'on peut rassembler des plaisirs épars sur la terre, et lutter, non par la force philosophique, mais par la puissance plus efficace des distractions, contre les peines de toutes les destinées. On a beaucoup parlé des dangers de l'imagination, et il est inutile de rechercher ce que l'impuissance de la médiocrité, ou la sévérité de la raison, ont répété à cet égard : les hommes ne renonceront point à être intéressés, et ceux qui possèdent le talent d'émouvoir, renonceront encore moins au succès qu'il peut leur promettre. Le petit nombre des vérités nécessaires et évidentes ne suffira jamais à l'esprit ni au cœur de l'homme. La première gloire appartient,

sans doute, à ceux qui découvrent de telles vérités : mais ils ont aussi travaillé utilement pour le genre humain, les auteurs de ces ouvrages qui produisent des émotions ou des illusions douces. La précision métaphysique, appliquée aux affections morales de l'homme, est tout-à-fait incompatible avec sa nature. Il n'y a sur cette terre que des commencemens; aucune limite n'est marquée : la vertu est positive; mais le bonheur est dans le vague, et vouloir y porter un examen dont il n'est pas susceptible, c'est l'anéantir comme ces images brillantes formées par des vapeurs légères qu'on fait disparoître en les traversant. Cependant, le seul avantage des fictions n'est pas le plaisir qu'elles procurent. Quand elles ne parlent qu'aux yeux, elles ne peuvent qu'amuser : mais elles ont une grande influence sur toutes les idées morales, lorsqu'elles émeuvent le cœur; et ce talent est peut-être le moyen le plus puissant de diriger ou d'éclairer. Il n'y a dans l'homme que deux facultés distinctes, la raison et l'imagination; toutes les autres, le sentiment même, n'en sont que des dépendances ou des composés. L'empire des fictions, comme celui de l'imagination, est donc très-étendu; elles s'aident des passions, loin de les avoir pour obstacles; la philoso-

phie doit être la puissance invisible qui dirige leurs effets : mais si elle se montroit la première, elle en détruiroit le prestige.

Je vais donc, en parlant des fictions, les considérer, tout à la fois, sous le rapport de leur objet et de leur charme, parce que dans ce genre d'ouvrages, l'agrément peut exister sans l'utilité, mais jamais l'utilité sans l'agrément. Les fictions sont envoyées pour séduire; et plus le résultat auquel on voudroit qu'elles tendissent seroit moral ou philosophique, plus il faudroit les parer de tout ce qui peut émouvoir, et conduire au but sans l'indiquer d'avance. Dans les fictions mythologiques, je ne considérerai que le talent du poëte; sans doute elles devroient aussi être examinées sous le rapport de leur influence religieuse (1), mais ce point de vue est absolument étranger à mon sujet. Je vais parler des ouvrages des anciens selon l'impression qu'ils produisent de nos jours, et c'est de leur talent littéraire, et non de leurs dogmes religieux, que je dois m'occuper.

(1) J'ai lu quelques chapitres d'un livre intitulé : *de l'Esprit des Religions*, par M. Benjamin Constant, où tout ce qui peut être découvert de plus ingénieux dans l'aperçu de cette question est développé; les lettres et la philosophie doivent exiger de son auteur de finir un si grand travail, et de le publier.

Les fictions peuvent être divisées en trois classes : 1°. les fictions merveilleuses et allégoriques ; 2°. les fictions historiques : 3°. les fictions où tout est à la fois inventé et imité ; où rien n'est vrai, mais où tout est vraisemblable.

Ce sujet exigeroit un traité fort étendu; il comprendroit la plupart des ouvrages littéraires : il attireroit à lui presque toutes les pensées, parce que le développement complet d'une idée appartient à l'enchaînement de toutes : mais j'ai voulu seulement prouver que les romans qui peindroient la vie telle qu'elle est, avec finesse, éloquence, profondeur et moralité, seroient les plus utiles de tous les genres de fictions, et j'ai éloigné de cet essai tout ce qui n'avoit point de rapport à ce but.

§. I.

La fiction merveilleuse cause un plaisir très-promptement épuisé ; il faut que les hommes se fassent enfans pour aimer ces tableaux hors de la nature, pour se laisser émouvoir par les sentimens de terreur ou de curiosité dont le vrai n'est pas l'origine ; il faut que les philosophes se fassent peuple, pour vouloir saisir des pensées utiles, à travers le voile de l'allégorie. La mythologie des anciens ne contient quelquefois que de simples fables,

telles que la crédulité, le temps et les prêtres en ont transmises à toutes les religions idolâtres; mais on peut le plus souvent la considérer comme une suite d'allégories; ce sont des passions, des talens ou des vertus personnifiées. Il y a sans doute un premier bonheur dans le choix de ces fictions, un éclat d'imagination qui doit assurer une véritable gloire à leurs inventeurs; ils ont figuré le style, et créé une langue, qui, rappelant toujours des idées uniquement consacrées à la poésie, préserve de la vulgarité qu'entraîneroit l'emploi continuel des expressions usées par l'habitude : mais des ouvrages qui ajouteroient à ces fictions reçues, n'auroient aucun genre d'utilité. Il faut un talent bien supérieur pour tirer de grands effets de la nature seule; il y a des phénomènes, des métamorphoses, des miracles dans les passions des hommes; et cette mythologie inépuisable ouvre les cieux, creuse aussi des enfers sous les pas de ceux qui savent l'animer; les fictions merveilleuses ont toujours refroidi les sentimens auxquels on les a associées. Quand on ne veut que des images qui puissent plaire, il est permis d'éblouir de mille manières différentes : on a dit que les yeux étoient toujours enfans; c'est à l'imagination que ce mot s'applique; s'amuser est tout ce qu'elle exige; son

objet est dans son moyen ; elle sert à tromper la vie, à dérober le temps ; elle peut donner au jour les rêves de la nuit ; son activité légère tient lieu du repos, en suspendant de même tout ce qui émeut et tout ce qui occupe : mais lorsque l'on veut faire servir les plaisirs de cette même imagination à un but moral et suivi, il faut à la fois plus de conséquence et plus de simplicité dans le plan. Cette alliance des héros et des dieux, des passions des hommes et des décrets du destin, nuit même à l'impression des poëmes de Virgile et d'Homère. A peine l'inventeur peut-il obtenir grâce pour un genre dont l'invention est la première gloire. Lorsque Didon aime Énée, parce qu'elle a serré dans ses bras l'amour que Vénus avoit caché sous les traits d'Ascagne, on regrette le talent qui auroit expliqué la naissance de cette passion par la seule peinture des mouvemens du cœur. Quand les dieux commandent et la colère, et la douleur, et les victoires d'Achille, l'admiration ne s'arrête ni sur Jupiter, ni sur le héros ; l'un est un être abstrait, l'autre un homme asservi par le destin ; la toute-puissance du caractère échappe à travers le merveilleux qui l'environne. Il y a aussi dans ce merveilleux, tour à tour, quelque chose de certain et quelque chose d'inattendu, qui ôte

tous les plaisirs attachés à craindre ou à prévoir d'après ses propres sentimens. Lorsque Priam va demander à Achille le corps d'Hector, je voudrois redouter les dangers que son amour paternel lui fait braver; trembler en le voyant entrer dans la tente du terrible Achille; rester ainsi suspendue à toutes les paroles de ce père infortuné, et recevoir à la fois par son éloquence, l'impression des sentimens qu'elle exprime, et le présage des événemens qu'elle va décider : mais je sais que Mercure conduit Priam à travers le camp des Grecs : que Thétis, par l'ordre de Jupiter, a commandé à son fils de rendre le corps d'Hector; je n'ai plus de doute sur l'issue de la démarche de Priam; mon âme n'est plus attentive, et sans le nom du divin Homère, je ne lirais pas un discours qui succède à la situation, au lieu de l'amener. J'ai dit qu'il y avoit aussi quelque chose d'inattendu dans le merveilleux, qui, par un effet absolument contraire à celui de la trop grande certitude de l'avenir, ôtoit de même le plaisir de prévoir; c'est lorsque les dieux déjouent les mesures les mieux combinées, prêtent à leurs protégés un irréstible appui contre les forces les plus puissantes, et ne permettent point que les événemens soient en rapport avec ce qu'on doit attendre des hommes. Sans

doute les dieux ne prennent là que la place du sort ; c'est le hasard personnifié : mais dans les fictions, il vaut mieux écarter son influence ; tout ce qui est inventé doit être vraisemblable : il faut qu'on puisse expliquer tout ce qui étonne par un enchaînement de causes morales ; c'est donner d'abord à ces sortes d'ouvrages un résultat plus philosophique ; c'est présenter ensuite au talent une plus grande tâche, car les situations imaginées ou réelles, dont on ne se tire que par un coup du destin, sont toujours mal calculées. J'aime enfin qu'en s'adressant à l'homme, on tire tous les grands effets du caractère de l'homme ; c'est là qu'est la source inépuisable dont le talent doit faire sortir les émotions profondes ou terribles ; et les enfers du Dante ont été moins avant que les crimes sanguinaires dont nous venons d'être les témoins. Ce qu'il y a de vraiment sublime dans les poëmes épiques les plus remarquables par le merveilleux de leurs fictions, ce sont les beautés tout-à-fait indépendantes de ce merveilleux ; ce qu'on admire dans le Satan de Milton, c'est un homme. Ce qui reste d'Achille, c'est son caractère ; ce qu'on veut oublier dans la passion de Renaud pour Armide, c'est la magie qui se mêle aux attraits qui l'ont fait naître. Ce qui frappe dans

l'Énéide, ce sont les sentimens qui appartiennent dans tous les temps, à tous les cœurs; et nos poëtes tragiques, en prenant des sujets dans les auteurs anciens, les ont presque entièrement séparés de la machine merveilleuse que l'on trouve à côté de toutes les beautés qui distinguent l'antiquité.

Les romans de chevalerie font encore plus sentir les inconvéniens du merveilleux; non-seulement il influe sur l'intérêt de leurs événemens, comme je viens de le montrer, mais il se mêle au développement même des caractères et des sentimens. Les héros sont gigantesques, les passions hors de la vérité; et cette nature morale imaginaire a beaucoup plus d'inconvéniens encore que les prodiges de la mythologie et de la féerie : le faux y est plus intimement uni au vrai, et l'imagination s'y exerce beaucoup moins; car il ne s'agit pas alors d'inventer, mais d'exagérer ce qui existe, et d'ajouter à ce qui est beau dans la réalité une sorte de charge qui ridiculiseroit la valeur et la vertu, si les historiens et les moralistes ne rétablissoient pas la vérité. Cependant, il faut dans le jugement des choses humaines exclure toutes les idées absolues : je suis donc bien loin de ne pas admirer le génie créateur de ces fictions poétiques sur lesquelles l'esprit

vit depuis si long-temps, et qui ont servi à tant de comparaisons heureuses et brillantes. Mais on peut désirer que le talent à naître suive une autre route, et je voudrois restreindre, ou plutôt élever à la seule imitation du vrai, les imaginations fortes auxquelles des fantômes peuvent malheureusement s'offrir aussi souvent que des tableaux. C'est pour les ouvrages où la gaîté domine, qu'on pourroit regretter ces fictions ingénieuses, dont l'Arioste a su faire un si charmant usage : mais d'abord, dans cet heureux hasard qui produit le charme de la plaisanterie, il n'y a point de règle, il n'y a point d'objet; l'impression n'en peut être analysée; la réflexion n'a rien à en recueillir. Il y a, dans ce qui est vrai, si peu de raisons de gaîté, qu'en effet dans les ouvrages qui veulent la faire naître, le merveilleux est quelquefois nécessaire. La nature et la pensée sont inépuisables pour le sentiment et la méditation; mais la plaisanterie est un bonheur d'expression ou d'aperçus, dont il est impossible de calculer le retour; chaque idée qui fait rire pourroit être la dernière que l'on découvrira jamais; il n'y a pas de route qui mène à ce genre; il n'y a point de source où l'on soit certain d'en puiser les succès; on sait que l'effet existe, puisqu'il se renouvelle sans cesse : mais

on n'en connoît ni la cause, ni les moyens; le don de plaisanter appartient beaucoup plus réellement à l'inspiration, que l'enthousiasme même le plus exalté; cette gaîté dans les compositions littéraires, qui ne naît point d'un sentiment de bonheur; cette gaîté dont le lecteur jouit bien plus que l'écrivain, est un talent auquel on parvient tout à coup, que l'on perd sans degrés, et qui peut être dirigé, mais jamais suppléé par aucune autre faculté de l'esprit le plus supérieur. Si j'ai reconnu que le merveilleux est souvent analogue aux ouvrages qui ne sont que gais, c'est parce qu'ils ne peignent jamais complétement la nature. Jamais une passion, une destinée, une vérité, ne peuvent être gaies; et c'est seulement de quelques nuances passagères de toutes ces idées positives, que peuvent sortir des contrastes risibles.

Il existe un genre fort au-dessus de celui que je viens de décrire, quoiqu'il doive aussi produire des situations plaisantes: c'est le talent comique, et celui-là tirant sa force des caractères et des passions qui sont dans la nature, seroit, de même que tous les ouvrages sérieux, entièrement altéré et affaibli par l'emploi du merveilleux. S'il se mêloit aux caractères de Gil Blas, du Tartufe, du Misan-

thrope, notre esprit seroit bien moins séduit et moins frappé par ces chefs-d'œuvre.

L'imitation du vrai produit toujours de plus grands effets que les moyens surnaturels. Sans doute, la haute métaphysique permet de supposer qu'il y a dans les objets au-dessus de notre intelligence des pensées, des vérités, des êtres bien supérieurs aux connoissances humaines : mais, comme nous n'avons aucune idée de ces régions abstraites, notre merveilleux ne peut s'en rapprocher, et reste même au-dessous de la réalité que nous connoissons. D'ailleurs, nous ne pouvons rien concevoir que d'après la nature des choses et des hommes ; ce que nous appelons nos créations, n'est donc jamais qu'un assemblage incohérent des idées que nous tirons de cette même nature dont nous voulons nous écarter. C'est dans le vrai qu'est l'empreinte divine : l'on attache le mot d'invention au génie, et ce n'est cependant qu'en retraçant, en réunissant, en découvrant ce qui est, qu'il a mérité la gloire de créateur.

Il est une autre sorte de fictions dont l'effet me paroît encore inférieur à celui du merveilleux ; ce sont les allégories. Il me semble qu'elles affoiblissent la pensée, comme le merveilleux altère le t au de la passi



de Télémaque sans empire sur lui-même. L'homme est entre deux, et l'intérêt ne sait à quel objet s'attacher. Ces allégories piquantes, où, comme dans Thélème et Macare, la volonté voyage pour rencontrer le bonheur; ces allégories prolongées, où, comme dans la Reine des Fées de Spencer, chaque chant est le récit du combat d'un chevalier qui représente une vertu, contre un vice son adversaire, ne peuvent être intéressantes, quel que soit le talent qui les embellisse. On arrive à la fin tellement fatigué de la partie romanesque de l'allégorie, qu'on n'a plus la force d'en comprendre le sens philosophique.

Les fables, où l'on fait parler les animaux, ont servi d'abord comme un apologue dont le peuple saisissoit plus facilement le sens; on en a fait ensuite un genre d'ouvrage littéraire dans lequel beaucoup d'écrivains se sont exercés. Il a existé un homme qui devoit être unique dans cette carrière, parce que son naturel étoit si parfait qu'il ne pouvoit ni se rencontrer deux fois, ni s'imiter une seule : un homme qui fait parler les animaux comme s'ils étoient une espèce d'êtres pensans, avant [illegible] de tous les préjugés et de toutes les [illegible]ns. Le talent même de La Fontaine [illegible] ses écrits l'idée d'allégorie, en per-

est manqué par le besoin d'atteindre l'autre; l'idée abstraite est vaguement représentée, et le tableau n'a point d'effet dramatique. C'est une fiction dans la fiction, dont les événemens ne peuvent point intéresser, puisqu'ils ne sont là que pour figurer des résultats philosophiques, et dont l'intelligence fatigue bien plus que ne le feroit l'expression purement métaphysique. Il faut distraire dans l'allégorie ce qui est abstrait de ce qui appartient à l'image, découvrir les idées sous le nom des personnages qui les représentent, et commencer par deviner l'énigme avant de comprendre la pensée. Quand on veut expliquer ce qui donne de la monotonie au charmant poëme de Télémaque, on trouve que c'est le personnage de Mentor, qui, tout à la fois merveilleux et allégorique, a les inconvéniens des deux genres. Comme merveilleux, il ôte toute inquiétude sur le sort de Télémaque, par la certitude que l'on acquiert qu'il triomphera de tous les périls par le secours de la déesse; comme allégorique, il détruit tout l'effet des passions qui dépend de leurs combats intérieurs. Les deux pouvoirs que les moralistes distinguent dans le cœur de l'homme, sont deux personnages dans le poëme de Fénelon; le caractère de Mentor est sans passion, celui

de Télémaque sans empire sur lui-même. L'homme est entre deux, et l'intérêt ne sait à quel objet s'attacher. Ces allégories piquantes, où, comme dans Thélème et Macare, la volonté voyage pour rencontrer le bonheur; ces allégories prolongées, où, comme dans la Reine des Fées de Spencer, chaque chant est le récit du combat d'un chevalier qui représente une vertu, contre un vice son adversaire, ne peuvent être intéressantes, quel que soit le talent qui les embellisse. On arrive à la fin tellement fatigué de la partie romanesque de l'allégorie, qu'on n'a plus la force d'en comprendre le sens philosophique.

Les fables, où l'on fait parler les animaux, ont servi d'abord comme un apologue dont le peuple saisissoit plus facilement le sens; on en a fait ensuite un genre d'ouvrage littéraire dans lequel beaucoup d'écrivains se sont exercés. Il a existé un homme qui devoit être unique dans cette carrière, parce que son naturel étoit si parfait qu'il ne pouvoit ni se rencontrer deux fois, ni s'imiter une seule : un homme qui fait parler les animaux comme s'ils étoient une espèce d'êtres pensans, avant le règne de tous les préjugés et de toutes les affectations. Le talent même de La Fontaine écarte de ses écrits l'idée d'allégorie, en per-

sonnifiant le caractère de l'espèce qu'il peint selon les convenances qui lui sont propres; le comique de ses fables ressort, non de leurs allusions, mais du tableau réel des mœurs des animaux qu'il met en scène. Ce succès avoit nécessairement ses bornes, et toutes les autres fables qu'on a composées dans diverses langues, rentrant dans l'allégorie, partagent aussi ses inconvéniens.

Les allégories ont été fort en usage parmi les Orientaux. Le despotisme de leurs gouvernemens en est sans doute la première cause. On a eu besoin de dire la vérité sous un voile qui permît aux sujets d'entendre ce qui échapperoit à la pénétration du maître; lorsqu'on a même osé vouloir que cette vérité parvînt jusques au trône, on a pensé qu'en l'alliant à des emblèmes tirés des lois de la nature physique, on la séparoit de l'influence et de l'opinion des hommes, qui devoit être toujours censée dépendre de la volonté du sultan; et quand cette même vérité a été présentée sous la forme d'un conte, le résultat moral n'étant point prononcé par l'auteur, il s'est flatté que si le sultan apercevoit ce résultat il lui feroit grâce, comme à une découverte de sa propre intelligence. Mais toutes ces ressources, auxquelles le despotime con-

damne, doivent être bannies avec son empire; et dès qu'il est prouvé qu'elles ne sont plus nécessaires, elles perdent tout leur intérêt.

Les ouvrages d'allusions sont aussi une sorte de fiction, dont le mérite n'est bien senti que par les contemporains. La postérité juge ces écrits à part du mérite d'action qu'ils pouvoient avoir à une autre époque, et de la connoissance des difficultés que leurs auteurs avoient à vaincre. Dès que le talent s'est exercé d'une manière relative, il perd son éclat avec les circonstances qui le faisoient ressortir. Le poème d'Hudibras, par exemple, est peut-être un de ceux dans lesquels on trouve le plus de ce qu'on appelle de l'esprit: mais comme il faut rechercher ce que l'auteur a voulu dire dans ce qu'il dit, que des notes sans nombre sont nécessaires pour comprendre ses plaisanteries, et qu'avant de rire ou d'être intéressé, il faut une instruction préalable, le mérite de ce poème n'est plus généralement senti. Un ouvrage philosophique peut exiger des recherches pour être entendu: mais une fiction, quelle qu'elle soit, ne produit un effet absolu que quand elle contient en elle seule ce qui importe pour que tous les lecteurs, dans tous les momens, en reçoivent une impression complète. Plus les

actions sont adaptées aux circonstances présentes, plus elles sont utiles, et plus par conséquent leur gloire est immortelle; mais les écrits au contraire ne s'agrandissent qu'en se détachant des événemens présens, pour s'élever à l'immuable nature des choses; et tout ce que les écrivains font pour le jour, est, selon l'expression de Massillon, *temps perdu pour l'éternité*.

Les comparaisons qui, jusqu'à un certain point, dérivent de l'allégorie, étant moins prolongées, distraient moins l'attention; et presque toujours précédées par la pensée même, elles n'en sont qu'un nouveau développement; mais il est rare encore qu'un sentiment ou une idée soient dans toute leur force, quand on peut les exprimer par une image. Le *Qu'il mourût!* d'Horace n'en eût pas été susceptible; et en lisant le chapitre de Montesquieu, où, pour donner l'idée du despotisme, il le compare à l'action des sauvages de la Louisiane, on oseroit souhaiter à la place de cette image une pensée de Tacite ou de l'auteur lui-même, qui tant de fois a surpassé les meilleurs écrivains de l'antiquité. Il seroit trop austère, sans doute, de repousser toutes ces parures, dont l'esprit a souvent besoin, pour se reposer de la conception des idées nouvelles, ou pour varier celles qui sont

déjà connues. Les images, les tableaux, sont le charme de la poésie et de tout ce qui lui ressemble; mais ce qui appartient à la réflexion acquiert une plus grande puissance, une intensité plus concentrée, lorsque l'expression de la pensée ne tire sa force que d'elle-même.

Il faut maintenant, comme dans les fictions merveilleuses, parler des allégories qui n'ont pour but que de mêler la plaisanterie aux idées philosophiques, telles que le Conte du Tonneau par Swift, Gulliver, Micromégas, etc. Je pourrois répéter, de ce genre, ce que j'ai dit de l'autre; si l'on a fait rire, le but est rempli; mais il en est un plus relevé cependant dans ces sortes d'ouvrages: c'est de faire ressortir l'objet philosophique, et l'on n'y parvient que très-imparfaitement. Quand l'allégorie est amusante en elle-même, la plupart des hommes retiennent plutôt sa fable que son résultat; et Gulliver a plus attaché comme conte, qu'instruit comme morale. L'allégorie marche toujours entre deux écueils; si son but est trop marqué, il fatigue; si on le cache, il s'oublie; et si l'on essaie de partager l'attention, l'on n'excite plus d'intérêt.

§. II.

J'ai dit que je parlerois, dans cette seconde partie, des fictions historiques, c'est-à-dire des inventions unies à un fonds de vérité. Les poëmes dont le sujet est tiré de l'histoire, les tragédies ne peuvent se passer de ce secours. Quand il faut faire naître et resserrer tous les sentimens dans l'espace de vingt-quatre heures et de cinq actes, ou bien soutenir son héros à la hauteur de la poésie épique, aucun homme, aucune histoire n'offre un modèle complet pour ce genre; mais l'invention qu'il rend nécessaire ne ressemble en rien au merveilleux: ce n'est point une autre nature, c'est un choix dans celle qui existe; c'est le travail d'Apelles qui rassembloit les charmes épars pour en composer la beauté. En accordant au langage de la poésie ce qui la caractérise, tous les mouvemens du cœur servent à juger les belles situations, les grands caractères épiques ou dramatiques; ils sont empruntés à l'histoire, non pour les défigurer, mais pour les séparer de ce qu'ils avoient de mortel, et consacrer ainsi leur apothéose. Rien n'est hors de la nature dans cette fiction; la même marche, les mêmes proportions y sont observées:

et si un homme créé pour la gloire écoutoit des chefs-d'œuvre tels que la Henriade, Gengiskan, Mithridate, ou Tancrède, il admireroit sans s'étonner, il jouiroit sans penser à l'auteur, sans se douter de la création qu'on doit au talent dans les tableaux de l'héroïsme.

Mais il est une autre sorte de fictions historiques, dont je souhaiterois que le genre fût banni; ce sont les romans entés sur l'histoire, tels que les Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste, et plusieurs autres encore. L'on pourroit trouver ces romans jolis, en les séparant des noms propres; mais ces récits se placent entre l'histoire et vous, pour vous présenter des détails dont l'invention, par cela même qu'elle imite le cours ordinaire de la vie, se confond tellement avec le vrai, qu'il devient très-difficile de l'en séparer.

Ce genre détruit la moralité de l'histoire, en surchargeant les actions d'une quantité de motifs qui n'ont jamais existé; et n'atteint point à la moralité du roman, parce qu'obligé de se conformer à un canevas vrai, le plan n'est point concerté avec la liberté et la suite dont un ouvrage de pure invention est susceptible. L'intérêt que doivent ajouter aux romans les noms déjà célèbres dans l'histoire, appartient

aux avantages de l'allusion, et j'ai déjà essayé de prouver qu'une fiction qui s'aide de souvenirs au lieu de développemens, n'est jamais parfaite en elle-même : mais d'ailleurs, il est dangereux d'altérer ainsi la vérité. On ne peint dans ces sortes de romans que les intrigues galantes ; car les autres événemens de l'époque qu'on choisit ont tous été racontés par l'historien : on veut alors les expliquer par l'influence de l'amour, afin d'agrandir le sujet de son roman, et l'on présente ainsi le tableau le plus faux de la vie humaine. On affoiblit, par cette fiction, l'effet que doit produire l'histoire même, dont on a emprunté la première idée, comme une mauvaise copie d'un tableau peut nuire à l'impression de l'original, qu'elle rappelle imparfaitement par quelques traits.

§. III.

La troisième et dernière partie de cet essai doit traiter de l'utilité des fictions, que j'ai appelées naturelles, où tout est à la fois inventé et imité, où rien n'est vrai, mais où tout est vraisemblable. Les tragédies dont le sujet est tout entier d'imagination, ne seront point cependant comprises dans cette division ; elles peignent une nature relevée, un rang, une

situation extraordinaire. La vraisemblance de ces pièces dépend d'événemens très-rares, et dont la morale ne peut s'appliquer qu'à un très-petit nombre d'hommes. Les drames, les comédies, tiennent au théâtre le même rang que les romans parmi les autres ouvrages de fiction; c'est aussi de la vie privée et des circonstances naturelles que les sujets en sont tirés; mais les convenances théâtrales nous privent des développemens qui particularisent les exemples et les réflexions. On a permis dans les drames de choisir ses personnages ailleurs que parmi les rois et les héros: mais on ne peut peindre que des situations fortes, parce que l'on n'a pas le temps de les nuancer; et la vie n'est pas resserrée, n'est pas en contrastes, n'est pas théâtrale enfin comme il le faut pour composer une pièce. L'art dramatique a d'autres effets, d'autres avantages, d'autres moyens qui pourroient être aussi l'objet d'un traité particulier: mais cette utilité constante et détaillée qu'on peut retirer de la peinture de nos sentimens habituels, le genre seul des romans modernes me paroît y pouvoir atteindre. On a fait une classe à part de ce qu'on appelle les romans philosophiques; tous doivent l'être, car tous

doivent avoir un but moral : mais peut-être y amène-t-on moins sûrement, lorsque dirigeant tous les récits vers une idée principale, l'on se dispense même de la vraisemblance dans l'enchaînement des situations; chaque chapitre alors est une sorte d'allégorie, dont les événemens ne sont jamais que l'image de la maxime qui va suivre. Les romans de Candide, de Zadig, de Memnon, si charmans à d'autres titres, seroient d'une utilité plus générale, si d'abord ils n'étoient point merveilleux, s'ils offroient un exemple plutôt qu'un emblème, et si, comme je l'ai déjà dit, toute l'histoire ne se rapportoit pas forcément au même but. Ces romans ont alors un peu l'inconvénient des instituteurs que les enfans ne croient point, parce qu'ils ramènent tout ce qui arrive à la leçon qu'ils veulent donner; et que les enfans, sans pouvoir s'en rendre compte, savent déjà qu'il y a moins de régularité dans la véritable marche des événemens. Mais dans les romans tels que ceux de Richardson et de Fielding, où l'on s'est proposé de cotoyer la vie en suivant exactement les gradations, les développemens, les inconséquences de l'histoire des hommes, et le retour constant néanmoins du résultat de l'ex-

périence à la moralité des actions et aux avantages de la vertu, les événemens sont inventés: mais les sentimens sont tellement dans la nature, que le lecteur croit souvent qu'on s'adresse à lui avec le simple égard de changer les noms propres.

L'art d'écrire des romans n'a point la réputation qu'il mérite, parce qu'une foule de mauvais auteurs nous ont accablés de leurs fades productions dans ce genre, où la perfection exige le génie le plus relevé, mais où la médiocrité est à la portée de tout le monde. Cette innombrable quantité de fades romans a presque usé la passion même qu'ils ont peinte; et l'on a peur de retrouver dans sa propre histoire le moindre rapport avec les situations qu'ils décrivent. Il ne falloit pas moins que l'autorité des grands maîtres pour relever le genre, malgré les écrivains qui l'ont dégradé. D'autres auteurs l'ont encore plus avili, en y mêlant les tableaux dégoûtans du vice; et tandis que le premier avantage des fictions est de rassembler autour de l'homme tout ce qui, dans la nature, peut lui servir de leçon ou de modèle, on a imaginé qu'on tireroit une utilité quelconque des peintures odieuses des mauvaises mœurs: comme si elles

pouvoient jamais laisser le cœur qui les repousse, dans une situation aussi pure que le cœur qui les auroit toujours ignorées. Mais un roman tel qu'on peut le concevoir, tel que nous en avons quelques modèles, est une des plus belles productions de l'esprit humain, une des plus influantes sur la morale des individus, qui doit former ensuite les mœurs publiques. Une raison motivée diminue cependant dans l'opinion générale l'estime qu'on devroit accorder au talent nécessaire pour écrire de bons romans, c'est qu'on les regarde comme uniquement consacrés à peindre l'amour, la plus violente, la plus universelle, la plus vraie de toutes les passions; mais celle qui, n'exerçant son influence que sur la jeunesse, n'inspire plus d'intérêt dans les autres époques de la vie. Sans doute, on peut penser que tous les sentimens profonds et tendres sont de la nature de l'amour, qu'il n'y a point d'enthousiasme dans l'amitié, de dévouement au malheur, de culte envers ses parens, de passion pour ses enfans dans les cœurs qui n'ont pas connu ou pardonné l'amour. Il peut exister du respect pour ses devoirs, mais jamais de charme, jamais d'abandon dans leur accomplissement, quand on n'a pas aimé de

toutes les puissances de l'âme, quand une fois l'on n'a pas cessé d'être soi pour vivre tout entier dans un autre. La destinée des femmes, le bonheur des hommes qui ne sont pas appelés à gouverner les empires, dépend souvent, pour le reste de leur vie, de la part qu'ils ont donnée dans leur jeunesse à l'ascendant de l'amour : mais ils oublient complétement à un certain âge l'impression qu'ils en ont reçue; ils prennent un autre caractère; ils sont entièrement livrés à d'autres objets, à d'autres passions; et c'est à ces nouveaux intérêts qu'il faudroit étendre les sujets des romans. Une carrière nouvelle s'ouvriroit alors, ce me semble, aux auteurs qui possèdent le talent de peindre, et savent attacher par la connoissance intime de tous les mouvemens du cœur humain. L'ambition, l'orgueil, l'avarice, la vanité pourroient être l'objet principal de romans, dont les incidens seroient plus neufs, et les situations aussi variées que celles qui naissent de l'amour. Dira-t-on que ce tableau des passions des hommes existe dans l'histoire, et que c'est là qu'il vaut bien mieux l'aller chercher? Mais l'histoire n'atteint point à la vie des hommes privés, aux sentimens, aux caractères dont il n'est point résulté d'évé-

nemens publics ; l'histoire n'agit point sur vous par un intérêt moral et soutenu ; le vrai est souvent incomplet dans ses effets : d'ailleurs, les développemens, qui seuls laissent des impressions profondes, arrêteroient la marche rapide et nécessaire de la narration, et donneroient une forme dramatique à un ouvrage qui doit avoir un tout autre genre de mérite. La morale de l'histoire enfin ne sauroit être parfaitement évidente, soit que l'on ne puisse pas constamment montrer avec certitude les sentimens intérieurs qui ont puni les méchans au milieu de leurs prospérités, et récompensé les âmes vertueuses au sein de leur infortune, soit que le destin de l'homme ne s'achève point dans cette vie. La morale pratique, fondée sur les avantages de la vertu, ne ressort pas toujours de la lecture de l'histoire.

Les grands historiens, et surtout Tacite, essaient certainement d'attacher de la moralité à tous les événemens qu'ils racontent ; de faire envier Germanicus mourant, et détester Tibère au faîte de la grandeur : mais cependant ils ne peuvent peindre que les sentimens attestés par des faits ; et ce qui reste de la lecture de l'histoire, c'est plutôt l'ascendant du talent, l'éclat de la gloire, les avantages de la puis-

sance, que la morale tranquille, délicate et douce dont dépendent le bonheur des individus et leurs relations entre eux. On me convaincroit d'absurdité, si l'on disoit que je ne fais aucun cas de l'histoire, et que je lui préfère les fictions, comme si ce n'étoit pas dans l'expérience que se puisent les inventions même, et comme si les nuances fines que peuvent faire ressortir les romans, ne dérivoient pas toutes des résultats philosophiques, des idées mères que présente le grand tableau des événemens publics. Cette moralité toutefois ne peut exister qu'en masse; c'est par le retour d'un certain nombre de chances, que l'histoire donne les mêmes résultats; ce n'est point aux individus, mais aux peuples que ses leçons sont constamment applicables. Les exemples qu'elle offre conviennent toujours aux nations, parce qu'ils sont invariables, considérés sous des rapports généraux : mais les exceptions n'y sont point motivées. Ces exceptions peuvent séduire chaque homme en particulier, et les circonstances marquantes que l'histoire consacre laissent d'immenses intervalles où peuvent se placer les malheurs et les torts dont se composent cependant la plupart des destinées privées. Les romans, au

contraire, peuvent peindre les caractères et les sentimens avec tant de force et de détails, qu'il n'est point de lecture qui doive produire une impression aussi profonde de haine pour le vice, et d'amour pour la vertu. La moralité des romans tient plus au développement des mouvemens intérieurs de l'âme, qu'aux événemens qu'on y raconte : ce n'est pas la circonstance arbitraire que l'auteur invente pour punir le crime, dont on peut tirer une utile leçon ; mais c'est de la vérité des tableaux, de la gradation ou de l'enchaînement des fautes, de l'enthousiasme pour les sacrifices, de l'intérêt pour le malheur, qu'il reste des traces ineffaçables. Tout est si vraisemblable dans de tels romans, qu'on se persuade aisément que tout peut arriver ainsi ; ce n'est pas l'histoire du passé, mais on diroit souvent que c'est celle de l'avenir. L'on a prétendu que les romans donnoient une fausse idée de l'homme ; cela est vrai de tous ceux qui sont mauvais, comme des tableaux qui imitent mal la nature : mais lorsqu'ils sont bons, rien ne donne une connoissance aussi intime du cœur humain, que ces peintures de toutes les circonstances de la vie privée, et des impressions qu'elles font naître ; rien n'exerce autant la ré-

flexion, qui trouve bien plus à découvrir dans les détails que dans les idées générales. Les mémoires atteindroient à ce but, si, de même que dans l'histoire, les hommes célèbres, les événemens publics, n'en étoient pas seuls le sujet. Les romans seroient inutiles, si la plupart des hommes avoient assez d'esprit et de bonne foi pour rendre un compte fidèle et caractérisé de ce qu'ils ont éprouvé dans le cours de la vie : néanmoins, ces récits sincères ne réuniroient pas tous les avantages des romans, il faudroit ajouter à la vérité une sorte d'effet dramatique qui ne la dénature point, mais la fait ressortir en la resserrant : c'est un art du peintre, qui, loin d'altérer les objets, les représente d'une manière plus sensible. La nature peut souvent les montrer sur le même plan, les séparer de leurs contrastes ; mais c'est en la copiant trop servilement qu'on ne parviendroit point à la rendre. Le récit le plus exact est toujours une vérité d'imitation ; comme tableau, il exige une harmonie qui lui soit propre. Une histoire vraie, mais remarquable par les nuances, les sentimens et les caractères, ne pourroit intéresser sans le secours du talent nécessaire pour composer une fiction : mais en admirant ainsi le génie qui

fait pénétrer dans les replis du cœur humain, il est impossible de supporter ces détails minutieux dont sont accablés les romans, même les plus célèbres. L'auteur croit qu'ils ajoutent à la vraisemblance du tableau, et ne voit pas que tout ce qui ralentit l'intérêt, détruit la seule vérité d'une fiction, l'impression qu'elle produit. Si l'on représentoit sur la scène tout ce qui se passe dans une chambre, l'illusion théâtrale seroit absolument détruite. Les romans ont aussi les convenances dramatiques; il n'y a de nécessaire dans l'invention que ce qui peut ajouter à l'effet de ce qu'on invente. Si un regard, un mouvement, une circonstance inaperçue sert à peindre un caractère, à développer un sentiment, plus le moyen est simple, plus il y a de mérite à le saisir : mais le détail scrupuleux d'un événement ordinaire, loin d'accroître la vraisemblance, la diminue. Ramené à l'idée positive du vrai par des détails qui n'appartiennent qu'à lui, vous sortez de l'illusion, et vous êtes bientôt fatigué de ne trouver ni l'instruction de l'histoire, ni l'intérêt du roman.

Le don d'émouvoir est la grande puissance des fictions; on peut rendre sensibles presque toutes les vérités morales, en les mettant

en action. La vertu a une telle influence sur le bonheur ou le malheur de l'homme, qu'on peut faire dépendre d'elle la plupart des situations de la vie. Il y a des philosophes austères qui condamnent toutes les émotions, et veulent que l'empire de la morale s'exerce par le seul énoncé de ses devoirs : mais rien n'est moins adapté à la nature de l'homme en général qu'une telle opinion ; il faut animer la vertu pour qu'elle combatte avec avantage contre les passions ; il faut faire naître une sorte d'exaltation pour trouver du charme dans les sacrifices ; il faut enfin parer le malheur pour qu'on le préfère à tous les prestiges des séductions coupables ; et les fictions touchantes qui exercent l'âme à toutes les passions généreuses, lui en donnent l'habitude, et lui font prendre à son insu un engagement avec elle-même, qu'elle auroit honte de rétracter, si une situation semblable lui devenoit personnelle. Mais plus le don d'émouvoir a de puissance réelle, plus il importe d'en étendre l'influence aux passions de tous les âges, aux devoirs de toutes les situations. L'amour est l'objet principal des romans, et les caractères qui lui sont étrangers n'y sont placés que comme des accessoires. En suivant un autre plan, on

découvriroit une multitude de sujets nouveaux. Tom Jones est de tous les ouvrages de ce genre celui dont la morale est la plus générale; l'amour n'est présenté dans ce roman que comme l'un des moyens de faire ressortir le résultat philosophique. Démontrer l'incertitude des jugemens fondés sur les apparences, prouver la supériorité des qualités naturelles et pour ainsi dire involontaires, sur ces réputations qui n'ont pour base que le respect des convenances extérieures, tel est le véritable objet de Tom Jones, et c'est un des romans les plus utiles et le plus justement célèbres. Il vient d'en paroître un, qui, à travers des longueurs et des négligences, me semble donner précisément l'idée de l'inépuisable genre que je viens d'indiquer; c'est Caleb Williams, par M. Godwin. L'amour n'entre pour rien dans le plan de cette fiction; une passion effrénée pour la considération dans le héros du roman; et dans Caleb, une curiosité dévorante qui s'attache à découvrir si Falkland mérite l'estime dont il jouit, sont les seuls ressorts de l'action. Ce récit se fait lire avec l'entraînement qu'inspire un intérêt romanesque, et la réflexion que commande le tableau le plus philosophique.

Plusieurs Contes moraux de Marmontel, quelques chapitres du Voyage sentimental, des anecdotes détachées dans le Spectateur et d'autres livres de morale, quelques morceaux tirés de la littérature allemande, dont la supériorité s'accroît chaque jour, offrent un petit nombre de fictions heureuses où les peintures de la vie sont présentées sous des rapports étrangers à l'amour. Mais un nouveau Richardson ne s'est point encore consacré à peindre les autres passions de l'homme dans un roman qui développât en entier leurs progrès et leurs conséquences; le succès d'un tel ouvrage ne pourroit naître que de la vérité des caractères, de la force des contrastes, de l'énergie des situations, et non de ce sentiment si facile à peindre, si aisément intéressant, et qui plaît aux femmes par ce qu'il rappelle, quand même il n'attacheroit pas par la grandeur ou la nouveauté de ses tableaux. Que de beautés ne pourroit-on pas trouver dans le Lovelace des ambitieux! Quels développemens philosophiques, si l'on s'attachoit à approfondir, à analyser toutes les passions, comme l'amour l'a été dans les romans! Et qu'on ne dise point que les livres de morale suffisent parfaitement à la connoissance de nos devoirs; ils ne sauroient entrer dans toutes

les nuances de la délicatesse, détailler toutes les ressources des passions. On peut extraire des bons romans une morale plus pure, plus relevée que d'aucun ouvrage didactique sur la vertu; ce dernier genre ayant plus de sécheresse, est obligé à plus d'indulgence; et les maximes devant être d'une application générale, n'atteignent jamais à cet héroïsme de délicatesse dont on peut offrir le modèle, mais dont il seroit *raisonnablement impossible* de faire un devoir. Quel est le moraliste qui auroit dit : Si votre famille entière veut vous contraindre à épouser un homme détestable, et que vous soyez entraînée par cette persécution à donner quelques marques de l'intérêt le plus pur à l'homme qui vous plaît, vous attirerez sur vous le déshonneur et la mort? Hé voilà cependant le plan de Clarisse; voilà ce qu'on lit avec admiration, sans rien contester à son auteur qui vous émeut et vous captive. Quel moraliste auroit prétendu qu'il vaut mieux se livrer au plus profond désespoir, à celui qui menace la vie et trouble la raison, que d'épouser le plus vertueux des hommes, si sa religion diffère de la vôtre? Hé bien, sans approuver les opinions superstitieuses de Clémentine, l'amour luttant contre un scrupule de conscience, l'idée du devoir l'em-

portant sur la passion, sont un spectacle qui attendrit et touche ceux même dont les principes sont les plus relâchés, ceux qui auroient rejeté avec dédain un tel résultat, s'il avoit précédé le tableau comme maxime, au lieu de le suivre comme effet. Combien encore, dans les romans d'un genre moins sublime, n'existe-t-il pas de principes délicats sur la conduite des femmes! Les chefs-d'œuvre de la Princesse de Clèves, du Comte de Comminge, de Paul et Virginie, de Cécilia, la plupart des écrits de madame Riccoboni, Caroline, dont le charme est si généralement senti; la touchante épisode de Caliste, les Lettres de Camille, où les fautes d'une femme, où les malheurs qu'elles entraînent sont un tableau plus moral, plus sévère que le spectacle même de la vertu : beaucoup d'autres ouvrages français, anglais, allemands, pourroient encore être cités à l'appui de cette opinion. Les romans ont le droit d'offrir la morale la plus austère, sans que le cœur en soit révolté ; ils ont captivé ce qui seul plaide avec succès pour l'indulgence, le sentiment; et tandis que les livres de morale, dans leurs maximes rigoureuses, sont souvent combattus victorieusement par la pitié pour le malheur, ou l'intérêt pour la passion, les bons romans

ont l'art de mettre cette émotion même de leur parti, et de la faire servir à leur but.

Il reste toujours une grande objection contre les romans d'amour; c'est que cette passion y est peinte de manière à la faire naître, et qu'il est des momens de la vie dans lesquels ce danger l'emporte sur toute espèce d'avantages : mais cet inconvénient n'existeroit jamais dans les romans qui auroient pour objet toute autre passion des hommes. En caractérisant dès l'origine les symptômes les plus fugitifs d'un penchant dangereux, on pourroit en détourner et les autres et soi-même. L'ambition, l'orgueil, l'avarice existent souvent à l'insu même de ceux qui s'y livrent. L'amour s'accroît par le tableau de ses propres sentimens : mais la meilleure ressource pour combattre les autres passions, c'est de les faire reconnoître ; si leurs traits, leurs ressorts, leurs moyens, leurs effets étaient découverts et popularisés pour ainsi dire par des romans, comme l'histoire de l'amour, il y auroit dans la société, sur toutes les transactions de la vie, des règles plus sûres et des principes plus délicats. Quand même les écrits purement philosophiques pourroient, comme les romans, prévoir et détailler toutes les nuances des actions, il resteroit toujours à la morale

dramatique un grand avantage, c'est de pouvoir faire naître des mouvemens d'indignation, une exaltation d'âme, une douce mélancolie, effets divers des situations romanesques, et sorte de supplément à l'expérience : cette impression ressemble à celle des faits réels dont on auroit été le témoin ; mais dirigée toujours vers le même but, elle égare moins la pensée que l'inconséquent tableau des événemens qui nous entourent. Enfin il est des hommes sur lesquels le devoir n'a point d'empire, et qu'on pourroit encore garantir du crime en développant en eux la faculté d'être attendris. Les caractères qui ne pourroient adopter l'humanité qu'à l'aide de cette faculté d'émotion, qui est pour ainsi dire le plaisir physique de l'âme, seroient sans doute peu dignes d'estime; mais on devroit peut-être à l'effet des fictions touchantes, s'il devenoit populaire, la certitude de ne plus rencontrer dans une nation ces êtres dont le caractère est le problème moral le plus inconcevable qui ait existé. La gradation du connu à l'inconnu s'interrompt bien avant d'arriver à concevoir les mouvemens qui ont guidé les bourreaux de la France ; il falloit que nulle trace d'homme, nul souvenir d'une

seule impression de pitié, nulle mobilité dans l'esprit même n'eussent été développés en eux par aucune circonstance, par aucun écrit, pour qu'ils restassent capables de cette cruauté si constante, si étrangère à tous les mouvemens de la nature, et qui a donné à l'homme sa première pensée sans bornes, l'idée complète du crime.

Il y a des écrits tels que l'Épître d'Abeilard par Pope, Werther, les Lettres Portugaises, etc. Il y a un ouvrage au monde, c'est la Nouvelle Héloïse, dont le principal mérite est l'éloquence de la passion ; et quoique l'objet en soit souvent moral, ce qui en reste surtout c'est la toute-puissance du cœur. On ne peut classer une telle sorte de romans : il y a dans un siècle une âme, un génie qui sait y atteindre; ce ne peut être un genre, ce ne peut être un but : mais voudroit-on interdire ces miracles de la parole, ces impressions profondes qui satisfont à tous les mouvemens des caractères passionnés? Les lecteurs enthousiastes d'un semblable talent sont en très-petit nombre, et ces ouvrages font toujours du bien à ceux qui les admirent. Laissez-en jouir les âmes ardentes et sensibles, elles ne peuvent faire entendre leur langue. Les sentimens dont

elles sont agitées sont à peine compris; et sans cesse condamnées, elles se croiroient seules au monde, elles détesteroient bientôt leur propre nature qui les isole, si quelques ouvrages passionnés et mélancoliques ne les faisoient pas entendre une voix dans le désert de la vie, ne leur faisoient pas trouver, dans la solitude, quelques rayons du bonheur qui leur échappe au milieu du monde. Ce plaisir de la retraite les repose des vains efforts de l'espérance trompée; et quand tout l'univers s'agite loin de l'être infortuné, un écrit éloquent et tendre reste auprès de lui comme l'ami le plus fidèle, et celui qui le connoît le mieux. Oui, il a raison le livre qui donne seulement un jour de distraction à la douleur, il sert aux meilleurs des hommes. Sans doute on peut trouver des peines qui appartiennent aux défauts du caractère, mais il en est tant qui naissent ou de la supériorité de l'esprit ou de la sensibilité du cœur, tant qu'on supporteroit mieux si l'on avoit des qualités de moins! Avant de le connoître, je respecte le cœur qui souffre, je me plais aux fictions même dont le seul résultat seroit de le soulager en captivant son intérêt. Dans cette vie, qu'il faut passer plutôt que sentir, celui qui distrait l'homme de lui-même et des autres, qui suspend l'ac-

tion des passions pour y substituer des jouissances indépendantes, seroit dispensateur du seul véritable bonheur dont la nature humaine soit susceptible, si l'influence de son talent pouvoit se perpétuer.



TROIS NOUVELLES.

PRÉFACE.

On comprendra bien, je pense, que l'Essai sur les Fictions, qu'on vient de lire, a été composé après les trois Nouvelles que je publie ici; aucune ne mérite le nom de roman; les situations y sont indiquées plutôt que développées, et c'est dans la peinture de quelques sentimens du cœur qu'est leur seul mérite. Je n'avois pas vingt ans quand je les ai écrites, et la révolution de France n'existoit point encore. Je veux croire que depuis mon esprit a acquis assez de force pour se livrer à des ouvrages plus utiles. On dit que le malheur hâte le développement de toutes les facultés morales; quelquefois je crains qu'il ne produise un effet contraire, qu'il ne jette dans un abattement qui détache et de soi-même et des autres. La grandeur des événemens qui nous entourent fait si bien sentir le néant des pensées générales, l'impuissance des sentimens individuels, que, perdu dans la vie, on ne sait plus quelle route doit

suivre l'espérance, quel mobile doit exciter les efforts, quel principe guidera désormais l'opinion publique à travers les erreurs de l'esprit de parti, et marquera de nouveau, dans toutes les carrières, le but éclatant de la véritable gloire.

MIRZA,

OU

LETTRE D'UN VOYAGEUR.

PERMETTEZ que je vous rende compte, madame, d'une anecdote de mon voyage (1), qui peut-être aura le droit de vous intéresser. J'appris à Gorée, il y a un mois, que monsieur le gouverneur avoit déterminé une famille nègre à venir demeurer à quelques lieues de là, pour y établir une habitation pareille à celles de Saint-Domingue; se flattant, sans doute, qu'un tel exemple exciteroit les Africains à la culture du sucre, et qu'attirant chez eux le commerce libre de cette denrée, les Européens ne les enlèveroient plus à leur patrie, pour leur faire souffrir le joug affreux de l'esclavage. Vainement les écrivains les plus éloquens ont tenté d'obtenir cette révolution de la vertu des hommes; l'administrateur éclairé, désespérant de triompher de l'intérêt person-

(1) Cette anecdote est fondée sur des circonstances de la traite des nègres, rapportées par les voyageurs au Sénégal.

nel, voudroit le mettre du parti de l'humanité, en ne lui faisant plus trouver son avantage à la braver ; mais les nègres, imprévoyans de l'avenir pour eux-mêmes, sont plus incapables encore de porter leurs pensées sur les générations futures, et se refusent au mal présent, sans le comparer au sort qu'il pourroit leur éviter. Un seul Africain, délivré de l'esclavage par la générosité du gouverneur, s'étoit prêté à ses projets; prince dans son pays, quelques nègres d'un état subalterne l'avoient suivi, et cultivoient son habitation sous ses ordres. Je demandai qu'on m'y conduisît. Je marchai une partie du jour, et j'arrivai le soir près d'une maison que des Français, m'a-t-on dit, avoient aidé à bâtir, mais qui conservoit encore cependant quelque chose de sauvage. Quand j'approchai, les nègres jouissoient de leur moment de délassement; ils s'amusoient à tirer de l'arc, regrettant peut-être le temps où ce plaisir étoit leur seule occupation. Ourika, femme de Ximéo (c'est le nom du nègre chef de l'habitation) étoit assise à quelque distance des jeux, et regardoit avec distraction sa fille âgée de deux ans, qui s'amusoit à ses pieds. Mon guide avança vers elle, et lui dit que je lui demandois asile de la part du gouverneur. « C'est le gouverneur qui l'en-

voie! s'écria-t-elle. Ah! qu'il entre, qu'il soit le bien venu; tout ce que nous avons est à lui. » Elle vint à moi avec précipitation; sa beauté m'enchanta : elle possédoit le vrai charme de son sexe, tout ce qui peint la foiblesse et la grâce. « Où donc est Ximéo? lui dit mon guide. — Il n'est pas revenu, répondit-elle, il fait sa promenade du soir; quand le soleil ne sera plus sur l'horizon, quand le crépuscule même ne rappellera plus la clarté, il reviendra, et il ne fera plus nuit pour moi. » En achevant ces mots, elle soupira, s'éloigna, et quand elle se rapprocha de nous, j'aperçus des traces de pleurs sur son visage. Nous entrâmes dans la cabane; on nous servit un repas composé de tous les fruits du pays : j'en goûtois avec plaisir, avide de sensations nouvelles. On frappe : Ourika tressaille, se lève avec précipitation, ouvre la porte de la cabane, et se jette dans les bras de Ximéo, qui l'embrasse sans paroître se douter lui-même de ce qu'il faisoit, ni de ce qu'il voyoit. Je vais à lui; vous ne pouvez pas imaginer une figure plus ravissante : ses traits n'avoient aucun des défauts des hommes de sa couleur; son regard produisoit un effet que je n'ai jamais ressenti; il disposoit de l'âme, et la mélancolie qu'il exprimoit passoit dans

le cœur de celui sur lequel il s'attachoit; la taille de l'Apollon du Belvédère n'est pas plus parfaite: peut-être pouvoit-on le trouver trop mince pour un homme; mais l'abattement de la douleur que tous ses mouvemens annonçoient, que sa physionomie peignoit, s'accordoit mieux avec la délicatesse qu'avec la force. Il ne fut point surpris de nous voir; il paroissoit inaccessible à toute émotion étrangère à son idée dominante; nous lui apprîmes quel étoit celui qui nous envoyoit, et le but de notre voyage. « Le gouverneur, nous dit-il, a des droits sur ma reconnoissance; dans l'état où je suis, le croirez-vous, j'ai cependant un bienfaiteur. » Il nous parla quelque temps des motifs qui l'avoient déterminé à cultiver une habitation, et j'étois étonné de son esprit, de sa facilité à s'expliquer: il s'en aperçut. « Vous êtes surpris, me dit-il, quand nous ne sommes pas au niveau des brutes, dont vous nous donnez la destinée.— Non, lui répondis-je; mais un Français même ne parleroit pas sa langue mieux que vous.— Ah! vous avez raison, reprit-il; on conserve encore quelques rayons lorsqu'on a long-temps vécu près d'un ange. » Et ses beaux yeux se baissèrent pour ne plus rien voir au dehors de lui. Ourika répandoit des larmes, Ximéo s'en

aperçut enfin. « Pardonne, s'écria-t-il en lui prenant la main, pardonne; le présent est à toi; souffre les souvenirs. Demain, dit-il en se retournant vers moi, demain nous parcourrons ensemble mon habitation; vous verrez si je puis me flatter qu'elle réponde aux désirs du gouverneur. Le meilleur lit va vous être préparé, dormez tranquillement; je voudrois que vous fussiez bien ici. Les hommes infortunés par le cœur, me dit-il à voix basse, ne craignent point, désirent même le spectacle du bonheur des autres. » Je me couchai, je ne fermai pas l'œil; j'étois pénétré de tristesse, tout ce que j'avois vu en portoit l'empreinte, j'en ignorois la cause; mais je me sentois ému comme on l'est en contemplant un tableau qui représente la mélancolie. A la pointe du jour je me levai, je trouvai Ximéo encore plus abattu que la veille; je lui en demandai la raison. « Ma douleur, me répondit-il, fixée dans mon cœur, ne peut s'accroître ni diminuer; mais l'uniformité de la vie la fait passer plus vite, et des événemens nouveaux, quels qu'ils soient, font naître de nouvelles réflexions, qui sont toujours de nouvelles sources de larmes. » Il me fit voir avec un soin extrême toute son habitation; je fus surpris de l'ordre

qui s'y faisoit remarquer; elle rendoit au moins autant qu'un pareil espace de terrain cultivé à Saint-Domingue par un même nombre d'hommes, et les nègres heureux n'étoient point accablés de travail. Je vis avec plaisir que la cruauté étoit inutile, qu'elle avoit cela de plus. Je demandai à Ximéo qui lui avoit donné des conseils sur la culture de la terre, sur la division de la journée des ouvriers. « J'en ai peu reçu, me répondit-il, mais la raison peut atteindre à ce que la raison a trouvé; puisqu'il étoit défendu de mourir, il falloit bien consacrer sa vie aux autres; qu'en aurois-je fait pour moi? J'avois l'horreur de l'esclavage, je ne pouvois concevoir le barbare dessein des hommes de votre couleur. Je pensais quelquefois que leur Dieu ennemi du nôtre leur avoit commandé de nous faire souffrir : mais quand j'appris qu'une production de notre pays, négligée par nous, causoit seule ces maux cruels aux malheureux Africains, j'acceptai l'offre qui me fut faite de leur donner l'exemple de la cultiver. Puisse un commerce libre s'établir entre les deux parties du monde! puissent mes infortunés compatriotes renoncer à la vie sauvage, se vouer au travail pour satisfaire vos avides désirs, et contribuer à sauver quelques-uns d'entre eux de la

plus horrible destinée! puissent ceux même qui pourroient se flatter d'éviter un tel sort, s'occuper avec un zèle égal d'en garantir à jamais leurs semblables! » En me parlant ainsi, nous approchâmes d'une porte qui conduisoit à un bois épais, dont un côté de l'habitation étoit bordé; je crus que Ximéo alloit l'ouvrir, mais il se détourna pour l'éviter. « Pourquoi, lui dis-je, ne me montrez-vous pas....? — Arrêtez, s'écria-t-il, vous avez l'air sensible; pourrez-vous entendre les longs récits du malheur? Il y a deux ans que je n'ai parlé; tout ce que je dis, ce n'est pas parler. Vous le voyez, j'ai besoin de m'épancher; vous ne devez pas être flatté de ma confiance: cependant, c'est votre bonté qui m'encourage, et me fait compter sur votre pitié. — Ah! ne craignez rien, répondis-je; vous ne serez pas trompé. — Je suis né dans le royaume de Cayor; mon père, du sang royal, étoit chef de quelques tribus qui lui étoient confiées par le souverain. On m'exerça de bonne heure dans l'art de défendre mon pays, et dès mon enfance l'arc et le javelot m'étoient familiers. L'on me destina dès lors pour femme Ourika, fille de la sœur de mon père; je l'aimai dès que je pus aimer, et cette faculté se développa en moi pour elle et par elle. Sa beauté parfaite

me frappa davantage quand je l'eus comparée à celle des autres femmes, et je revins par choix à mon premier penchant. Nous étions souvent en guerre contre les Jaloffes nos voisins; et comme nous avions mutuellement l'atroce coutume de vendre nos prisonniers de guerre aux Européens, une haine profonde, que la paix même ne suspendoit pas, ne permettoit entre nous aucune communication. Un jour, en chassant dans nos montagnes, je fus entraîné plus loin que je ne voulois; une voix de femme, remarquable par sa beauté, se fit entendre à moi. J'écoutai ce qu'elle chantoit, et je ne reconnus point les paroles que les jeunes filles se plaisent à répéter. L'amour de la liberté, l'horreur de l'esclavage, étoient le sujet des nobles hymnes qui me ravirent d'admiration. J'approchai, une jeune personne se leva; frappé du contraste de son âge, et du sujet de ses méditations, je cherchois dans ses traits quelque chose de surnaturel, qui m'annonçât l'inspiration qui supplée aux longues réflexions de la vieillesse; elle n'étoit pas belle, mais sa taille noble et régulière, ses yeux enchanteurs, sa physionomie animée, ne laissoient à l'amour même rien à désirer pour sa figure. Elle vint à moi, et me parla long-temps sans que je pusse lui ré-

pondre : enfin, je parvins à lui peindre mon étonnement; il s'accrut quand j'appris qu'elle avoit composé les paroles que je venois d'entendre. « Cessez d'être surpris, me dit-elle; un Français établi au Sénégal, mécontent de son sort et malheureux dans sa patrie, s'est retiré parmi nous; ce vieillard a daigné prendre soin de ma jeunesse, et m'a donné ce que les Européens ont de digne d'envie; les connoissances dont ils abusent, et la philosophie dont ils suivent si mal les leçons. J'ai appris la langue des Français, j'ai lu quelques-uns de leurs livres, et je m'amuse à penser seule sur ces montagnes. » A chaque mot qu'elle me disoit, mon intérêt, ma curiosité redoubloient; ce n'étoit plus une femme, c'étoit un poëte que je croyois entendre parler; et jamais les hommes qui se consacrent parmi nous au culte des dieux, ne m'avoient paru remplis d'un si noble enthousiasme. En la quittant, j'obtins la permission de la revoir; son souvenir me suivoit partout; j'emportois plus d'admiration que d'amour, et me fiant longtemps sur cette différence, je vis Mirza (c'étoit le nom de cette jeune Jaloffe), sans croire offenser Ourika. Enfin, un jour je lui demandai si jamais elle avoit aimé; en tremblant je faisois cette question, mais son esprit

facile et son caractère ouvert lui rendoient toutes ses réponses aisées. « Non, me dit-elle, on m'a aimé quelquefois, j'ai peut-être désiré d'être sensible, je voulois connoître ce sentiment qui s'empare de toute la vie, et fait à lui seul le sort de chaque instant du jour; mais j'ai trop réfléchi, je crois, pour éprouver cette illusion; je sens tous les mouvemens de mon cœur, et je vois tous ceux des autres; je n'ai pu, jusqu'à ce jour, ni me tromper, ni être trompée. » Ce dernier mot m'affligea, « Mirza, lui dis-je, que je vous plains! les plaisirs de la pensée n'occupent pas tout entier; ceux du cœur seul suffisent à toutes les facultés de l'âme. » Elle m'instruisoit cependant avec une bonté que rien ne lassoit; en peu de temps j'appris tout ce qu'elle savoit. Quand je l'interrompois par mes éloges, elle ne m'écoutoit pas; dès que je cessois, elle continuoit, et je voyois, par ses discours, que pendant que je la louois, c'étoit à moi seul qu'elle avoit toujours pensé. Enfin, enivré de sa grâce, de son esprit, de ses regards, je sentis que je l'aimois, et j'osai le lui dire: quelles expressions n'employai-je pas pour faire passer dans son cœur l'exaltation que j'avois trouvée dans son esprit! Je mourois à ses pieds de passion et de crainte. « Mirza,

lui répétai-je, place-moi sur le monde en me disant que tu m'aimes, ouvre-moi le ciel pour que j'y monte avec toi. » En m'écoutant elle se troubla, et des larmes remplirent ses beaux yeux, où jusqu'alors je n'avois vu que l'expression du génie. » Ximéo, me dit-elle, demain je te répondrai; n'attends pas de moi l'art des femmes de ton pays; demain tu liras dans mon cœur; réfléchis sur le tien. » En achevant ces mots elle me quitta long-temps avant le coucher du soleil, signal ordinaire de sa retraite; je ne cherchai point à la retenir. L'ascendant de son caractère me soumettoit à ses volontés. Depuis que je connoissois Mirza, je voyois moins Ourika, je la trompois, je prétextois des voyages, je retardois l'instant de notre union, j'éloignois l'avenir au lieu d'en décider.

Enfin, le lendemain, que des siècles pour moi sembloient avoir séparé de la veille, j'arrive : Mirza la première s'avance vers moi; elle avoit l'air abattu; soit pressentiment, soit tendresse, elle avoit passé ce jour dans les larmes. « Ximéo, me dit-elle d'un son de voix doux, mais assuré, es-tu bien sûr que tu m'aimes? est-il certain que dans tes vastes contrées aucun objet n'a fixé ton cœur? » Des sermens furent ma réponse. « Hé bien, je

t'en crois, la nature qui nous environne est seule témoin de tes promesses; je ne sais rien sur toi que je n'aie appris de ta bouche, mon isolement, mon abandon fait toute ma sécurité. Quelle défiance, quel obstacle ai-je opposé à ta volonté? tu ne tromperois en moi que mon estime pour Ximéo, tu ne te vengerois que de mon amour; ma famille, mes amies, mes concitoyens, j'ai tout éloigné pour dépendre de toi seul; je dois être à tes yeux sacrée comme la foiblesse, l'enfance et le malheur; non, je ne puis rien craindre, non. » Je l'interrompis; j'étois à ses pieds, je croyois être vrai, la force du présent m'avoit fait oublier le passé comme l'avenir; j'avois trompé, j'avois persuadé; elle me crut. Dieux! que d'expressions passionnées elle sut trouver; qu'elle étoit heureuse en aimant! Ah! pendant deux mois qui s'écoulèrent ainsi, tout ce qu'il y a d'amour et de bonheur fut rassemblé dans son cœur. Je jouissois, mais je me calmois; bizarrerie de la nature humaine! j'étois si frappé du plaisir qu'elle avoit à me voir, que je commençai bientôt à venir plutôt pour elle que pour moi: j'étois si certain de son accueil, que je ne tremblois plus en l'approchant. Mirza ne s'en apercevoit pas; elle parloit, elle répondoit, elle pleuroit, elle se conso-

loit, et son âme active agissoit sur elle-même; honteux de son erreur, et plus honteux de moi-même, j'avois besoin de m'éloigner d'elle. La guerre se déclara dans une autre extrémité du royaume de Cayor, je résolus d'y courir; il falloit l'annoncer à Mirza. Ah! dans ce moment je sentis encore combien elle m'étoit chère; sa confiante et douce sécurité m'ôta la force de lui découvrir mon projet. Elle sembloit tellement vivre de ma présence, que ma langue se glaça quand je voulus lui parler de mon départ. Je résolus de lui écrire; cet art qu'elle m'avoit appris devoit servir à son malheur; vingt fois je la quittai, vingt fois je revins sur mes pas. L'infortunée en jouissoit, et prenoit ma pitié pour de l'amour. Enfin, je partis, je lui mandai que mon devoir me forçoit à me séparer d'elle, mais que je reviendrois à ses pieds plus tendre que jamais. Quelle réponse elle me fit! Ah, langue de l'amour! quel charme tu reçois quand la pensée t'embellit! quel désespoir de mon absence, quelle passion de me revoir! Je frémis alors en songeant à quel excès son cœur savoit aimer; mais mon père n'auroit jamais nommé sa fille une femme du pays des Jaloffes. Tous les obstacles s'offrirent à ma pensée quand le voile qui me les cachoit fut tombé; je revis

Ourika; sa beauté, ses larmes, l'empire d'un premier penchant, les instances d'une famille entière; que sais-je enfin; tout ce qui paroît insurmontable quand on ne tire plus sa force de son cœur, me rendit infidèle, et mes liens avec Ourika furent formés en présence des dieux. Cependant, le temps que j'avois fixé à Mirza pour mon retour approchoit; je voulus la revoir encore: j'espérois adoucir le coup que j'allois lui porter, je le croyois possible; quand on n'a plus d'amour on n'en devine plus les effets, l'on ne sait pas même s'aider de ses souvenirs. De quel sentiment je fus rempli en parcourant ces mêmes lieux témoins de mes sermens et de mon bonheur! Rien n'étoit changé que mon cœur, et je pouvois à peine les reconnoître. Pour Mirza, dès qu'elle me vit, je crois qu'elle éprouva en un moment le bonheur qu'on goûte à peine épars dans toute sa vie, et c'est ainsi que les dieux s'acquittèrent envers elle... Ah! comment vous dirois-je par quels degrés affreux j'amenai la malheureuse Mirza à connoître l'état de mon cœur? mes lèvres tremblantes prononcèrent le nom d'amitié. « Ton amitié, s'écria-t-elle, ton amitié, barbare, est-ce à mon âme qu'un tel sentiment doit être offert? Va, donne-moi la mort. Va, c'est là maintenant tout ce que

tu peux pour moi. » L'excès de sa douleur sembloit l'y conduire ; elle tomba sans mouvement à mes pieds ; monstre que j'étois ! c'étoit alors qu'il falloit la tromper, c'est alors que je fus vrai. « Insensible, laisse-moi, me dit-elle ; ce vieillard qui prit soin de mon enfance, qui m'a servi de père, peut vivre encore quelque temps ; il faut que j'existe pour lui : je suis morte déjà là, dit-elle, en posant la main sur son cœur ; mais mes soins lui sont nécessaires ; laisse-moi. — Je ne pourrois, m'écriois-je, je ne pourrois supporter ta haine. — Ma haine ! me répondit-elle ; ne la crains pas, Ximéo ; il y a des cœurs qui ne savent qu'aimer, et dont toute la passion ne retourne que contre eux-mêmes. Adieu, Ximéo ; un autre va donc posséder.... — Non, jamais ; non, jamais, lui dis-je. — Je ne te crois pas à présent, reprit-elle ; hier tes paroles m'auroient fait douter du jour qui nous éclaire. Ximéo, serre-moi contre ton cœur, appelle-moi ta maîtresse chérie ; retrouve l'accent d'autrefois ; que je l'entende encore, non pour en jouir, mais pour m'en ressouvenir : mais c'est impossible. Adieu, je le retrouverai seule, mon cœur l'entendra toujours ; c'est la cause de mort que je porte et retiens dans mon sein. Ximéo, adieu. » Le son touchant de ce der-

nier mot, l'effort qu'elle fit en s'éloignant, tout m'est présent; elle est devant mes yeux. Dieux! rendez cette illusion plus forte; que je la voie un moment, pour, s'il se peut encore, mieux sentir ce que j'ai perdu. Long-temps immobile dans les lieux qu'elle avoit quittés, égaré, troublé comme un homme qui vient de commettre un grand crime; la nuit me surprit avant que je pensasse à retourner chez moi; le remords, le souvenir, le sentiment du malheur de Mirza s'attachoient à mon âme; son ombre me revenoit comme si la fin de son bonheur eût été celle de sa vie.

La guerre se déclara contre les Jaloffes; il falloit combattre contre les habitans du pays de Mirza, je voulois à ses yeux acquérir de la gloire, justifier son choix, et mériter encore le bonheur auquel j'avois renoncé; je craignois peu la mort; j'avois fait de ma vie un si cruel usage, que je la risquois peut-être avec un secret plaisir. Je fus dangereusement blessé: j'appris, en me rétablissant, qu'une femme venoit tous les jours se placer devant le seuil de ma porte; immobile, elle tressailloit au moindre bruit: une fois j'étois plus mal, elle perdit connoissance; on s'empressa autour d'elle, elle se ranima, et prononça ces mots: « Qu'il ignore, dit-elle, l'état où vous m'avez vue; je

suis pour lui bien moins qu'une étrangère, mon intérêt doit l'affliger. » Enfin un jour, jour affreux ! foible encore, ma famille, Ourika, étoient auprès de moi : j'étois calme quand j'éloignois le souvenir de celle dont j'avois causé le désespoir; je croyois l'être du moins; la fatalité m'avoit conduit, j'avois agi comme un homme gouverné par elle; et je redoutois tellement l'instant du repentir, que j'employois toutes mes forces pour retenir ma pensée prête à se fixer sur le passé. Nos ennemis, les Jaloffes, fondirent tout à coup sur le bourg que j'habitois : nous étions sans défense; nous soutînmes cependant une assez longue attaque; mais enfin ils l'emportèrent et firent plusieurs prisonniers : je fus du nombre. Quel moment pour moi quand je me vis chargé de fers ! Les cruels Hottentots ne destinent aux vaincus que la mort; mais nous, plus lâchement barbares, nous servons nos communs ennemis, et justifions leurs crimes en devenant leurs complices. Un détachement de Jaloffes nous fit marcher toute la nuit; quand le jour vint nous éclairer, nous nous trouvâmes sur le bord de la rivière du Sénégal, des barques étoient préparées; je vis des blancs, je fus certain de mon sort. Bientôt mes conducteurs commencèrent à traiter des viles

conditions de leur infâme échange : les Européens examinoient curieusement notre âge et notre force, pour y trouver l'espoir de nous faire supporter plus long-temps les maux qu'ils nous destinoient. Déjà j'étois déterminé; j'espérois qu'en passant sur cette fatale barque, mes chaînes se relâcheroient assez pour me laisser le pouvoir de m'élancer dans la rivière, et que, malgré les prompts secours de mes avides possesseurs, le poids de mes fers m'entraîneroit jusqu'au fond de l'abîme. Mes yeux fixés sur la terre, ma pensée attachée à la terrible espérance que j'embrassois, j'étois comme séparé des objets qui m'environnoient. Tout à coup une voix que le bonheur et la peine m'avoient appris à connoître, fait tressaillir mon cœur, et m'arrache à mon immobile méditation; je regarde, j'aperçois Mirza, belle, non comme une mortelle, mais comme un ange, car c'étoit son âme qui se peignoit sur son visage, Je l'entends qui demande aux Européens de l'écouter; sa voix étoit émue, mais ce n'étoit point la frayeur ni l'attendrissement qui l'altéroient; un mouvement surnaturel donnoit à toute sa personne un caractère nouveau. « Européens, dit-elle, c'est pour cultiver vos terres que vous nous condamnez à l'esclavage; c'est votre intérêt qui vous rend notre

infortune nécessaire; vous ne ressemblez pas au dieu du mal, et faire souffrir n'est pas le but des douleurs que vous nous destinez: regardez ce jeune homme affoibli par ses blessures, il ne pourra supporter ni la longueur du voyage, ni les travaux que vous lui demandez; moi, vous voyez ma force et ma jeunesse, mon sexe n'a point énervé mon courage. Souffrez que je sois esclave à la place de Ximéo. Je vivrai, puisque c'est à ce prix que vous m'aurez accordé la liberté de Ximéo; je ne croirai plus l'esclavage avilissant, je respecterai la puissance de mes maîtres; c'est de moi qu'ils la tiendront, et leurs bienfaits l'auront consacrée. Ximéo doit chérir la vie; Ximéo est aimé! moi, je ne tiens à personne sur la terre; je puis en disparoître sans laisser de vide dans un cœur, qui sente que je n'existe plus. J'allois finir mes jours, un bonheur nouveau me fait survivre à mon cœur. Ah! laissez-vous attendrir, et quand votre pitié ne combat pas votre intérêt, ne résistez pas à sa voix.» En achevant ces mots, cette fière Mirza, que la crainte de la mort n'auroit pas fait tomber aux pieds des rois de la terre, fléchit humblement le genou; mais elle conservoit dans cette attitude encore toute sa dignité, et l'admiration et la honte étoient le partage de ceux qu'elle implo-

roit. Un moment elle put penser que j'acceptois sa générosité; j'avois perdu la parole, et je me mourois du tourment de ne la pas retrouver. Ces farouches Européens s'écrièrent tous d'une voix : « Nous acceptons l'échange; elle est belle, elle est jeune, elle est courageuse; nous voulons la négresse, et nous laissons son ami. » Je retrouvai mes forces; ils alloient s'approcher de Mirza. « Barbares, m'écriai-je, c'est à moi, jamais, jamais; respectez son sexe, sa foiblesse. Jaloffes, consentirez-vous qu'une femme de votre contrée soit esclave à la place de votre plus cruel ennemi? —Arrête, me dit Mirza, cesse d'être généreux; cet acte de vertu, c'est pour toi seul que tu l'accomplis; si mon bonheur t'avoit été cher, tu ne m'aurois pas abandonnée; je t'aime mieux coupable, quand je te sais insensible : laisse-moi le droit de me plaindre, quand tu ne peux m'ôter ma douleur; ne m'arrache pas le seul bonheur qui me reste, la douce pensée de tenir au moins à toi par le bien que je t'aurai fait : j'ai suivi tes destins, je meurs si mes jours ne te sont pas utiles; tu n'as que ce moyen de me sauver la vie, ose persister dans tes refus. » Depuis, je me suis rappelé toutes ses paroles, et dans l'instant je crois que je ne les entendois pas : je frémissois du dessein de Mirza;

je tremblois que ces vils Européens ne le secondassent; je n'osois déclarer que rien ne me sépareroit d'elle. Ces avides marchands nous auroient entraînés tous les deux : leur cœur, incapable de sensibilité, comptoit peut-être déjà sur les effets de la nôtre; déjà même ils se promettoient à l'avenir de choisir pour captifs ceux que l'amour ou le devoir pourroient faire racheter ou suivre, étudiant nos vertus pour les faire servir à leurs vices. Mais le gouverneur, instruit de nos combats, du dévouement de Mirza, de mon désespoir, s'avance comme un ange de lumière; eh! qui n'auroit pas cru qu'il nous apportoit le bonheur! « Soyez libres tous deux, nous dit-il, je vous rends à votre pays comme à votre amour. Tant de grandeur d'âme eût fait rougir l'Européen qui vous auroit nommés ses esclaves. » On m'ôta mes fers, j'embrassai ses genoux, je bénis dans mon cœur sa bonté, comme s'il eût sacrifié des droits légitimes. Ah! les usurpateurs peuvent donc, en renonçant à leurs injustices, atteindre au rang de bienfaiteurs. Je me levai, je croyois que Mirza étoit aux pieds du gouverneur comme moi; je la vis à quelque distance, appuyée sur un arbre et rêvant profondément. Je courus vers elle : l'amour, l'admiration, la reconnoissance, j'é-

prouvois, j'exprimois tout à la fois. « Ximéo, me dit-elle, il n'est plus temps, mon malheur est gravé trop avant pour que ta main même y puisse atteindre : ta voix, je ne l'entends plus sans tressaillir de peine, et ta présence glace dans mes veines ce sang qui jadis y bouillonnoit pour toi ; les âmes passionnées ne connoissent que les extrêmes ; l'intervalle qui les sépare, elles le franchissent sans s'y arrêter jamais : quand tu m'appris mon sort, j'en doutai long-temps ; tu pouvois revenir alors ; j'aurois cru que j'avois rêvé ton inconstance ; mais maintenant, pour anéantir ce souvenir, il faut percer le cœur dont rien ne peut l'effacer. » En prononçant ces paroles, la flèche mortelle étoit dans son sein. Dieux qui suspendîtes en cet instant ma vie, me l'avez-vous rendue pour mieux venger Mirza par le long supplice de ma douleur! Pendant un mois entier, la chaîne des souvenirs et des pensées fut interrompue pour moi ; je crois quelquefois que je suis dans un autre monde, dont l'enfer est le souvenir du premier. Ourika m'a fait promettre de ne pas attenter à mes jours ; le gouverneur m'a convaincu qu'il falloit vivre pour être utile à mes malheureux compatriotes, pour respecter la dernière volonté de Mirza, qui l'a conjuré, dit-il, en mourant, de veiller sur moi, de me

consoler en son nom : j'obéis, j'ai renfermé dans un tombeau les tristes restes de celle que j'aime quand elle n'est plus ; de celle que j'ai méconnue pendant sa vie. Là, seul quand le soleil se couche, quand la nature entière semble se couvrir de mon deuil, quand le silence universel me permet de n'entendre plus que mes pensées, j'éprouve, prosterné sur ce tombeau, la jouissance du malheur, le sentiment tout entier de ses peines ; mon imagination exaltée crée quelquefois des fantômes ; je crois la voir, mais jamais elle ne m'apparoît comme une amante irritée. Je l'entends qui me console et s'occupe de ma douleur. Enfin, incertain du sort qui nous attend après nous, je respecte en mon cœur le souvenir de Mirza, et crains, en me donnant la mort, d'anéantir tout ce qui reste d'elle. Depuis deux ans, vous êtes la seule personne à qui j'aie confié ma douleur, je n'attends pas votre pitié ; un barbare qui causa la mort de celle qu'il regrette, doit-il intéresser ? Mais j'ai voulu parler d'elle. Ah ! promettez-moi que vous n'oublierez pas le nom de Mirza ; vous le direz à vos enfans, et vous conserverez après moi la mémoire de cet ange d'amour, et de cette victime du malheur. » En terminant son récit, une sombre rêverie se peignit sur le charmant visage de

Ximéo ; j'étois baigné de pleurs, je voulus lui parler. « Crois-tu, me dit-il, qu'il faille chercher à me consoler ? crois-tu qu'on puisse avoir sur mon malheur une pensée que mon cœur n'ait pas trouvée ? J'ai voulu te l'apprendre, mais parce que j'étois bien sûr que tu ne l'adoucirois pas ; je mourrois si on me l'ôtoit, le remords en prendroit la place, il occuperoit mon cœur tout entier, et ses douleurs sont arides et brûlantes. Adieu, je te remercie de m'avoir écouté. » Son calme sombre, son désespoir sans larmes, aisément me persuadèrent que tous mes efforts seroient vains ; je n'osai plus lui parler, le malheur en impose ; je le quittai le cœur plein d'amertume ; et pour accomplir ma promesse, je raconte son histoire, et consacre, si je le puis, le triste nom de sa Mirza.



ADÉLAÏDE ET THÉODORE.

ADÉLAÏDE ET THÉODORE.

L'on avoit confié la fortune et l'éducation d'Adélaïde, orpheline de très-bonne heure, au baron d'Orville, frère de son père; l'obligation de l'élever le fatiguoit tellement, qu'il saisit la première occasion de se débarrasser de sa nièce : c'étoit un homme aimable, facile à vivre, mais d'une si grande légèreté qu'on n'auroit pas obtenu un quart d'heure de son attention, même pour sauver la moitié de sa fortune. Ce caractère l'avoit rendu fort amusant; son insouciance étoit de l'étourderie dans sa jeunesse; on l'appeloit de la philosophie dans sa vieillesse : les effets en étoient les mêmes, le nom seul avoit changé : il ne faisoit jamais ni le mal, ni le bien difficile; mais par foiblesse il se laissoit aller à l'un ou à l'autre. Ce n'étoit pas un homme qui eût un système de moralité ni d'immoralité; il déjouoit en général tout ce qui étoit suivi, tout ce qui étoit profond, tout ce qui donnoit de la peine, ou demandoit un effort; il sentoit bien qu'il n'étoit pas fait pour élever une jeune fille; et laissa Adélaïde jusqu'à quatorze ans à la campagne, chez une de ses parentes

nommée madame d'Orfeuil. C'étoit une femme âgée de trente ans; elle croyoit aimer à la folie un mari dont elle étoit abandonnée; ou du moins, dévote comme un ange, elle ne s'étoit jamais permis de se détacher de ce sentiment, dans la crainte d'éprouver le besoin d'un autre. Née avec beaucoup d'esprit naturel, elle l'avoit mal cultivé, en ne pensant jamais qu'à l'amour, et ne lisant que des livres de dévotion : elle ne connoissoit pas le monde, parce qu'elle n'avoit jamais vécu que dans le pays des chimères; enfin il résultoit du contraste de ses idées romanesques et de ses pratiques religieuses, un caractère plus aimable pour ses amis qu'utile à son élève. Adélaïde l'aimoit avec passion ; ensemble elles lisoient des romans ; ensemble elles prioient Dieu, elles s'exaltoient et s'attendrissoient ensemble, et la jeune âme d'Adélaïde étoit constamment émue. C'est dans cette disposition qu'à quatorze ans elle arriva chez le baron d'Orville ; il l'avoit fait venir seule, sans une femme même pour l'accompagner ; mais tout ce que le luxe invente l'attendoit avec profusion. Les amies du baron d'Orville s'empressèrent autour de la jeune Adélaïde, et chacune d'elles, pour lui prouver son attachement, se chargea de diriger une partie de sa toilette. On ne lui

donna ni bons ni mauvais conseils ; ces dames s'en rapportèrent au hasard sur la conduite qu'elle tiendroit ; mais elles s'occupèrent beaucoup de son amour-propre, parce qu'elles attachoient du prix à ses succès. Quand les femmes d'un certain âge ne sont pas jalouses d'une jeune personne, elles placent leur vanité sur elle ; il faut qu'un succès leur appartienne d'une manière ou d'une autre pour qu'elles le voient avec plaisir. Adélaïde étoit étourdie de tout ce qu'elle voyoit : elle vouloit parler d'amour ; ces dames lui répondoient que le vrai moyen d'en inspirer, c'étoit de ne jamais mettre des couleurs fortes quand on étoit brune, ni douces lorsqu'on étoit blonde. Elle vouloit être dévote : le baron d'Orville l'accabloit de plaisanteries. Elle vouloit lire ; on ne lui en laissoit pas le temps. Enfin ces dames, sans être malhonnêtes, étoient tellement frivoles, qu'elles avoient l'art de faire disparoître la journée sans qu'on s'en aperçût ni par la peine, ni par le bonheur.

Cependant le baron s'ennuyoit des égards qu'il falloit avoir pour une jeune fille ; il étoit inquiet d'en répondre, lorsqu'un matin, M. de Linières, honnête homme, mais aussi sot qu'on en puisse trouver en France, vint lui dire qu'il avoit quatre-vingt mille livres de

rente, soixante ans, et beaucoup d'amour pour sa nièce, et qu'il l'épouseroit, si on le vouloit, dans huit jours. Le baron ne vit pas une objection à faire à la convenance de cette proposition, et sa parole fut donnée. Adélaïde, à qui cependant on en parla, en fut désespérée; son roman de bonheur étoit détruit; elle combattit plus long-temps qu'on ne devoit l'attendre d'une fille de quinze ans; mais au milieu d'un bal on obtint enfin son aveu. Le lendemain du jour fatal elle écrivit une lettre pleine de mélancolie à sa tante : « Il n'y a plus » pour moi d'espérance, lui disoit-elle, ils ont » fini mon avenir. Le bonheur d'aimer m'est » pour jamais interdit; je mourrai sans avoir » senti la vie; il ne peut plus rien m'arriver » qui m'intéresse, tout m'est égal. » Quelques jours après elle lui mandoit: « Il faut s'étour» dir, il faut se laisser emporter par le tour» billon. Je n'ai ni malheur ni bonheur; je ne » puis rêver avec plaisir; je cède au torrent, » j'aime tout ce qui me dérobe le temps. »

En effet Adélaïde se livra bientôt à tous les plaisirs de son âge. Jolie, spirituelle, aimable, on flatta sa vanité, on lui fit aimer les succès. Quoiqu'elle s'affligeât souvent de l'emploi de sa journée, la crainte de se trouver seule avec le plus ennuyeux des époux la faisoit sortir de

chez elle; l'enchaînement des plaisirs ne lui permettoit pas d'y rentrer; et protestant sans cesse contre la vie qu'elle menoit, le lendemain étoit toujours semblable à la veille. Deux ans se passèrent ainsi : aucun sentiment n'occupa son âme; mais elle apprit à vivre dans le vide, elle apprit à se contenter des plaisirs de la vanité; et quoique son esprit et son cœur fussent bien supérieurs à sa destinée, la solitude étoit nécessaire à ce caractère que le monde pouvoit enivrer, et dont la mobilité rendoit important le choix des objets qui l'entouroient. L'aspect d'une belle campagne la faisoit rêver, le son d'un violon la ramenoit à la ville : la morale sensitive dont parle Rousseau étoit faite pour une âme si jeune et si flexible; cependant cette légèreté ne se portoit que sur des qualités accessoires : un peu de vanité, du goût pour les plaisirs, voilà les défauts dont la campagne la corrigeoit, et que la ville lui rendoit aussitôt : mais sa sensibilité, sa bonté, sa franchise étoient inaltérables, et ses torts, qu'elle avouoit aisément, servoient de consolation aux envieux, et donnoient à ses amis un sujet de plaisanterie toujours piquant et toujours bien reçu. Une physionomie douce et fine, des cheveux blonds, un teint d'une blancheur éblouissante, enfin

une expression romanesque et tendre contrastoient avec son extrême vivacité, mais répandoient sur toute sa personne un air de modestie et de sensibilité qui forçoit à s'intéresser à elle. Au milieu même des transports que lui causoient les fêtes et les succès, Adélaïde étoit bonne pour son époux; elle étoit incapable de souffrir qu'on lui donnât le moindre ridicule : les sots ont de la vanité; l'époux d'Adélaïde se contentoit de quelques paroles obligeantes et d'une prière de l'accompagner partout, à laquelle son désœuvrement le faisoit toujours céder. Au bout de deux ans M. de Linières tomba malade, Adélaïde le soigna avec zèle : il mourut. Un sentiment d'horreur s'empara d'elle, son imagination fut vivement frappée par le sombre spectacle dont elle fut témoin : c'étoit la première fois qu'elle avoit réfléchi sur la mort. La perte de ce qui nous est cher inspire tant de douleur, que l'effroi disparoît auprès d'un tel sentiment; mais on contemple dans les indifférens l'aspect de la fin de la vie, et cette idée livre aux réflexions tristes et philosophiques, dont le cœur d'une femme est facilement effrayé.

Le baron d'Orville et sa société entendoient si mal Adélaïde, qu'elle éprouva le besoin de les fuir. Elle se résolut à passer l'année de

son veuvage chez madame d'Orfeuil, chez cette tante qu'elle adoroit et qui n'avoit pas cessé de la regretter, quoiqu'elle blâmât la dissipation dans laquelle sa nièce avoit vécu. Madame de Linières arriva au mois d'avril chez madame d'Orfeuil; depuis deux ans elle n'avoit pas vu la nature, son cœur en étoit ravi. Les impressions de son enfance se retraçoient avec tous leurs charmes; elle fut heureuse de retrouver madame d'Orfeuil, et jamais le plaisir n'avoit fait jouir son cœur, comme la douce mélancolie qu'elle ressentoit dans ces lieux charmans. Les occupations de chaque jour, l'arrangement des heures, tout fut bientôt décidé. Adélaïde trouva que la vie passoit ainsi plus doucement et plus vite, qu'on la sentoit plus, et qu'elle pesoit moins; enfin, son imagination, livrée tout entière aux charmes de la campagne, ne lui représentoit plus la ville qu'avec horreur. Il y avoit à peine quinze jours qu'elle l'habitoit, lorsque madame d'Orfeuil lui proposa d'aller voir la princesse de Rostain, dont le château étoit à deux lieues de là. Cette femme, extrêmement altière, étoit célèbre cependant par son esprit, son caractère et sa passion pour le comte Théodore de Rostain, son fils, qu'elle avoit enfin corrigé des travers de la jeunesse,

c'est-à-dire de faire des dettes et d'aimer les femmes. Ces deux torts, dont la médiocrité fait un si grand crime, dont les concurrens se servent si bien pour écarter de la route de la fortune, nuisent à soi bien plus qu'aux autres, et des qualités intéressantes peuvent souvent en être la cause et l'excuse. Madame de Linières avoit entendu parler du comte de Rostain. Personne n'avoit plus de réputation d'esprit et d'amabilité; elle savoit qu'il avoit quitté le monde depuis quatre mois, par la peine que lui avoit causée l'infidélité de sa maîtresse, madame d'Étampes, femme galante, qu'il avoit cru fixer, qu'il avoit sincèrement aimée, et dont il s'étoit éloigné avec autant de fierté que de sensibilité; qu'il étoit établi à Paris, qu'il vivoit en mauvaise compagnie, parce qu'il n'alloit que chez les personnes qu'il aimoit; que c'étoit un sujet détestable, parce qu'il donnoit toute sa fortune à ses amis; et comme l'opinion se forme légèrement sur les hommes qui n'ont point d'occasion publique de se faire connoître, madame de Linières croyoit le comte Théodore semblable au portrait qu'on lui en avoit fait; mais son extrême curiosité pour les agrémens d'un esprit aussi célèbre l'emportoit sur toute autre idée. Comme elle en parloit en

ces termes, madame d'Orfeuil lui répondit ainsi : « On vous a trompée sur le comte de Rostain; on ne vous a point exagéré les charmes de sa conversation, tour à tour sérieuse ou gaie; il vous donnera tous les plaisirs dont l'esprit est susceptible; mais c'est l'âme la plus sensible et le caractère le plus fier que vous puissiez vous représenter. Ses idées sur tous les objets sont d'une si grande justesse, qu'il n'a pu s'écarter de la raison que par l'entraînement du cœur; il réunit à beaucoup de gaîté dans l'esprit une profonde mélancolie dans le cœur; je m'y connois, ce n'est pas un esprit romanesque; il n'exagère rien, il exprime peu; mais il sent l'amour mille fois mieux que nous ne l'imaginons. » Madame de Linières et madame d'Orfeuil arrivèrent au milieu de cette conversation; Adélaïde étoit avide de voir un homme que les gens de la cour citoient comme le plus aimable, et sa tante comme le plus sensible : l'un et l'autre avantage peut-être étoient nécessaires à son esprit et à son cœur. Jamais donc le projet de plaire ne l'occupa si fortement. Madame d'Orfeuil et madame de Linières entrent dans un château simplement, mais noblement arrangé; en approchant du salon, elles entendent rire aux éclats deux vieilles femmes,

amies de la princesse de Rostain; en ouvrant la porte elles voient son fils qui causoit avec elles. Adélaïde ne savoit pas se résoudre à parler aux vieilles femmes; mais comme elle sentoit que c'étoit bien de s'en occuper, elle en estima le comte Théodore; il vint au-devant d'elle : sa figure étoit noble et intéressante, toutes ses manières avoient de la grâce et de la dignité; elles invitoient à l'aisance, et rendoient la familiarité impossible. Il avoit surtout dans le regard quelque chose de sensible et de rêveur, qui succédoit presque à l'instant même à l'expression de la gaîté, et sembloit indiquer qu'elle n'étoit pas l'état habituel de son âme. Madame de Linières fit beaucoup de frais pour lui; il y répondit sans aucun empressement de se montrer, mais avec celui de la faire valoir; au lieu de s'occuper de sa réponse, il préparoit celle d'Adélaïde; et si elle avoit eu moins d'esprit, elle s'en seroit cru plus qu'à lui. La visite finit : le comte demanda la permission de les accompagner; il revint le lendemain, et tous les jours qui suivirent : aucune affaire ne le retenoit jamais; il donnoit toute sa vie. Sans cesse aux ordres d'Adélaïde, prévenant ses heures, devançant ses désirs, sans parler de son sentiment, il l'exprimoit tantôt par son dévouement, tantôt par le

culte qu'il rendoit aux charmes d'Adélaïde. Appellera-t-on flatterie l'enchantement qu'il exprimoit pendant qu'elle lui parloit? C'est un autre art que celui de la louange; c'est le don de l'amour. Théodore possédoit ce charme d'une manière irrésistible; il sembloit vivre dans ce qu'il aimoit, servir l'amour-propre en s'abandonnant aux mouvemens de son cœur, agir involontairement comme la réflexion auroit pu le conseiller; et tel qu'Émile en portant sa maîtresse au but, il croit victoire pour elle; enfin, il embellissoit tant l'existence de celle qu'il préféroit, plaisir, gloire, bonheur, tout étoit si bien son ouvrage, qu'à son départ on perdoit à la fois lui et soi-même; on ne retrouvoit plus ni ses agrémens, ni ceux qu'il savoit faire naître; le néant succédoit à la vie; les jouissances qui sembloient indépendantes de lui, disparoissoient pendant son absence.

Cependant l'amabilité de Théodore diminuoit, et la rêverie lui succéda. Madame de Linières, qui déjà éprouvoit pour lui un attrait irrésistible, qui déjà s'étoit sentie vingt fois prête à se trahir, ne concevoit pas le silence de Rostain : il étoit libre, elle l'étoit, aucun obstacle ne les séparoit; ses actions, ses paroles, ses regards plus involontaires encore,

annonçoient l'amour le plus profond : quelle étoit donc la cause de son silence? Adélaïde vouloit confier ses sentimens à sa tante : madame d'Orfeuil évitoit cette conversation avec soin. Enfin, un soir qu'elles se promenoient, en attendant Rostain, sur le bord d'un ruisseau dans une allée sombre, près du pavillon qui séparoit le jardin de la forêt, Adélaïde dit à madame d'Orfeuil : « Hé quoi! ne me parlerez-vous jamais du comte de Rostain? — Il y a une heure que nous nous entretenons de lui, répondit madame d'Orfeuil. — Ne pourriez-vous pas m'expliquer son inconcevable conduite? — Il faudroit que je susse d'abord, dit-elle, quel est le mystère que je dois découvrir. — Ah! mon amie, s'écria Adélaïde, en fondant en pleurs, vous ne m'aimez plus puisque vous ne devinez pas que je l'aime. » Madame d'Orfeuil fut émue de la vérité de son mouvement : « Va, lui dit-elle, si je croyois que ton cœur fût digne du sien, je ne m'opposerois pas à sa passion pour toi. — Vous vous opposez à mon bonheur, lui dit Adélaïde, vous? — Si tu savois quelle âme t'est dévouée! quelle sensibilité! quelle délicatesse! c'est sa vie qu'il te confie. — J'en suis digne par ma tendresse, j'en suis digne par les principes que ma tante a gravés dans mon cœur. — Je

t'estime profondément; je suis sûre même que ton âme ardente est capable de l'amour le plus tendre; mais ton esprit est si mobile, ta tête est si légère, que ton amant, que ton époux pourroit être aisément inquiet de ton cœur. Je connois Rostain; c'est le plus parfait des caractères pour les autres et le plus malheureux pour lui-même : le monde qui flétrit le cœur a seulement rendu le sien plus susceptible de défiance, et l'expérience, sans le détacher du bonheur de l'amour, ne lui a que trop appris combien il étoit rare de l'obtenir. — Ma tante, répondit Adélaïde, ne me jugez pas sur les deux ans que j'ai passés dans le monde. Je n'aimois pas alors ; aujourd'hui je sens qu'il faut mourir ou posséder le cœur de Rostain; mais est-il bien vrai qu'il m'aime? » Comme elle achevoit ces mots, Rostain approchoit. « Eh bien! lui dit madame d'Orfeuil, je suis vaincue; je crois qu'Adélaïde vous aime, je ne m'oppose plus à l'aveu que vous avez tant de besoin de lui faire. — Ah! mon Adélaïde, s'écria-t-il, écoutez-moi; ce n'est pas la première fois que je vous parle de mon amour; il y a long-temps que vous l'avez deviné : mais souffrez que mon âme s'ouvre à vous tout entière. Il n'est plus temps de ne pas vous aimer; mais il l'est encore de ne pas se livrer à l'espoir de

vous inspirer quelque retour. Que votre cœur réfléchisse un moment; c'est ma vie que je remets entre vos mains; sans doute je consentirois à la perdre pour jouir un seul jour d'une illusion si douce; mais l'instant qui m'éclaireroit, l'instant qui précéderoit ma mort seroit si cruel, que je ne me sens point la force d'en braver le danger. J'ai cherché partout le bonheur; une femme peu vertueuse, mais dont je m'étois cru aimé, m'a captivé pendant quatre ans; quand elle me fut infidèle, je quittai le monde; j'aurois quitté la vie, si l'on pouvoit aimer de toutes les facultés de son âme ce qu'on n'estime pas. Des goûts simples remplissoient mon temps; je passois les jours sans les regretter ni les attendre: l'action de mon âme étoit suspendue; je vous ai vue: l'idée d'un bonheur au-delà de l'imagination m'est apparue; j'ai pensé que je pourrois trouver en vous tout le charme de l'amour et de la vertu, que je vous aimerois avec ivresse, que je vous verrois en liberté, et que l'hymen sanctifieroit le lien que l'amour auroit formé. Il faut aimer Adélaïde, il faut comme moi n'éprouver de passion que dans le cœur, pour concevoir le tressaillement qu'une telle espérance m'a fait éprouver: mais depuis deux mois que je vous vois

et que je vous aime, une crainte m'arrête; mon caractère seul l'a fait naître. L'âme d'Adélaïde est sensible et pure; son amant, son époux n'aura jamais que des raisons de l'estimer; ce n'est pas assez pour mon cœur: le soupçon en est banni; mais l'inquiétude y habite presque sans cesse : je suis jaloux, susceptible même; il n'y a pas de bonheur pour moi, si le plus léger nuage l'obscurcit; et mon imagination est si sombre, qu'un prétexte suffit pour me plonger dans le désespoir. La plupart des hommes sont occupés de la fortune ou de la célébrité; moi je ne serai jamais malheureux que par une seule cause; toutes mes forces sont rassemblées dans mon cœur : c'est là que je puis vivre ou mourir. Si j'étois un jour moins aimé par vous (pardonnez-moi d'oser croire que je le suis maintenant), je ne m'en plaindrois pas; l'amour n'est jamais ramené par des reproches, et mon âme est trop délicate et trop fière pour s'y livrer; mais j'en mourrois : ce mot dont on abuse seroit mon histoire, et ce spectacle déchireroit le cœur d'Adélaïde. C'est pour elle que je le redoute, c'est pour elle que j'interroge son cœur. » Ce discours fut prononcé avec une sorte de sensibilité solennelle, dont Adélaïde fut profondément émue;

mais s'abandonnant cependant au sentiment qu'elle éprouvoit : « Théodore, s'écria-t-elle, ma tendresse est digne de la vôtre. — Dieu! répondit-il, voilà le plus saint des sermens; à l'excès de mon bonheur je sens qu'il ne m'est plus possible d'en douter. » Des torrens de larmes coulèrent alors de ses yeux. Adélaïde étoit au comble de la joie; madame d'Orfeuil serroit leurs mains réunies; ils éprouvoient tout le bonheur dont l'âme humaine peut jouir; se calmant ensuite pour sentir en détail toute leur félicité, ils parlèrent des moyens de l'assurer.

Adélaïde, naturellement étourdie, s'étoit plus occupée du comte Théodore que de sa mère. Cette femme hautaine l'avoit prise dans une aversion dont les deux amans ne se doutoient pas. Plein de confiance, Théodore se résolut à lui demander son aveu le lendemain même, quoique le deuil d'Adélaïde ne lui permît pas encore de se remarier. La princesse de Rostain déclara à son fils qu'elle ne consentiroit jamais à cette union ; il avoit prodigué pour ses amis la fortune qu'il tenoit de son père, sa mère seule pouvoit réparer ses pertes. Théodore ressentit une indignation profonde d'un tel refus, ce fils si respectueux s'échappa

pour la première fois en reproches amers; et quittant sa mère avec impétuosité, il arriva chez madame de Linières dans l'excès de sa colère et de son désespoir. Dès qu'elle en connut le sujet, elle lui demanda si à trente ans il ne pouvoit pas disposer de son sort: « Oui, lui dit-il, mais ma fortune dépend.... — La mienne ne suffit-elle pas pour tous les deux? — Vous avez raison, lui répondit-il, je ne vous remercîrai pas de ce sentiment; il est trop dans mon cœur pour m'étonner dans le vôtre. » Peut-être Adélaïde auroit-elle dû conseiller à son amant de ne pas désobéir à sa mère; mais ils n'avoient l'un et l'autre alors que les vertus de l'amour. Adélaïde n'alloit plus chez madame de Rostain; mais le comte passoit la moitié de la journée avec sa maîtresse, et l'inexprimable bonheur d'être ensemble prêtoit du charme aux occupations les plus indifférentes. Enfin le temps qu'ils avoient marqué pour leur union approchoit: madame d'Orfeuil, seule dans leur confidence, avoit fait venir les papiers nécessaires pour conclure leur mariage: il devoit être secret: le deuil d'Adélaïde, le refus de madame de Rostain, l'indiscrétion du baron d'Orville rendoient également cette précaution nécessaire. Théodore, dont l'âme con-

cevoit si facilement des inquiétudes, n'en éprouvoit aucune; certain de posséder le cœur de sa délicieuse amie, trouvant chaque jour quelques nouvelles raisons de l'aimer et de l'estimer, tous les instans de sa vie étoient des époques de bonheur. Adélaïde étoit dans l'ivresse, son cœur sembloit encore plus ému que celui de Théodore; elle témoignoit tout, elle ne cachoit rien. Le matin du jour fortuné, Théodore conduisit Adélaide dans ce pavillon témoin de leurs premiers sermens : « Ce soir, lui dit-il, au nom de la religion, au nom des lois, l'on va te demander de m'aimer; qu'une autre cérémonie non moins auguste et plus tendre te donne à moi pour toujours. Jure à Dieu, dont nos cœurs doivent croire l'existence, puisqu'un bonheur semblable au nôtre ne peut venir que de lui; jure à l'amant qui t'adore, qu'il t'est doux de lui donner ta vie : moi je jure à tes pieds de mourir, si ton amour ou ton bonheur est altéré. Crois, mon Adélaïde, que jamais serment ne fut plus vrai. — Et moi, lui dit-elle, je jure de ne pas exister un seul jour sans toi. » Jamais la passion n'eut un accent plus énergique. Madame d'Orfeuil vint les interrompre. « Le prêtre vous attend, leur dit-elle. — Ah! qu'en est-il besoin? s'écria Théodore, j'ai reçu ses sermens. » Un mouve-

ment de crainte s'empara d'Adélaïde ; ses genoux tremblèrent, ses yeux se remplirent de larmes, son bonheur surpassoit ses forces ; son amant la soutint en tremblant lui-même, et sans pouvoir articuler un seul mot, ce *oui* si fatal ou si cher fut exprimé par tout leur être. Ils regagnèrent lentement le château, appuyés l'un sur l'autre, plongés dans la mélancolie du bonheur, et si certains de s'entendre, qu'ils n'avoient pas besoin de se parler. Madame d'Orfeuil les contemploit avec un sentiment doux et triste ; ce spectacle lui rappeloit ses peines : ils s'en aperçurent, et cette pensée leur fit rompre un silence qu'ils auroient pu long-temps garder ; ils s'occupèrent à la consoler, parce qu'ils ne vouloient pas qu'il y eût de malheur sur la terre. Madame d'Orfeuil n'étoit pas plus pour eux ce jour-là qu'une autre personne ; ils aimoient tout le monde également.

Ils passèrent un mois dans un état de bonheur si calme et si passionné, qu'on n'en pourroit peut-être pas trouver un second exemple. Pendant ce temps, le baron d'Orville ne cessoit d'écrire à sa nièce pour l'engager à revenir à Paris. Théodore étoit obligé de partager son temps entre sa mère et sa femme : l'hiver approchoit. Adélaïde proposa un jour à son époux d'aller passer trois

mois à Paris ; il pâlit à cette demande, se tut un moment ; et bientôt après lui répondit qu'elle avoit raison ; que sa mère, depuis un mois, lui proposoit ce voyage ; qu'il s'y étoit refusé jusqu'à présent, mais qu'il alloit y consentir. « Ce projet vous affligeroit-il ? lui dit Adélaïde. — Non, répondit Théodore, il vous plaît. » Adélaïde ne s'aperçut pas du nuage qui se répandoit sur la figure de Théodore ; elle sentoit plus ses propres mouvemens qu'elle n'observoit ceux d'un autre. Après avoir bien regretté sa tante, elle partit à dix-huit ans, passionnée pour son époux, mais ravie de revoir Paris. Le jour de son arrivée, Théodore, qui connoissoit le baron d'Orville, vint souper chez lui : lorsque Adélaïde entra, le salon retentit des applaudissemens que méritoit sa beauté ; la campagne l'avoit embellie. Bientôt son époux, dont la grâce et l'esprit effaçoient tout ce que Paris pouvoit jamais offrir de plus brillant, s'empressa de faire valoir Adélaïde. Ils furent tous les deux aimables ensemble, et l'un par l'autre : le lendemain Théodore vint voir Adélaïde. « Jamais, lui dit-elle, on n'a montré plus d'agrément et de gaîté que vous ; vous devez aimer la société, car personne ne semble fait pour elle comme vous. — Mon Adélaïde, lui dit-il, ces succès du monde m'étoient devenus bien indifférens ;

puisqu'ils vous plaisent, je les rechercherai; mais il y a long-temps qu'ils ne me flattent plus. » Adélaïde crue veuve, Adélaïde riche et belle attiroit tous les hommages; elle n'aimoit pas moins Théodore, mais elle réunissoit le goût du monde à ce sentiment, et sans cesser de la dominer, l'amour ne l'occupoit pas uniquement; elle n'auroit point été dans une fête où l'on n'eût pas invité Théodore; mais elle préféroit quelquefois le bal à la solitude avec lui. Elle lui dédioit ses succès, mais elle vouloit en avoir; s'il lui parloit au milieu du monde, elle quittoit tout pour lui répondre; mais s'il la laissoit danser ou briller dans la conversation, elle y consacroit la soirée entière : elle n'auroit pu vivre sans Théodore, mais elle pouvoit s'amuser sans lui. Si Adélaïde s'étoit aperçue de son propre changement, à l'instant même il n'auroit plus existé; mais elle trouvoit simple d'aimer le monde, de s'y plaire, d'y réussir; et pensant que son époux devoit partager ce sentiment, elle ne formoit pas un doute qu'il ne l'éprouvât. Le premier nuage de tristesse qu'Adélaïde remarqua sur le visage de Théodore lui causa tant de peine, elle lui offrit de si bonne foi le sacrifice absolu de tous les plaisirs de la société, que lui-même ne voulut pas l'accepter.

Parfaitement rassurés l'un par l'autre, Adélaïde recommença à se livrer à ses goûts, et Théodore qui l'en avoit priée, n'osa lui avouer qu'il eût désiré de ne pas obtenir si parfaitement ce qu'il avoit demandé. Le jour où l'on s'impose la loi de cacher un seul de ses sentimens à l'objet qu'on aime, l'impression de ce sentiment au dedans de soi devient incalculable : les explications, les plaintes, les reproches peuvent ne point laisser de trace ; mais le silence dévore le cœur qui se le commande.

Théodore, fier et sensible, accumuloit ses peines dans son âme, son humeur s'en ressentit. Adélaïde voulut le distraire ; il crut voir de l'effort où il n'existoit que de l'embarras, et repoussa son intérêt avec assez d'indifférence. Adélaïde fut offensée de l'inutilité de ses soins, révoltée de l'injustice de Théodore, par le sentiment même de sa tendresse pour lui ; et par un accord secret de délicatesse ou de susceptibilité, ils éloignoient les occasions d'être ensemble. Adélaïde étoit si sûre de n'aimer rien que Théodore, Théodore de n'avoir pas un seul tort avec Adélaïde, qu'aucun des deux ne vouloit se justifier. Le temps et l'amour auroient fait naître un rapprochement heureux, si, par une fatale circonstance, la jalousie ne se fût emparée du

cœur de Théodore, que la tristesse et la contrainte y avoient préparé. Une amie, qu'Adélaïde avoit un peu légèrement attirée, lui confia sa passion pour le jeune comte d'Elmont, et la conjura de le recevoir beaucoup, parce qu'elle n'avoit que cette manière de se rencontrer avec lui. Adélaïde, que l'amour intéressoit toujours, y consentit. Théodore trouvoit constamment le comte d'Elmont chez sa femme; quand il lui en parloit, elle étoit troublée par la promesse qu'elle avoit faite de ne pas révéler ce secret. Bientôt l'aigreur qui éloigne la confiance s'en mêla. Adélaïde trouva Théodore trop exigeant; Théodore la crut insensible, et résolut de la fuir pour jamais. Adélaïde, vers ce temps, s'aperçut qu'elle étoit grosse. « Ah! s'écria-t-elle, je vais le ramener à moi, j'expierai mes erreurs, je quitterai Paris, nos heureux jours renaîtront. » Théodore entre chez elle; Adélaïde s'avance au-devant de lui, son abord glacé l'arrête; un de ses amis, trompé par l'apparence, venoit de porter le poignard dans le cœur de Théodore, en lui disant qu'il croyoit le comte d'Elmont aimé de madame de Linières. Théodore ne soupçonnoit pas la vertu de son épouse; témoin de son affectation à ne recevoir le comte d'Elmont que quand son amie étoit avec elle,

il se persuada qu'elle se défioit de son propre cœur, et joignant cette amère pensée à la peine que lui causoit la vanité légère de madame de Linières, il se crut certain de n'être plus aimé, et sa résolution fut alors promptement et invariablement prise. « J'ai reçu, lui dit-il, un ordre de rejoindre mon régiment; je pars à l'instant, je viens vous dire adieu. » Un coup de foudre auroit moins frappé madame de Linières : « Vous partez ? lui dit-elle. — Oui, je le dois. — Avec quelle indifférence vous m'apprenez !.... — Je vous reverrai dans peu, » lui dit-il; et bientôt affectant un air de dégagement, il lui parla d'objets indifférens. Adélaïde, qui alloit lui apprendre le nouveau lien qui les unissoit, blessée jusqu'au fond de l'âme de sa froideur, garda un profond silence; elle se leva, ils s'avancèrent l'un vers l'autre, leur secret étoit prêt à leur échapper; je ne sais quelle avidité de malheur fit garder le silence à Théodore; mais s'éloignant tout à coup avec un cri de douleur : « Adélaïde, s'écria-t-il, Adélaïde ! adieu. » Elle resta d'abord immobile, glacée : s'élançant ensuite pour le rappeler, elle vit sa voiture s'éloigner avec rapidité, et sa voix même ne put être entendue. Elle courut chez lui, il n'y étoit pas retourné; elle fit partir un de ses gens sur la route de son régi-

ment ; il n'y avoit pas paru ; elle envoya à sa terre ; on n'en avoit point de nouvelles. Folle de désespoir et d'inquiétude, elle alla trouver son oncle, elle lui avoua son mariage, et le conjura d'aller chez la princesse de Rostain, pour lui demander ce qu'étoit devenu son fils. Le baron d'Orville n'entendoit rien au désespoir de sa nièce. « Il est allé faire un voyage, lui disoit-il ; hé bien, quel mal cela lui fera-t-il ? » Enfin, il partit cependant pour complaire à sa nièce ; au bout d'une heure, qui fut un siècle pour Adélaïde, son oncle revint : « Il n'y a pas au monde une plus abominable femme que votre belle-mère, lui dit-il ; je n'en ai pu tirer que des injures contre vous, des larmes pour son fils, et ce billet. » Adélaïde le saisit avec transport. « Je serai deux mois » absent, ma mère ; pardonnez-moi de ne pas » vous dire où je vais ; je veux que tout le » monde l'ignore ; je jure de vous revoir en- » core ; dans deux mois je reviendrai dans votre » terre, près de celle de madame d'Orfeuil, » vivre ou mourir à vos pieds. » Adélaïde s'évanouit en lisant ce billet ; son oncle la rappela à la vie ; il voulut la consoler ; elle le repoussa. Ne pouvant plus supporter ce monde, cause de tous ses torts et de tous ses malheurs, elle partit pour aller rejoindre madame d'Orfeuil.

Que de réflexions douloureuses ne fit-elle pas en route! que de remords n'éprouva-t-elle pas! que de reproches n'adressa-t-elle pas à Théodore! Enfin elle arriva dans ce château, témoin de son bonheur. Son courrier l'avoit précédée, et cependant personne ne vint au-devant d'elle. Ce témoignage d'indifférence de la part de madame d'Orfeuil remplit son cœur de tristesse. Elle entra dans le salon ; madame d'Orfeuil se leva et la salua froidement. « Dieu ! s'écria Adélaïde, vous me réserviez ce dernier malheur ! » Elle prononça ces paroles avec tant de désespoir, que madame d'Orfeuil en fut assez émue pour avoir le besoin de lui faire des reproches. « Cruelle, lui dit-elle, que t'avoit fait le malheureux Théodore, pour unir ta destinée à la sienne, pour rendre son cœur sensible, victime de ton inconcevable légèreté? Lis, s'écria-t-elle, lis ton arrêt dans cette douloureuse lettre, qui m'a déchirée par ma juste pitié pour lui, par ma fatale tendresse pour toi. » Adélaïde, sans lui répondre, lut cette lettre.

« Tout est fini pour moi, mon amie; un » instant d'un bonheur, trop grand peut-être » pour un mortel, m'a ôté pour jamais la force » de supporter le malheur; je n'écris pas à celle » qui le cause; les plaintes, les reproches m'é-

» chapperoient ; elle voudroit se justifier, je » me rattacherois à ma chimère, et me con» damnerois à vivre. Vous le savez, Adélaïde » me connoît comme vous : l'ombre d'un chan» gement dans le cœur de ce que j'aime, ou » la perte absolue de sa tendresse est un mal» heur égal à mes yeux. Je l'ai vu, ce change» ment ; je n'accuse pas la vertu d'Adélaïde ; » son âme est pure ; ma peine est douloureuse, » sans être amère. Je puis encore adorer l'ob» jet que j'ai perdu ; mais son cœur n'est plus le » même : peut-être qu'un autre a su lui plaire ; le » monde au moins l'a distraite de son époux ; » ce n'est plus cette Adélaïde qui ne vivoit » que pour nous. Ah ! madame, je ne suis plus » nécessaire à son bonheur : pourquoi vivrois» je ? Je vais cependant seul sur le sommet des » montagnes, en présence du ciel et de la » terre, réfléchir sur ma destinée, sur le droit » qu'ont les hommes de terminer leur exis» tence. Si je puis vivre sans bonheur, j'irai » loin de tout ce qui me fut cher, consacrer mon » temps et mes forces à quelques travaux utiles, » dévouer ma vie aux autres comme à mes » semblables, mais non plus comme à mes » amis. Si mon courage ne suffit pas à cet » effort, je reviendrai mourir près de vous » et de ma mère ; peut-être aussi, peut-être

» aurai-je besoin de la voir passer encore une » fois, avant de fermer les yeux pour jamais. » Adieu, mon amie, adieu. »

Comment peindre l'état d'Adélaïde? Pourquoi Théodore n'en étoit-il pas témoin? Madame d'Orfeuil n'y put résister, et bientôt elle s'occupa de la consoler. Mais sa douleur inquiète ne pouvoit recevoir aucun adoucissement; elle vouloit partir, elle vouloit rester; elle n'osoit espérer, elle avoit horreur de craindre. Aucun projet n'étoit adopté, aucun n'étoit rejeté, et sa douleur, se représentant sous toutes les formes, épuisoit tous les genres de courage. Il étoit aisé de s'apercevoir que le remords déchiroit son âme; mais c'étoit par son ardeur à se justifier qu'on pouvoit le démêler. Madame d'Orfeuil n'osoit la flatter de revoir Théodore; elle connoissoit si bien la profondeur de ses sentimens! cependant il avait promis de revenir dans deux mois. Quels jours que ceux qui se passèrent pour Adélaïde! que son malheur la rendit digne de son époux! que des sentimens si profonds et si douloureux effacent aisément les légères traces de la dissipation et de la vanité! Adélaïde conservoit encore le besoin d'espérer; il y a des malheurs qu'on ne peut concevoir d'avance; c'est la mort; rien n'en donne l'idée. Un jour qu'Adé-

laïde et madame d'Orfeuil se promenoient sur la route qui mène au château de Rostain, elles virent des paysans qui s'en retournoient tristement. Madame d'Orfeuil les interrogea. « Ah! dirent-ils, si vous saviez comme notre jeune maître est changé! — Votre jeune maître? — Oui, le comte Théodore. » Adélaïde, à ces mots, étoit déjà sans connoissance : on la rapporta au château ; à peine reprit-elle l'usage de ses sens, qu'elle se jeta aux genoux de madame d'Orfeuil. « Ah! lui dit-elle, allez, allez le trouver ; justifiez-moi près de lui, portez-lui ces lettres qui lui prouveront que le comte d'Elmont étoit aimé de mon amie, et que mon seul tort fut de recevoir un tel secret ; peignez-lui le désespoir dont vous êtes témoin depuis deux mois ; apprenez-lui tout, hors l'enfant que je porte dans mon sein ; s'il repousse la mère, l'un et l'autre doivent périr. Justifiez-moi, obtenez mon pardon. Ah! pars, reviens, songe à l'état où je vais être. — Je vous obéirai, répondit madame d'Orfeuil ; il sera bien aisé d'obtenir votre pardon ; il m'en croira sur votre cœur : maintenant, hélas! il n'est que trop digne du sien ; mais on vous a dit qu'il étoit bien changé? — Ce sont des paysans que sa parure négligée peut-être....... Ah! mon amie, volez vers lui. » Madame d'Orfeuil partit

aussitôt; pendant trois heures qu'elle fut absente, Adélaïde put à peine respirer. Les battemens de son cœur soulevoient sa robe; chaque minute, chaque bruit accroissoit une émotion qui paroissoit au-delà des forces humaines. Enfin, madame d'Orfeuil revint; Adélaïde n'osoit aller au-devant d'elle; madame d'Orfeuil entra avec une gaîté si contrainte, qu'Adélaïde fut plus effrayée de cet effort, que de l'air le plus sombre; cependant le besoin de l'entendre retenoit sa vie prête à lui échapper. « Il vous pardonne, lui dit madame d'Orfeuil; il vous aime, mais il est bien malade. — Hé bien, lui répondit Adélaïde, je rends grâce au ciel, à present je puis mourir. Quand le verrai-je? — Il vous conjure d'attendre encore quelques jours. — Dans quel état est-il? » Elle fit cette question avec un accent si lugubre, que madame d'Orfeuil se sentit forcée de la rassurer. Adélaïde ne répondit rien, et resta plongée dans une rêverie profonde. A deux heures du matin elle pria sa tante de se retirer, en lui disant qu'elle vouloit dormir. Mais dès que l'aurore parut, elle se fit conduire dans la terre de Rostain, elle séduisit un jardinier, et se cacha dans un bosquet, où la mère de Rostain venoit déjeuner tous les matins. Elle ne fit au-

cune question au jardinier; vingt fois elle ouvrit la bouche pour lui demander des nouvelles de son maître; mais vingt fois la parole expira sur ses lèvres. Cachée dans le bosquet, elle pouvoit voir sans être vue. A dix heures du matin, par le plus beau temps du monde, elle vit arriver la mère de Rostain triste et les yeux gonflés de pleurs. Un quart d'heure après, une ombre, appuyée sur deux hommes, dont la sensibilité sembloit rendre les pas chancelans, s'approcha lentement. Adélaïde ne put pas d'abord le reconnoître, ou plutôt cherchant à se tromper, comme on évite un coup de poignard, elle fut une minute incertaine; mais bientôt le son de cette voix si chère ayant frappé son oreille, elle fit un cri et s'évanouit. Ce bruit attira l'attention des deux hommes qui soutenoient Rostain; ils s'enfoncèrent dans le bois, et rapportèrent à ses pieds son Adélaïde évanouie. Quel spectacle pour lui! quel spectacle pour sa mère! Comme Adélaïde ouvroit les yeux, madame de Rostain s'écrioit avec rage : « Otez de mes yeux celle qui a tué mon fils, ôtez de mes yeux la barbare qu'il nomme sa femme. » Rostain, à ces paroles, retrouvant ses forces, s'écria : « Ma mère, ne l'insultez pas, il y va de ma vie, il y va de mon respect pour vous; je ne me connoîtrois plus.

—Va, lui dit sa mère, expire à ses pieds : c'est tout ce qu'elle demande. Adieu.» Adélaïde n'entendoit rien ; les yeux fixés sur Rostain, elle cherchoit à démêler quelques signes de vie dans ses traits défigurés. Restée seule avec lui, ils gardèrent d'abord le silence ; mais tout à coup Adélaïde en sortit par les expressions les plus rapides et les plus passionnées ; elle se justifioit, elle embrassoit ses genoux, et ne parlant que de son amour, vouloit se persuader que son sort dépendoit d'en convaincre son amant. « Hélas ! mon Adélaïde, lui répondit Théodore, je crois à l'injustice de mon cœur, je crois à la pureté du tien, je n'accuse que moi de notre malheur. — De notre malheur ! s'écria-t-elle, et l'avenir ne peut-il pas le réparer ? Ce lien si cher qui nous unit, cet enfant que je porte dans mon sein.... — Ciel ! cet enfant ! tu serois mère ? — Je le suis. — O mon Dieu, s'écria-t-il, que vous ai-je fait pour me rattacher à la vie ? » En achevant ces mots, il tomba dans un état de douleur si violent, que ses forces l'abandonnèrent. Adélaïde fit un cri, l'on vint ; mais quel spectacle cruel n'eut-elle pas sous les yeux ! Quels affreux symptômes de dépérissement et de mort ! Madame de Rostain, ramenée par les cris d'Adélaïde, la repoussoit avec horreur. « Hélas !

madame, lui dit-elle, vous vous repentirez de votre injustice; vous saurez si je l'aime. » Rostain, revenant à lui, vit la terreur peinte sur tous les visages. « Ma mère, dit-il, souffrez Adélaïde auprès de moi; je ne peux plus m'en séparer, mais que j'entretienne un moment seul mon médecin. » On rapporta Rostain au château; Adélaïde le suivoit sans prononcer une parole; des tressaillemens trahissoient seulement l'état de son âme; son visage étoit immobile; le médecin entra, il sortit, sans qu'elle quittât la porte contre laquelle elle étoit appuyée: il s'arrêta devant elle, et lui prit la main avec attendrissement. « Laissez-moi, lui dit-elle, laissez-moi. Savez-vous qui l'a tué? C'est moi, éloignez-vous. » Rostain demanda ensuite sa mère; elle passa avec fureur devant Adélaïde, et sortit peu de temps après fondant en pleurs. « Allez, lui dit-elle, allez, il veut vous voir: contemplez votre ouvrage. — Madame, lui dit Adélaïde, madame, j'ai besoin de vivre encore une heure, laissez-la-moi. » Alors elle entra dans la chambre de Rostain sans lever les yeux sur lui, et s'assit à ses côtés. « Mon Adélaïde, lui dit-il, je demande à cette âme si courageuse et si sensible de m'écouter avec attention; j'ai de grands torts envers toi; ma fatale imagination me per-

suada que je n'étois plus aimé, quand ton cœur daignoit encore être sensible à mon amour. La douleur, des moyens plus violens encore m'ont tellement répondu de la fin de ma vie, qu'en venant dans ces lieux, j'étois assuré de porter la mort dans mon sein. Je ne te cache pas que ta présence, ta tendresse, ce gage de notre amour, font naître dans mon cœur des regrets et des remords cruels. Mais, hélas! le fil de ma vie ne peut plus se renouer; et croyant que je puis seul t'apprendre à supporter ma perte, j'ai voulu moi-même te l'annoncer. — Eh bien! lui dit Adélaïde, ton assassin, celle qui t'a plongé le poignard dans le cœur, crois-tu qu'elle te survive? ne te vengerai-je pas? — Mon Adélaïde, non, tu respecteras l'enfant dont tu vas être mère, tu voudras conserver cette image d'un époux qui te fut cher, tu donneras cet enfant à ma mère, tu ne voudras pas que je meure tout entier, que mon souvenir ne reste pas dans ton cœur, et mes traits dans ton enfant; tu ne commettras pas ce crime, tu ne me causeras pas cette douleur. » En entendant ces mots, Adélaïde tomba dans une rêverie profonde; elle se parloit à elle-même. « En effet, disoit-elle, son enfant doit m'être sacré; l'on peut retenir sa vie, l'on peut retarder sa mort:

eh bien! s'écria-t-elle, en se levant, eh bien! Théodore, devant Dieu je vous réponds de votre enfant. — Ah! mon Adélaïde, je peux mourir en paix; tu jures de lui donner le jour, de lui prodiguer tes soins, de l'élever. — Non, lui dit Adélaïde, avec cet accent ferme et sombre qu'une résolution invariable peût seule faire trouver, non; j'ai promis seulement de lui donner la vie, c'est tout ce qu'il recevra de moi. — Adélaïde, quel est ton dessein? Adélaïde, veux-tu que j'emporte au tombeau ces craintes déchirantes? — Barbare, s'écria-t-elle, quand tu m'as quittée pour jamais, quand tu as fait couler dans tes veines le poison qui nous tue, ton cœur a-t-il eu pitié de moi? Tu m'arraches ce que j'aime, tu m'en rends l'assassin, et tu me parles d'y survivre? Pardon, lui dit-elle, en se jetant à ses genoux; pardon, va, tu n'entendras plus ces plaintes douloureuses; je me soumets à mon sort; mais interroge ton cœur; qu'il t'apprenne ce que je souffre, et te défende de me commander de vivre. » Comme elle achevoit ces mots, madame de Rostain entra: Théodore lui recommanda avec force et sa femme et son enfant. Cette malheureuse mère, abattue par la douleur, ne pouvoit prononcer un mot: sa violence, sa tendresse, ses défauts, ses qua-

lités, tout étoit anéanti. Adélaïde, les yeux fixés sur Théodore, perdoit son souffle dès qu'il respiroit avec peine, sembloit mourir avec lui. Tout à coup elle le vit pâlir. « Théodore, s'écria-t-elle.—Adélaïde, lui dit-il, viens mettre ta main sur ce cœur qui n'exista que pour toi; songe que tu n'es pas coupable, songe que je te laisse et mon fils et ma mère; ne m'oubliez pas. Adieu. » Sa tête se pencha sur le sein d'Adélaïde, et ce fut là qu'il expira. Les cris de sa mère appelèrent du secours; on voulut approcher de lui : Adélaïde écarta de la main tout le monde; on fit de nouveaux efforts pour l'arracher à ce spectacle. « Non, dit-elle, laissez-le-moi; vous voyez bien qu'il a voulu se reposer sur mon cœur. » Pendant vingt-quatre heures, elle resta dans cette attitude, demanda par intervalles quelque nourriture qu'elle prenoit avec un soin qui contrastoit avec sa douleur. Madame d'Orfeuil vint la supplier de quitter ce corps inanimé: « Bientôt, lui dit elle, vous ne le connoîtrez plus. — C'est vrai, répondit-elle, n'exposons pas aux regards son visage défiguré. Quelles sont ses dernières volontés? — Dans le bosquet où vous vous êtes revus, il désire qu'on élève son tombeau; c'est là, dit-il, qu'il eût voulu vivre; c'est là que ses cendres doivent reposer. — Il a raison, répondit-

elle ; c'est moi qui conduirai cette auguste cérémonie. — Toi ? — Oui. — Pourquoi chercher à déchirer ton cœur ? — Non, mon amie, c'est avec ces pensées que je puis occuper encore ce temps qu'il faut parcourir ; laisse-moi faire, je veux vivre ; cet enfant que je porte doit recevoir le jour ; il faut que je dirige moi-même mon cœur ; il est si prêt à m'échapper ; va demander à madame de Rostain si ma présence ne lui sera point odieuse. » Madame d'Orfeuil revint lui dire que la mère de Théodore la recevroit sans peine. Pour la première fois Adélaïde entra chez elle sans crainte. Elle trouva madame de Rostain dans les convulsions du désespoir, et cachant avec peine l'horreur que lui causoit la vue d'Adélaïde. « Ne vous contraignez pas, madame, lui dit-elle ; vous ne pouvez rien ajouter à la situation de mon âme ; votre haine ne durera pas ; promettez-moi d'aimer l'enfant de votre fils, quoique je sois sa mère ; c'est tout ce que j'ose espérer. » Le calme d'Adélaïde avoit d'abord indigné madame de Rostain ; mais en l'examinant, quelque chose de si sombre et de si solennel étoit répandu sur toute sa personne, qu'elle ne put se défendre d'en être émue : ses yeux et sa voix s'adoucirent ; mais Adélaïde ne s'en aperçut point, et retombant dans

sa rêverie, elle se leva et descendit dans le jardin. En arrivant près du bosquet, elle tressaillit; mais bientôt reprenant son courage, elle appela un homme chargé du triste monument. « Vous le ferez très-simple, lui dit-elle; c'est remplir son intention : deux urnes seront placées sur ce tombeau. — Deux ? — Oui, deux; il l'auroit permis, il m'avoit pardonné. » Le jour fatal de la cérémonie, Adélaïde conduisit avec un courage inexprimable le funèbre cortége. Au moment où il s'arrêta, on la vit tressaillir, et se jetant à genoux, elle pria long-temps; puis se relevant, elle dit à madame d'Orfeuil : « Emmenez-moi; c'est trop. » En rentrant chez elle, une fièvre ardente la saisit. « Soignez-moi bien, dit-elle à madame d'Orfeuil : dans l'état où je suis, vous pourriez penser que la mort seroit un bienfait du ciel pour moi; mais vous ne savez pas qu'il faut que je vive pour accomplir ma promesse, qu'il le faut. » Les soins de madame d'Orfeuil et la raison d'Adélaïde la sauvèrent. Madame de Rostain s'occupa beaucoup d'elle; Adélaïde y fut sensible, mais sans aucune expression vive; elle étoit plongée dans une rêverie profonde dont elle ne sortoit jamais que par des signes de reconnoissance bienveillans, mais froids.

Pendant quatre mois que dura sa grossesse, on la vit souvent seule, écrivant beaucoup, se promenant sans cesse près du tombeau de son époux, parlant peu, et cherchant à éloigner d'elle les soins et même les sentimens. Elle s'occupoit de madame de Rostain en silence; mais on voyoit qu'elle ne vouloit pas en être aimée, et qu'elle désiroit seulement de la voir plus heureuse et dans un état de santé meilleur. Enfin, un soir elle sentit le commencement des douleurs; madame d'Orfeuil étoit avec elle, et pour la première fois un mot involontaire la trahit. « Ah, Dieu! s'écria-t-elle, voilà donc le terme! » Madame d'Orfeuil ne la comprit pas. Pendant les heures de son travail, Adélaïde ne donna pas un signe de souffrance. Sa pensée étoit si fortement absorbée, que son âme étoit déjà séparée d'elle-même; tout ce qui l'environnoit étoit étonné du contraste de ses nerfs en convulsion et de son regard tranquille. Dès qu'elle fut accouchée, elle demanda qu'on lui apportât son enfant, et l'élevant au ciel d'une main défaillante: « Théodore! s'écria-t-elle, ô mon cher Théodore! ma promesse est accomplie. » Alors, par un mouvement si rapide qu'il fut même impossible de l'apercevoir, elle prit des grains d'opium qu'elle tenoit cachés sous

le chevet de son lit; et sortant de la stupeur où depuis si long-temps elle étoit plongée, elle pria madame de Rostain et madame d'Orfeuil d'approcher. « La douleur que je contiens depuis quatre mois, leur dit-elle, auroit suffi pour terminer mes jours, mais un secours plus prompt vient d'en hâter la fin. Je dois vous l'apprendre. » Leurs cris l'interrompirent. « Ne me regrettez pas, leur dit-elle ; il y a long-temps que je ne vis plus; aucun sentiment ne pouvoit entrer dans mon âme, je n'aimois plus rien, j'étois devenue féroce; si vous conservez quelque souvenir de cette Adélaïde qui vivoit avant la perte de Théodore, si vous m'avez pardonné le malheur dont ma coupable légèreté fut la cause, ma mère, ayez soin de votre enfant. L'expérience des torts, l'expérience du malheur a bien hâté mon esprit et mon âme; et celle qui pendant quatre mois a conçu le dessein de mourir, a jugé la vie sans les illusions qui l'embellissent; faites lire à mon enfant ce que j'ai écrit pour lui; parlez-lui beaucoup de son père; qu'il m'écoute et qu'il l'imite; et si mes torts l'indignoient contre moi, que mon malheur et ma mort en effacent l'horreur. » Elle parla encore quelque temps sans faiblesse et sans attendrissement. Dieu, la mort, l'avenir furent l'objet de ses

réflexions profondes ; mais rien de sensible ne lui échappa, jusqu'au moment où ses idées se brouillèrent : alors, le nom de Théodore, celui de sa mère, de son enfant, de son amie, errèrent sans cesse sur ses lèvres ; et dans peu d'heures elle expira comme une personne que la mort délivre.

Adélaïde fut placée ainsi qu'elle l'avoit voulu, ainsi qu'elle l'avoit mérité, auprès de son époux. Madame de Rostain et madame d'Orfeuil, unies par le même regret et le même désir, ne se séparèrent pas ; elles élevèrent ensemble l'aimable fils d'Adélaïde ; et la fermeté de l'une tempérée par la douceur de l'autre, fit un objet accompli du fruit infortuné de l'amour et du malheur.

HISTOIRE DE PAULINE.

HISTOIRE
DE PAULINE.

Dans ces climats brûlans, où les hommes, uniquement occupés d'un commerce et d'un gain barbares, semblent, pour la plupart, avoir perdu les idées et les sentimens qui pourroient leur en inspirer l'horreur, une jeune fille, nommée Pauline de Gercourt, avoit été mariée, à l'âge de douze ans, à un négociant fort riche, et plus avide encore de le devenir. Ses plantations, son commerce, ses voyages occupoient seuls sa vie. Il s'étoit marié, parce qu'il avoit, dans ce moment, besoin d'une grande somme d'argent pour faire un achat considérable de nègres, et que la dot de Pauline lui en fournissoit les moyens. Orpheline et mal élevée par un tuteur ami de son époux, et tout-à-fait dans le même genre, à treize ans elle épousa M. de Valville, sans connoître la valeur de l'engagement qu'elle prenoit, sans avoir réfléchi ni sur le présent, ni sur l'avenir. Pauline avoit un naturel aimable et sensible; mais à cette époque de la vie, de quel usage est ce don,

si l'éducation ne l'a pas développé? On le retrouve, quand le moment arrive où l'on peut s'élever soi-même, où l'on sait se servir de sa propre expérience; mais le meilleur naturel cède à toutes les premières impressions du monde, quand les principes ne le préservent pas. Pauline étoit belle comme le jour; tout ce que les romans nous racontent de la régularité des traits, du charme de l'expression, étoit réalisé par elle; et quoique sa jeunesse tînt encore à l'enfance, un regard souvent mélancolique caractérisoit déjà sa physionomie. Pour son malheur, M. de Meltin venoit souvent chez M. de Valville; c'étoit un homme de trente-six ans, aimable et spirituel, mais si dépravé, qu'aucun sentiment même de délicatesse ne remplaçoit dans son âme l'absence totale des principes de la morale. Il amusoit Pauline, qui, délaissée tout le jour par son mari, ne savoit que faire de son temps ni de sa gaîté; il vouloit lui plaire, mais il s'aperçut bientôt qu'il n'y réussiroit pas; et sentant qu'il ne pourroit pas la séduire, il se flatta de la corrompre et de l'obtenir à son tour par cet horrible moyen. L'âge de Pauline ne peut l'arrêter; il la dévoue au malheur. Il est vrai que n'attachant pas d'importance à la vertu des femmes, il agissoit comme il pen-

soit. Meltin présente à Pauline un de ses cousins, nommé Théodore, jeune et sensible, du moins en apparence, et qui possédoit ce moyen de plus pour tromper. Théodore s'occupe de Pauline; il avoit lu quelques romans; il lui parle leur langage, il l'attendrit, il parvient à lui plaire, ou du moins sa jeune âme s'attache à la première impression qu'elle éprouve, et croit sentir l'amour parce qu'elle a le besoin d'aimer. Théodore étoit certainement plus sensible que son cousin, et surtout incapable de tramer d'avance un projet immoral; mais il se laissoit facilement entraîner par ceux de Meltin; il auroit eu honte de lui montrer des scrupules; et comme il estimoit peu les femmes qu'il obtenoit, il se conduisoit légèrement avec elles. Il dansoit, il chantoit à merveille; Pauline avoit tous les talens; c'étoit la seule partie de son éducation qu'on eût soignée. Ce rapport de goûts et d'occupations les attachoit l'un à l'autre, et plus encore peut-être les soins continuels que M. de Meltin se donnoit pour les réunir. Les sentimens vrais naissent d'eux-mêmes; mais un tiers peut enflammer une jeune tête pour l'objet de son penchant, plus que cet objet lui-même; il persuade mieux, parce qu'il paroît sans intérêt à convaincre; on le croit

plus que ses propres yeux, parce qu'on ne le soupçonne pas d'illusion.

Un jour M. de Meltin donna un grand bal; toute la ville du Cap s'y rendit; la beauté de Pauline, la grâce de Théodore enchantèrent tout le monde; on leur répétoit qu'ils devoient s'aimer; ils le crurent. Théodore, ce jour-là, fut enivré de bonne foi. Meltin, qui suivoit toujours ses infâmes projets, enhardissoit Théodore, qui devenoit timide depuis qu'il aimoit sincèrement. L'excessive chaleur força Pauline à sortir dans le jardin; Théodore la suivit; l'heure, la nuit, le silence, l'égarement des plaisirs et des succès causèrent la honte de Pauline; ils se séparèrent, elle dans un état de trouble et de désespoir, dont la violence surpassoit et les forces et les réflexions de son âge; lui, moins heureux qu'agité, n'aimant pas assez Pauline pour se charger du destin de sa vie, n'étant pas assez insensible pour voir avec indifférence le sort qui menaçoit cet enfant. Dans cet état il alla trouver son cousin; celui-ci, loin de diminuer son trouble, s'efforça de l'accroître. Théodore aimoit l'indépendance : son cousin lui peignit avec exagération l'esclavage auquel il alloit être condamné, et lui parlant avec enthousiasme des avantages qu'il trouveroit à remplir une place

qu'on lui proposoit en France, il l'exhorta de tout son pouvoir à faire promptement ce voyage. Théodore, qui étoit ambitieux, et que ses propres intérêts dominoient toujours, fut ébranlé par ce conseil. Cependant il alla voir Pauline; à peine put-il la reconnoître : cet enfant étoit devenu une amante passionnée; son jeune langage étoit celui de la plus noble éloquence. Peut-être pouvoit-on s'apercevoir qu'elle s'exaltoit elle-même sur son sentiment, pour qu'il diminuât sa faute à ses propres yeux; mais tout ce que l'amour peut imaginer de plus élevé, de plus romanesque, elle le développa à Théodore. Un semblable tableau l'effrayoit bien plus qu'il ne l'attachoit. Pauline fut frappée de sa froideur, et se livrant bientôt à la douleur la plus amère, elle lui jura de cesser de vivre, s'il n'éprouvoit pas les mêmes sentimens qu'elle. Théodore resta confondu de la violence de ses expressions; mais à travers la folie que son âge et sa situation pouvoient expliquer, il découvroit dans son âme des mouvemens nobles et purs qui lui causoient des regrets. Cependant loin d'être ramené par la douleur de Pauline, c'étoit une importunité de plus dont il éprouvoit le besoin de se délivrer. Il combattit ce désir pendant

quinze jours encore ; la triste Pauline ne s'apercevoit que trop de son éloignement ; mais peu instruite dans l'art de captiver un homme tellement ami de l'indépendance qu'il craignoit même d'être aimé, elle lui écrivoit sans cesse de longues lettres, où son âme jeune et tendre se peignoit dans un style incorrect, extraordinaire, et qui réunissoit le caractère de l'enfance aux sentimens d'un autre âge. Meltin tâchoit de la consoler ; il n'y pouvoit parvenir ; tous les projets les plus insensés s'emparoient tour à tour de sa tête ; et ses organes, trop foibles pour ses pensées, étoient prêts à se déranger. Théodore, effrayé de son état, se détermina à l'abandonner ; il avoit l'âme trop tendre pour supporter le spectacle de sa douleur ; il trouva plus simple de la porter au comble en s'éloignant ; il s'embarqua donc pour la France ; mais il manda seulement à Pauline qu'il alloit passer deux mois dans une île voisine, et défendit expressément à son cousin de révéler son secret. Pauline, en recevant cette nouvelle, éprouva un désespoir si violent, que Meltin craignit pour ses jours ; il la soigna avec assiduité ; il étoit lui-même épouvanté de la situation où ses horribles trames l'avoient conduite. Personne n'estimoit les femmes

moins que lui ; il n'avoit jamais voulu croire que l'homme qui cherchoit le premier à leur plaire eût à se reprocher leur honte ; et de ce premier choix au second, il ne voyoit que le hasard de différence. Son opinion à cet égard avoit relâché les principes de sa morale sous d'autres rapports : car c'est un ensemble qui ne peut exister sans toutes ses parties. Cependant il passoit pour un honnête homme, parce qu'il n'avoit été cruel et perfide qu'avec les femmes.

La malheureuse Pauline absente de son mari, sans parens qui s'occupassent d'elle, sans autre société intime que celle de Meltin, passoit les jours entiers à s'entretenir de son malheur. Sa réputation avoit déjà éloigné plusieurs femmes d'elle ; les unes, désirant qu'on ne se souvînt pas des torts de leur jeunesse, et commençant d'abord par les oublier elles-mêmes, montroient un éloignement insurmontable pour un jeune enfant qui débutoit si mal ; les autres, d'un âge plus rapproché du sien, cherchoient à se faire, par le choix de leurs sociétés, une considération à laquelle leur mérite personnel ne pouvoit pas suffire ; d'autres, enviant simplement la beauté de Pauline, saisissoient un prétexte pour ne pas se montrer avec elle ; et celles qui vouloient se faire remarquer par la bonté de leur âme,

disoient avec un ton de tristesse qui leur concilioit tous les cœurs : *quel dommage que Pauline soit la plus légère des femmes! elle me plaisoit tant, que rien, je l'avoue, ne m'a fait une si vive peine que les torts affreux dont on l'accuse.* Cet intérêt si tendre perdoit Pauline plus sûrement que des critiques franchement amères. Elle savoit ce qu'on disoit d'elle, elle n'osoit se montrer dans le monde; sans instruction, sans habitude de s'occuper, elle ne pouvoit supporter la solitude qui nourrissoit son désespoir. Meltin cherchoit à lui persuader qu'elle ne pourroit s'arracher à sa douleur qu'en se livrant à un autre sentiment : quand elle l'entretenoit de son repentir, il lui répétoit toujours que ce repentir ne cesseroit qu'en adoptant les principes qui la mettroient au-dessus des préjugés de son enfance; enfin, il lui présentoit le tableau du reste de sa vie, tantôt comme une suite de peines, comme des jours sans fin consacrés à la même pensée, tantôt comme un enchaînement varié de plaisirs et de succès. Le cœur de Pauline n'étoit pas convaincu; son esprit seul, égaré par le désespoir, lui persuadoit quelquefois qu'il falloit tout tenter pour s'arracher à la peine qu'elle éprouvoit. Elle étoit trop jeune pour supporter le malheur; elle étoit trop foible

pour le surmonter. Enfin, après deux mois de douleur, elle reçoit une lettre timbrée de France, dont l'adresse étoit écrite de la main de Théodore. Elle perd connoissance en la voyant; en revenant à elle, cette femme, cet enfant resta deux heures sans oser l'ouvrir: sa destinée étoit dans cette lettre, ce n'étoit peut-être pas l'amour seul qui la glaçoit de terreur; c'étoit aussi la crainte du sort qui l'attendoit, de l'abîme dans lequel Meltin alloit l'entraîner. Enfin elle lit ces fatales lignes, qui lui annonçoient que Théodore, arrivé en France, abandonnoit pour jamais sa patrie, et la prioit de perdre jusqu'au souvenir de l'homme qu'elle avoit daigné préférer. Cette froideur, ce mépris l'indignent, l'irritent; elle hait Théodore; aucune pensée douce et tendre, aucun souvenir consolant ne peut adoucir l'amertume de son âme. Pendant huit jours, elle erre dans les jardins comme une personne égarée; Meltin veut lui parler, elle le repousse, et son âme agitée semble dans un état de folie. Enfin, un jour elle s'approche de Meltin avec une physionomie plus sinistre que ses jeunes traits ne sembloient devoir l'exprimer. « Écoutez, lui dit-elle, je n'ai pas quatorze ans; depuis un an vous me conduisez, je suis un enfant, mais j'expire de dou-

leur ; tirez-moi de l'abîme où vous m'avez plongée ; que faut-il faire pour ne pas mourir ? — Aimer celui qui vous adore. — Vous aimer ! lui répondit-elle, c'est impossible ; je suis injuste, je suis ingrate même ; mais je me sens de l'éloignement pour vous. — Soyez à moi, vous ne serez plus malheureuse ; qu'allez-vous devenir, sans parens et sans amis ? moi seul je puis vous guider par mes conseils et par mes soins, vous rendre dans le monde la considération que vous avez perdue ; je sais vous aimer et vous connoître, juger votre faute et vous la pardonner. Si je m'éloigne, vous serez livrée à vos regrets, à vos malheurs ; moi seul je puis les dissiper ; moi seul je saurai vous conduire et vous tenir lieu de père, d'époux et d'amant. » Meltin s'efforçoit d'entraîner par ses séductions une âme que le vice révoltoit par instinct plutôt que par réflexion. « Quoi ! se disoit Pauline, moi-même je ne pourrois plus m'estimer assez pour me plaindre ; oserois-je penser à Théodore, quand j'aurois brisé tous les liens qui m'attachent à lui ? Les femmes inconstantes et légères n'éprouvent point des douleurs pareilles aux miennes. Meltin assure qu'elles sont heureuses, mais quelle honte est la leur ? Quelle destinée sera la mienne ? » Telles étoient les pensées de la

triste Pauline, et sous le ciel ardent de la ligne, dans la solitude et le désespoir, sa tête étoit prête à s'égarer. Meltin, craignant de manquer sa conquête, la menaça de l'abandonner, l'effraya sur son avenir; il sut, avec tout l'art que l'étude des femmes et de Pauline en particulier put lui suggérer, la plonger dans un tel état d'incertitude et d'effroi, qu'il la vit prête à perdre la raison avec la vie : dans cet instant sa défaite étoit facile; mais quel homme alors n'eût pas respecté cet enfant, que le désespoir seul livroit en sa puissance? Cet homme ne fut pas Meltin. « Je suis donc, lui dit Pauline en frémissant, je suis donc une femme perdue! Ces viles créatures que j'ai vu mépriser sont donc semblables à moi; plus de retour à cette vertu que je connois mal, mais dont le nom m'étoit si cher; hé bien! chargez-vous donc de ma destinée. Vous m'avez promis de me préserver du désespoir, c'est tout ce que je demande, je ne peux plus rien pour moi-même; c'est vous qui m'en répondez. » En achevant ces mots, elle le quitta, et il resta presque troublé de son triomphe, et n'osant y réfléchir, parce qu'il ne vouloit pas se le reprocher. Huit jours se passèrent pendant lesquels Pauline repoussoit avec effroi son nouvel amant; les remords n'en étoient point la cause,

son âme n'étoit point encore assez développée pour les éprouver, ou du moins pour s'en rendre compte; ce n'étoit pas non plus au ressentiment de la conduite de Meltin qu'il falloit attribuer cet éloignement involontaire. Pauline elle-même s'étoit précipitée dans l'abîme, ou du moins elle devoit le croire; l'art qui l'avoit conduite étoit invisible à ses yeux; mais un dégoût invincible, mais l'horreur d'un choix dicté par le désespoir, l'obligation de paroître aimer, d'aimer même celui qui a le droit de mépriser sa maîtresse, quand l'amour n'est point son excuse, portoit dans le cœur de Pauline un trouble, un malheur sans charme, un regret sans doux souvenirs, dont elle ne connoissoit encore ni l'agitation, ni le vide. Dans cette perplexité, dans cet état qui ne lui permettoit de former aucun désir, ni de concevoir aucune espérance, elle apprit que son époux avoit fait naufrage, en revenant de la Jamaïque. Son testament lui rendoit la disposition d'une fortune considérable; elle ne donna pas de larmes à l'homme qu'elle connoissoit à peine; aucun sentiment factice n'étoit entré dans son âme, aucun de ces mouvemens qu'on excite en soi pour pouvoir se permettre en conscience de les montrer aux autres; mais elle frémit de son âge, de ses

fautes, et de son indépendance. Meltin, au contraire, changeant en plan de fortune tous ses projets de séduction, s'applaudit d'un événement qui devoit lui faire trouver le meilleur des partis dans la plus jolie des maîtresses; il étoit si aisé de ramener l'âme de Pauline à des sentimens honnêtes, qu'il devoit se croire certain de la déterminer à l'épouser et de lui persuader que ses torts même lui en faisoient un devoir. Pauline en effet, inquiète, agitée, auroit accepté sa main sans un événement imprévu qui la sauva de ce dernier malheur.

Théodore en arrivant au Havre, avoit été saisi d'une maladie fort vive. Une Américaine, parente de Pauline, qui demeuroit près de là, lui prodigua ses soins; mais rien ne put détourner le coup mortel dont il étoit frappé. La certitude de succomber changea son âme, ou plutôt toutes les illusions disparoissant au bord du tombeau, il jugea la vie telle qu'elle doit se montrer aux yeux de l'homme sage. Le sort de Pauline l'attendrit; il s'entretint souvent d'elle, avec la respectable femme que la pitié retenoit auprès de lui, et lui peignant les projets et les mœurs de son cousin, lui montrant des lettres de Pauline, il l'intéressa vivement pour elle. Madame de Verseuil (c'étoit son nom) étoit une femme d'un grand

caractère, d'un esprit supérieur; elle avoit aimé le père de Pauline; ses parens s'étant opposés à leur union, les liens qu'elle forma la rendirent malheureuse, mais elle remplit ses devoirs avec une grande vertu. Veuve depuis quatre ans, sans enfans, riche, indépendante, elle étoit venue s'établir dans une campagne sur le bord de la mer; elle alloit quelquefois au Havre pour rendre service à ses compatriotes, et demandoit toujours des nouvelles de Pauline, conservant un éternel intérêt pour la fille de l'homme qu'elle avoit aimé, profondément regretté, et dont le souvenir suffisoit à ses rêveries. Le danger dans lequel Théodore lui représenta Pauline, l'émut jusqu'au transport; c'étoit une personne à qui rien ne paroissoit impossible que le mal; elle conçut le projet d'aller trouver Pauline, et de la sauver par ses conseils. Théodore expira en lui recommandant sa jeune et malheureuse amie, et madame de Verseuil s'embarqua après avoir reçu ses derniers soupirs. Arrivée à Saint-Domingue, elle s'informe de Pauline; elle apprend qu'elle est veuve, et se flatte aussitôt de l'emmener avec elle; son nom étoit connu de Pauline; la réputation qu'elle avoit laissée dans l'île, les services qu'elle avoit rendus en Europe à plusieurs colons, ne per-

mettoient pas d'ignorer ses vertus et ses lumières. Elle arrive à l'habitation de Pauline, et choisit pour lui parler l'instant où elle savoit que Meltin étoit allé à la ville. Pauline émue, troublée de sa visite, croit, en la voyant, qu'elle doit tout savoir, qu'elle est sa conscience. Madame de Verseuil commence par lui apprendre la mort de Théodore; un saisissement affreux, des larmes abondantes peignent une émotion qui tenoit à la fois dans Pauline du remords et du regret. Madame de Verseuil lui remet une lettre qu'il a écrite en mourant, dans laquelle il l'exhorte à se livrer aux conseils de la femme respectable qui s'intéresse à son sort, et la conjure de renoncer pour toujours à la société de son cousin. Quelques mots sensibles, mais surtout des réflexions dictées par la morale et le repentir, terminoient sa lettre. Madame de Verseuil parla long-temps à Pauline; elle éprouvoit, en l'écoutant, une impression impossible à rendre; son âme se développoit, des sentimens jusqu'alors incertains, confus, s'éclaircissoient et se fixoient : elle entendoit le langage qu'elle avoit désiré sans le connoître; elle voyoit ouverte devant elle la route qu'elle avoit cherchée; elle retrouvoit dans madame de Verseuil le caractère qu'elle s'étoit repré-

senté comme une chimère, dont elle avoit conçu l'idée sans en avoir rencontré l'exemple; elle se laissoit aller au premier sentiment d'un bonheur pur, lorsque tout à coup elle réfléchit sur la seconde faute qu'elle avoit commise; et s'éloignant avec violence de madame de Verseuil, « Non, madame, lui dit-elle; non, je ne suis pas digne de votre intérêt; je suis une malheureuse que Meltin a de nouveau perdue; rien ne peut me relever de cet abaissement; et c'est en l'épousant que je puis expier ma honte! — Quelle erreur! s'écrioit madame de Verseuil; vous n'avez pas encore quinze ans, et vous voulez vous dévouer au supplice d'épouser celui que vous ne pouvez estimer? — Mais je mérite le mépris de tout le monde; lui seul n'a pas le droit de repousser le malheur qu'il a causé. — Si jeune encore, si peu complice par votre âme des fautes qu'on vous a fait commettre, pouvez-vous croire qu'elles ne peuvent pas être réparées? — Jamais, jamais; la honte en est ineffaçable. — Non, Pauline, lui dit madame de Verseuil, cette honte n'existe déjà plus à mes yeux; au nom de ce père dont la vertu t'auroit préservée des piéges tendus à ton enfance, au nom de ce sentiment si tendre que son souvenir et ta présence ont fait naître dans mon cœur,

viens, suis-moi dans une autre contrée; mets l'immensité des mers, mets plus encore, mets une éducation vertueuse entre ton enfance et ta jeunesse, et je me charge de te faire oublier la première.» Pauline fut ébranlée; Pauline céda enfin, et se jetant à ses genoux, lui jura de la suivre. « Écoutez, lui dit madame de Verseuil, il faut cacher ce secret à Meltin. Conduisez-vous généreusement avec lui; il s'est chargé de vos affaires; qu'il en conserve la direction; écrivez-lui simplement, mais de manière à lui ôter tout espoir de vous revoir jamais. Demain, pendant son absence, rendez-vous chez moi; il ne sait pas que je suis à Saint-Domingue; dans deux jours nous en partirons, dans deux jours vous serez à jamais séparée de la douleur et de la honte.» Pauline consentit à tout, et passa le jour entier dans une sorte de joie. Elle n'avoit pas encore assez réfléchi pour concevoir le malheur du souvenir des fautes qu'elle avoit commises, et tout lui sembloit réparé: elle frémit en voyant Meltin, et prétextant un grand mal de tête, elle échappa à la nécessité de feindre, art coupable qu'elle ignoroit, art auquel l'amour illégitime condamne, et qui fait peut-être son plus grand crime.

Le lendemain, à l'heure convenue, elle se

rendit chez sa vertueuse bienfaitrice. En la voyant entrer, madame de Verseuil s'écria : « Ah! mon Dieu, je te rends grâce, elle est à toi. » Le jour d'après elles s'embarquèrent. Une heureuse navigation les fit bientôt arriver dans cette maison charmante que madame de Verseuil possédoit à une lieue du port du Havre. La mer d'un côté, un bois touffu de l'autre, rendoient cette situation mélancolique et sombre. Là, Pauline retrouva le portrait de son père; là, par degrés, madame de Verseuil éclaira son esprit, en élevant son âme; une morale austère n'inspiroit pas tous ses discours; elle ménageoit un cœur qu'il ne falloit pas tourmenter par les remords. D'ailleurs, elle avoit aimé, elle étoit sensible; ce souvenir, cette qualité mêloient à sa vertu quelque chose de compatissant et de tendre, qui ne permettoit pas de la redouter; le malheur et l'amour étoient deux mots dont le sens profond et terrible ne lui fut jamais inconnu. Quiconque versoit des larmes, quiconque savoit aimer, sans être encore digne d'elle, n'en fut jamais repoussé. Loin que la gaîté de Pauline s'accrût, elle disparoissoit chaque jour : en adoptant cette morale parfaite que madame de Verseuil prêchoit avec tant de charmes, elle prenoit en horreur sa vie passée; et

son aimable institutrice avoit sans cesse besoin d'atténuer ses fautes à ses propres yeux. Quand Pauline lisoit avec madame de Verseuil des ouvrages qui contenoient les maximes les plus pures, souvent elle la quittoit avec précipitation, et couroit s'enfoncer dans le bois : madame de Verseuil l'y retrouvoit baignant la terre de ses larmes. Lors même qu'elle se permettoit la lecture de quelques romans, elle disoit souvent à madame de Verseuil, « Ceux-là du moins ont suivi les lois de la délicatesse ; ceux-là avoient pour excuse l'amour. » Jamais madame de Verseuil ne pouvoit relever cette âme abattue par les remords ; c'étoit la plus vertueuse des femmes unie à la plus coupable ; le passé inséparable du présent la poursuivoit sans cesse. Quand elle restoit seule, elle s'occupoit toujours ; les souvenirs et l'espérance lui étoient également interdits ; comment auroit-elle pu se plaire dans sa rêverie ? Quand elle rendoit des soins à madame de Verseuil, quand elle exécutoit ses œuvres de charité, et les accroissoit par ses propres bienfaits, elle paroissoit heureuse ; mais si le moindre mot rappeloit l'Amérique, elle retomboit dans le désespoir. Madame de Verseuil voulut un jour lui parler de sa jeunesse, du bonheur de l'amour, et du besoin d'être

aimée; elle repoussa cette idée avec horreur. « Moi, lui dit-elle, découvrir ou cacher ma honte à celui que je choisirois? j'aimerois mieux mourir. » Elle prononça ces mots avec tant de force, elle parut si long-temps émue après les avoir dits, que madame de Verseuil chercha à la distraire de ses sombres idées plutôt qu'à les combattre. Madame de Verseuil étoit bien loin de juger son amie avec tant de rigueur; elle songeoit à la marier, et vouloit ensevelir ainsi pour jamais dans l'oubli la dernière année de son enfance. Le nouveau monde que Pauline habitoit favorisoit ce dessein. Un esprit fort, une morale pure avoient guidé constamment madame de Verseuil dans tout le cours de sa vie; mais l'extrême délicatesse d'une âme jeune et timorée lui sembloit de la déraison, plutôt que de la vertu. Son ascendant sur Pauline cependant ne s'étendoit pas jusque-là; elle avoit su la ramener dans le sentier de l'honneur, dont elle-même ne s'étoit jamais écartée; mais Pauline l'y devançoit par l'excès de ses remords et de ses regrets. Quatre ans se passèrent ainsi, sans que rien pût la déterminer à accompagner madame de Verseuil dans les voyages qu'elle faisoit au Havre. L'aspect des hommes lui faisoit horreur : la lecture seule et la société de madame

de Verseuil pouvoient lui plaire. Elle acquit toutes les connoissances, elle développa son esprit de mille manières différentes. Sa beauté s'accrut dans le repos de la solitude; à dixneuf ans rien n'étoit plus accompli que Pauline; quelque chose de rêveur et de sauvage donnoit à sa figure un caractère romanesque; et la surprise de l'admiration étoit un premier hommage que personne ne pouvoit lui refuser.

Pendant un voyage que madame de Verseuil fit au Havre, Pauline, comme à l'ordinaire, avoit refusé de la suivre, lorsqu'elle reçut une lettre qui lui apprit que son amie avoit la fièvre; l'inquiétude la força de partir; elle arriva, elle la trouva mieux; elle voulut revenir aussitôt; son amie la retint malgré elle : mais dès qu'il arriva du monde, Pauline s'enferma dans son appartement. Le soir madame de Verseuil lui en fit des reproches, et lui parla de la curiosité, de l'intérêt que cette conduite avoit excité dans le comte Édouard de Cerney, colonel d'un régiment de dragons, en garnison au Havre. Elle lui parla de ce jeune homme avec un enthousiasme extrême : Pauline y prêta peu d'attention; mais cédant à la volonté de son amie, elle alla le lendemain matin avec elle à une fête où le comte de Cerney l'avoit invitée. Beaucoup de

femmes se rendirent d'abord à la promenade; elles aimoient toutes le comte de Cerney; mais il n'en préféroit aucune. A vingt-cinq ans, il vivoit presque toujours seul; l'étude étoit son premier penchant, et l'on croyoit plus à sa sensibilité par l'expression de son visage que par sa conduite : l'amitié, l'amour ne remplissoient point sa vie; la bienveillance et la bonté sembloient les seuls liens qu'on pût entretenir avec lui. Madame de Verseuil le peignoit ainsi à Pauline, en se promenant avec elle sur l'esplanade; mais elle ne s'apercevoit pas que Pauline étoit suivie par tous les jeunes gens de la ville : ils s'écrioient : Qu'elle est belle! et l'environnoient avec un empressement qui commençoit à devenir importun. Pauline, extrêmement troublée, dit à son amie : « Pourquoi m'avez-vous amenée ici? voilà ce qu'on me répétoit à Saint-Domingue; voilà ce que je ne puis entendre sans horreur. » La foule augmentoit, et la tristesse et l'effroi de Pauline ne lui permettoient presque plus de se soutenir, lorsque le comte Édouard, fendant la presse, vint à elle; il s'aperçut de son trouble, et lui donnant la main pour la conduire dans la maison voisine : « Madame, lui dit-il, c'est la première fois que de semblables hommages n'ont causé que de la terreur; puisque vous voulez être défendue de l'admi-

ration, souffrez que je vous propose de vous placer sur ces gradins entourés par quelques soldats, et dont la foule ne peut approcher. » Pauline lui répondit par une simple révérence, et tremblant encore de revoir le monde après quatre ans d'une solitude absolue, après tant de souvenirs douloureux, elle suivit madame de Verseuil, et se plaça avec elle sur l'amphithéâtre qu'on avoit élevé. Pauline, un peu rassurée, ne put s'empêcher d'admirer le comte Édouard; sa charmante figure peignoit à la fois la sensibilité et la hardiesse; une douce pâleur excitoit l'intérêt, et l'expression de ses regards étoit animée par le courage et la fierté; des traits prononcés marquoient sa physionomie; mais ses cheveux blonds, son teint, ses longues paupières mêloient la douceur et la timidité même à l'intrépidité des armes. Il fit manœuvrer ses dragons pendant près d'une heure avec une grâce inexprimable; et chaque fois qu'il passoit devant Pauline, il la saluoit avec une expression de respect qui rappeloit l'ancienne chevalerie: il alloit terminer ces jeux militaires, lorsqu'à la dernière manœuvre en avant, il entendit les cris d'un dragon sur lequel une partie de son régiment avoit passé. Le jeune comte Édouard, ému par ces cris, oublia le danger qu'il couroit. Retournant son cheval, il fut renversé lui-même par la charge

de la cavalerie, et disparut sous les pieds des chevaux. Madame de Verseuil, dans l'excès de sa frayeur, s'avança avec précipitation; Pauline éprouvoit un sentiment plus vif encore; mais se défiant d'elle-même, elle suivoit à pas lents son amie, tandis que son cœur la devançoit. Tous les dragons consternés étoient descendus de leurs chevaux; celui pour lequel Édouard s'étoit exposé, et qui n'avoit reçu qu'une blessure, vouloit se tuer de désespoir. Édouard, en effet, étoit sans connoissance, et sa respiration sembloit oppressée par un coup assez fort dans la poitrine: on le rapporta dans la maison de madame de Verseuil, dont il occupoit une partie; les chirurgiens arrivèrent: dès qu'ils eurent examiné les blessures d'Édouard, ils sortirent pour rassurer son régiment qui assiégeoit sa porte. Pauline s'avança vers eux pour les interroger; mais elle n'osa prononcer un seul mot: son visage cependant exprimoit tellement ce qu'elle vouloit dire, qu'ils lui répondirent sans qu'elle eût parlé. « Les blessures sont inquiétantes, lui dirent-ils; mais cependant, avec des soins, on peut espérer de le sauver. » Cette réponse plongea Pauline dans une si grande rêverie qu'elle ne s'aperçut pas d'abord qu'elle étoit seule au milieu de vingt officiers; mais le remarquant tout à coup, elle remonta précipitamment chez elle.

Rentrée dans son appartement, l'agitation de son âme l'alarma, l'intérêt qu'elle éprouvoit l'effraya, et le souvenir de ses premières fautes l'ayant laissée dans une défiance perpétuelle d'elle-même, elle étoit mille fois plus craintive qu'une femme d'une vertu sans tache. Elle s'interdit donc d'envoyer savoir des nouvelles du comte Édouard, et passa cinq heures dans un tourment inutile, causé par un scrupule exagéré. Madame de Verseuil, qui n'avoit pas quitté le comte Édouard, fit demander Pauline ; elle descendit: madame de Verseuil lui reprocha son absence, et lui dit que le comte Édouard s'en étoit plaint dès qu'il avoit repris l'usage de ses sens. « Il faut que vous veniez le voir avec moi, ajouta madame de Verseuil ; toutes les dames de la ville y sont, et votre absence seroit blâmée. » Pauline ne répliqua rien, et suivit madame de Verseuil en tremblant. Le comte Édouard étoit fort changé; on ne pouvoit le regarder sans attendrissement : toutes les femmes le témoignoient, et l'exagéroient même pour se faire honneur, et pour intéresser Édouard; mais elles manquoient ce dernier but : car Édouard ne répondoit que par une politesse fort simple à leur excessive sensibilité ; mais en voyant entrer Pauline, il fut extrêmement ému : quel

éclat, en effet, que le sien! comme toutes les femmes disparoissoient auprès d'elle! Il lui parla avec plus de respect et moins de froideur; elle lui répondit avec une si grande réserve, qu'il n'osa continuer. Elle fut obligée de rester aussi long-temps que madame de Verseuil; mais à peine parla-t-elle, et toutes les femmes se persuadèrent aisément que cette belle personne n'avoit pas le sens commun. Elles exprimèrent cette opinion dès qu'elle fut partie. Édouard la combattit avec chaleur, et leur exposa, sur la modestie d'une femme, des principes qu'il ne leur parut pas galant de développer. Malgré la résistance de Pauline, madame de Verseuil la forçoit à passer tous les jours deux heures chez le comte Édouard; il crachoit le sang, et l'on craignoit que le coup qu'il avoit reçu n'eût attaqué sa poitrine. Qu'il est naturel d'aimer celui que l'on craint de perdre! qu'il l'est du moins de sentir plutôt dans une semblable situation tout l'intérêt qu'il inspire! que les soins que l'on rend à l'objet que l'on préfère attachent fortement à lui, et qu'il nous devient nécessaire alors qu'il a besoin de nous! Le sentiment de Pauline ne pouvoit se remarquer que par l'altération de son visage; aucun mot, aucun mouvement ne la trahissoit, et sa volonté

dominoit tout ce qui pouvoit dépendre d'elle. Cependant elle examinoit Édouard en silence, et ses observations la forçoient à l'estimer et à l'admirer. Son âme étoit pleine d'énergie; il n'avoit de la jeunesse que l'exagération du bien; son esprit voyoit juste, mais son cœur sentoit peut-être trop vivement. Un défaut, ou, si on le veut, une qualité singulière à son âge et dans son pays, le caractérisoit: c'étoit une grande austérité de mœurs. Il avoit été élevé par un père d'une vertu scrupuleuse; il l'avoit perdu depuis près de deux ans, et plein de respect pour ses opinions et ses maximes, l'opposition qu'il trouvoit dans le monde à sa manière de voir, l'avoit fortifié et peut-être même exagéré dans ses idées; il y tenoit par amour pour son père; il y tenoit aussi par la fermeté naturelle de son caractère. Rien de sévère dans les jugemens, aucune pédanterie dans la conduite n'éloignoit de lui; mais il avoit un sentiment de la perfection si vif et si sûr, qu'il s'étoit détaché successivement de tous ses amis, parce qu'il ne pouvoit être entendu par eux; il croyoit toujours les aimer, quand il s'agissoit de leur rendre service: mais ces sentimens ne contribuoient point à son propre bonheur. Il avoit refusé les partis les plus avantageux, parce qu'aucune femme

ne lui paroissoit ressembler au modèle de charmes et de vertus que son imagination et son âme désiroient de rencontrer. Son esprit, susceptible de la plus grande attention, étonnoit dans ce qu'il étoit déjà, comme dans ce qu'il pouvoit devenir ; et la chaleur de ses expressions ne portoit jamais atteinte à la justesse de son raisonnement. Pauline le remarquoit avec étonnement ; mais chaque fois qu'Édouard, admirant en secret sa réserve et sa modestie, se plaisoit à parler devant elle de la vertu et de la pudeur d'une femme, lorsqu'il tâchoit de lui faire entendre qu'il ne pouvoit ressentir l'amour que pour une femme aussi parfaite qu'elle, lorsqu'il répétoit avec plaisir que le cœur d'une femme, dès qu'il avoit connu l'amour, n'étoit plus digne des mêmes hommages, ne pouvoit du moins mériter le même culte, Pauline sortoit souvent pour cacher ses pleurs ; mais loin d'en aimer moins Édouard, elle approuvoit des sentimens d'accord avec son âme, quoiqu'ils blâmassent sa conduite. Chaque jour lui donnoit de nouvelles raisons de chérir Edouard et de s'en éloigner. Jamais elle n'avoit connu le sentiment qu'elle éprouvoit : comment comparer cet amour pur et tendre, qui confond votre vie dans celle d'un autre, qui ne vous

permet plus d'exister que pour lui, avec ce délire d'une imagination égarée qui, s'élançant au-devant du bonheur, prend pour lui le premier objet qui s'offre à ses regards, et promptement détrompée cherche en vain à prolonger son illusion? Pauline lisoit dans son propre cœur ; elle jugeoit toute la force de la passion qu'elle ressentoit ; mais résolue à se dominer, madame de Verseuil elle-même ne pouvoit la deviner. Édouard, timide et tremblant, n'osoit adresser un seul mot d'amour à l'objet qu'il adoroit ; elle causoit librement avec lui sur des objets indifférens ; lui-même, entraîné par son esprit, par celui de Pauline, trouvoit du charme dans ces conversations : un intérêt plus vif sembloit animer leurs discours ; ils ne parloient de rien ensemble comme ils en auroient parlé à d'autres : mais dès que le comte vouloit seulement approcher du sujet dont son cœur auroit eu tant de besoin de s'entretenir, l'air froid et sérieux de Pauline le forçoit à s'arrêter aussitôt.

Cependant la santé d'Édouard, depuis deux mois, ne se rétablissoit pas ; l'air de la campagne lui fut ordonné, et madame de Verseuil lui proposa un appartement chez elle. Comme son vœu le plus cher étoit d'unir Édouard avec Pauline, elle favorisoit ses sentimens.

Pauline montra à son amie un mécontentement extrême de la proposition qu'elle avoit faite au comte; ces reproches plus vifs qu'il n'appartenoit au caractère de Pauline entraînèrent madame de Verseuil à se plaindre de son ingratitude envers celle qui ne vouloit que son bonheur, et croyoit l'assurer en l'unissant au comte Édouard. Pauline, profondément émue, se repentant d'avoir pu déplaire à son amie, embrassa ses genoux en fondant en pleurs : « Ah! s'écria-t-elle, avez-vous donc oublié qui je suis? quelle chimère poursuivez-vous pour moi? quel présent avili voulez-vous faire à l'homme que vous aimez? — Cruelle, répondit madame de Verseuil, n'ai-je pas le droit de te juger, n'ai-je pas formé ton âme? ne sais-je pas combien elle est digne d'Édouard? — Otez donc, s'écria Pauline, ôtez donc de mon cœur les souvenirs qui me dégradent; faites que je me supporte moi-même: je croirai alors peut-être mériter l'opinion des autres. Sans doute, pourquoi vous le cacherois-je? sans doute Édouard est l'objet le plus parfait que mon imagination ait pu se peindre; mais je m'estime trop pour me croire digne de lui; mais il m'en coûteroit trop pour confier ma honte à sa vertu. Je suis condamnée à l'éternel supplice d'éprouver un attachement

que je ne mérite pas d'inspirer; le passé a jeté sur ma vie un sort dont rien ne peut me délivrer; mes nouveaux sentimens ont fait naître dans mon âme des regrets plus amers sans nouvel espoir. » Madame de Verseuil alloit lui répondre, Édouard entra, il vit que Pauline avoit pleuré, il s'approcha d'elle avec précipitation, elle couvrit son visage, il saisit sa main, et prononça deux fois son nom avec une émotion inexprimable. « Jamais, jamais, » lui dit-elle, répondant à sa pensée, et s'enfuit aussitôt. Édouard resta immobile; madame de Verseuil tâcha de le rassurer, en rejetant sur la timidité de sa nièce et sur la crainte d'un nouveau lien les mouvemens extraordinaires dont il avoit été le témoin. Elle ranima son espérance. Ils partirent tous les trois pour la campagne. Édouard et Pauline en se voyant, en se parlant sans cesse, sentoient tous les jours accroître leur passion l'un pour l'autre; mais la résistance de Pauline sembloit augmenter à proportion de son admiration pour son amant : cet inconcevable mystère le désespéroit, il imploroit madame de Verseuil pour le lui découvrir; ses réponses vagues ne le satisfaisoient pas. Madame de Verseuil en se promenant un jour avec lui, en écoutant ses louanges sur la pureté du cœur de Pauline,

sur la réserve de ses manières, se hasarda à lui demander s'il ne croyoit pas possible d'aimer et d'estimer une femme qui, revenue des premiers égaremens de sa jeunesse, les auroit expiés par son repentir. « Je crois, lui répondit-il, que devant Dieu et devant les hommes tous ses torts sont effacés; il existe un seul objet aux yeux duquel elle ne peut les réparer, c'est son amant ou son époux. Ce n'est point comme moraliste que je considère une question que sous ces rapports généraux l'indulgence doit résoudre; c'est comme homme sensible, comme homme qui sait aimer avec idolâtrie, que je n'hésite pas à prononcer qu'il ne peut exister de bonheur avec une femme dont les souvenirs ne sont pas purs; elle est nécessairement inquiète de l'opinion que son amant peut avoir d'elle; il craint lui-même de prononcer un seul mot qui l'humilie, et cette défiance mutuelle leur fait sentir qu'ils sont deux. Le cœur d'une femme n'est dans toute sa perfection que quand il s'ignore lui-même; et les impressions qu'elle reconnoît, les émotions qu'elle se retrace n'ont jamais la même énergie. Si malgré ses fautes elle aime pour la première fois, l'on a flétri son cœur avant de le toucher; si elle a déjà connu l'amour, elle compare sans cesse ce qu'elle a éprouvé avec ce qu'elle ressent, et les

souvenirs prêtent un grand charme aux sentimens, ils sont plus touchans dans l'éloignement du passé. D'ailleurs une femme qui fait un second choix sait par son expérience qu'on peut cesser d'aimer, et dès que l'on conçoit cette idée, il n'y a plus de véritable amour. — Que vous êtes injuste et sévère ! lui répondit madame de Verseuil ; quoi ! vous ne croyez pas qu'un cœur puisse s'épurer par le repentir ? quoi ! vous ne sentez pas qu'une femme, malheureuse par ses premiers égaremens, s'attache avec plus de transport à l'homme qui les lui pardonne, et croyant lui devoir son existence entière, ajoute à la passion tous les liens de la reconnoissance ? D'ailleurs il est des torts si étrangers à l'âme, tellement excusés par les circonstances qui les accompagnent, qu'ils ressemblent bien plus à un malheur qu'à une faute. — Cela se peut, répondit Édouard, mais je veux m'unir à celle que j'admire plutôt qu'à celle à qui je pardonne ; et ce sentiment est si fort en moi, que si j'aimois une femme qui réunit tous les agrémens de Pauline sans avoir toujours possédé ses vertus, j'en mourrois de douleur ; mais je m'en séparerois, non pour moi, mais pour elle ; non peut-être même à cause de ses torts, mais parce que je les saurois, et qu'elle seroit

malheureuse et presque humiliée de la générosité que j'exercerois envers elle. » Ces derniers mots fixèrent d'autant plus l'attention de madame de Verseuil, qu'ils sembloient la confirmer dans son dessein. Son âme étoit honnête ; mais elle vouloit le mariage de Pauline à quelque prix que ce fût, et ce désir passionné l'égara. Édouard se montroit si tendre, il parloit de son amour avec tant d'énergie, de son malheur avec un désespoir si sombre, que Pauline attendrie étoit prête à lui révéler son secret; rien ne servoit à le lui faire deviner; elle lui disoit quelquefois : « Un obstacle invincible nous sépare; je ne suis pas digne de vous. » Son enthousiasme pour elle étoit si grand, le caractère de Pauline étoit si parfait, sa conduite si pure, que rien ne pouvoit exciter un soupçon dans le cœur d'Édouard; souvent il la louoit avec un enthousiasme qui lui perçoit le cœur, et repoussoit ainsi la triste confidence à laquelle Pauline étoit au moment de se décider. Enfin un jour elle alla trouver madame de Verseuil, et lui peignant sa passion pour Édouard. « Il faut que je choisisse, lui dit-elle, entre l'aveu de ma honte ou le sacrifice absolu de mon amour; je ne puis continuer de voir Édouard; je ne puis nourrir dans son âme un sentiment qui fera son mal-

heur; il faut me séparer moi-même de cet objet qui m'est si cher, ou lui donner la force de le faire, en me montrant à lui, non telle que je suis, mais telle que j'ai mérité qu'on me juge. »
Madame de Verseuil effrayée lui raconta, quoiqu'en l'altérant, une partie de sa conversation avec Édouard, et se servant de son ascendant sur elle, peut-être même du prix qu'elle attachoit à l'amour d'Édouard, à ce sentiment qu'elle craignoit de perdre avec son estime, elle sut enchaîner sa confiance; madame de Verseuil lui peignit avec force l'austérité du caractère d'Édouard, lui jura qu'il étoit assez sage pour désirer lui-même d'ignorer les torts de celle qu'il aimeroit; et fortifiant dans Pauline le sentiment de honte et de modestie qui l'avoit retenue tant de fois; elle en obtint la promesse de garder son fatal secret. Mais rien ne put la détourner d'ordonner au comte de s'éloigner, et de renoncer à elle pour toujours, malgré les prières de sa véritable mère, de celle à qui elle devoit bien plus que la vie; elle alla trouver Édouard, et n'ayant pas la force de soutenir long-temps l'effort qu'elle faisoit sur elle-même, elle lui dit sans ménagement, et avec une précipitation extrême, qu'elle le prioit de partir, et de ne la revoir jamais. A ces mots, il tomba sans connoissance

à ses pieds; peu s'en fallut qu'elle n'expirât à cette vue; elle appela du secours, et lui prodigua les noms les plus tendres : le délire de la passion au désespoir se peignoit dans les paroles entrecoupées et sans suite que lui inspiroit le touchant spectacle de cet amant si cher, expirant à ses pieds. Madame de Verseuil accourut; on ranima Édouard, Pauline rassurée se retira; madame de Verseuil, servant pendant deux jours d'interprète aux deux amans, essaya, mais en vain, d'ébranler la résolution de Pauline. Édouard enfin lui fit dire qu'il partiroit le lendemain; Pauline interrogea madame de Verseuil pour savoir avec quel accent il avoit prononcé ces mots terribles? « Avec fermeté et tristesse, lui dit-elle, c'est tout ce que j'ai remarqué; vous faites son malheur et le mien, Pauline: ce n'est pas là de la vertu. » Elle sortit après ce reproche, et laissa Pauline à ses réflexions. La plus belle soirée du monde succédoit au plus beau jour. Pauline prit sa harpe dont elle avoit joué tant de fois pour son amant; se flattant peut-être que le hasard l'ameneroit sous sa fenêtre, elle chanta cette romance qu'elle n'avoit jamais osé lui faire entendre, parce qu'elle suffisoit pour l'éclairer.

Édouard, renonce à me suivre;
Je suis indigne de ta foi;

Pour ton bonheur je ne puis vivre,
Mais j'ose encor mourir pour toi.
C'est désormais la seule gloire
Qui puisse contenter mon cœur;
Tu peux avouer ma mémoire,
Et ma vie est ton déshonneur.

Ce cœur si pur, qu'en toi j'admire,
De te quitter me fait la loi;
J'ai profané ce qu'il m'inspire,
Et le passé s'attache à moi.
En vain, par l'amour enivrée,
Je ne veux voir que l'avenir:
Mon âme est bientôt dévorée
Par le tourment du souvenir.

Je nourris encor l'espérance
Que tu peux toujours me chérir;
Au sein de cette confiance
Il faut se hâter de mourir.
Mon secret pourroit la détruire;
Et, dans l'abîme des douleurs,
J'aurois, pour un jour de délire,
Privé mon tombeau de tes pleurs.

Pauline écouta quelque temps après avoir fini de chanter : elle n'entendit rien; les occasions qui auroient pu amener une explication entre elle et son amant sembloient la fuir, et le courage lui manquoit pour les faire naître. Elle n'étoit pas sortie dans la crainte de rencontrer Édouard; mais il alloit partir dans la

nuit même, elle ne devoit plus le revoir, il pouvoit la croire ingrate, insensible; elle se reprochoit une personnalité coupable qui l'empêchoit de diminuer aux yeux de son amant le prix de l'objet qu'il perdoit; le repentir s'empara de son âme; le besoin d'entendre encore celui qu'elle aimoit avec tant d'ivresse fit naître et fortifia ces réflexions. Elle descendit d'abord dans le jardin, espérant que le hasard la serviroit. Elle se promène jusque sur le bord de la mer, et s'abîmant dans sa rêverie, elle songe à l'invariable tableau du passé, à l'effrayant aspect de l'avenir; et son âme, plongée dans la mélancolie, s'élève vers le ciel, dont l'indulgence peut seule effacer les souvenirs. Un bosquet la cachoit, elle entend du bruit, elle regarde sur le rocher qui s'avançoit dans la mer; elle aperçoit son amant à genoux, les cheveux épars, et dans l'attitude du désespoir. Aussitôt elle devine son projet, aussitôt elle en est certaine, et craignant le temps qu'il faut pour monter jusqu'à lui: « Édouard, lui cria-t-elle, Édouard, arrêtez. » Il entend sa voix, il se lève, il la voit prête à s'élancer vers lui. « N'approchez pas, lui cria-t-il, ou je me jette à l'instant dans cet abîme, pour y fuir votre ascendant. » Pauline effrayée, n'osant avancer, tombe à genoux et l'implore. « Au nom de l'amour que

j'ai pour toi, Édouard. — De l'amour, barbare! dis de la haine. — Descends, viens près de moi. — Non, non, répondit-il avec fureur, tu vas jouir! » et son mouvement fut terrible. « Je suis à toi, lui cria-t-elle, je suis ta femme. » Elle n'en put dire davantage; mais il l'entendit. « Écoute, ne m'abuse pas; jure devant Dieu, devant cette mer qui m'alloit prêter son asile, que tu m'aimes, et que ton sort sera demain pour jamais uni au mien. — Je le jure, » dit Pauline. Elle s'évanouit en prononçant ces mots; la terreur avoit captivé quelques momens son âme prête à s'échapper; mais rassurée, elle n'avoit plus la force de vivre. Édouard enivré de son bonheur, ému peut-être aussi d'avoir contemplé la mort d'aussi près, rapporta Pauline au château comme un homme égaré; il ne s'apercevoit pas du danger que son état lui faisoit courir; il croyoit en être entendu, il croyoit qu'elle lui répondoit. Madame de Verseuil le tira de cette absorbation effrayante en secourant Pauline. Dès qu'elle fut revenue à elle, Édouard transporté courut au Havre pour préparer la cérémonie du lendemain. Madame de Verseuil, restée seule avec Pauline, lui représenta avec force que c'étoit donner une seconde fois la mort à Édouard que de mettre un obstacle quelconque à

leur union; Pauline, ébranlée par le spectacle affreux dont elle avoit été témoin, par l'image de son amant prêt à se précipiter dans la mer, n'étoit pas entièrement à elle. Le bonheur suprême qui l'attendoit, le sentiment de la faute qu'elle alloit commettre, la plongeoient dans une sorte d'égarement dont les effets ne pouvoient ni se prévoir, ni se juger. Edouard revint, Pauline ne disoit pas un seul mot: Édouard étoit inquiet de son bonheur, il sentoit bien qu'il l'avoit usurpé; il ne vouloit pas se l'avouer, et prononçoit seulement quelques phrases sans suite et d'un sens souvent contraire sur l'état où il voyoit Pauline. Madame de Verseuil ne les quittoit pas, et contenoit sa pupille par l'ascendant de sa présence. On eût dit qu'Edouard, d'accord avec madame de Verseuil, vouloit confirmer ce qu'elle avoit dit à Pauline; il lui répétoit, comme s'il eût encore conservé quelques craintes, que sa vie étoit attachée à ce qu'elle ne changeât rien à sa situation présente; qu'il se sentoit dans l'impossibilité de rien perdre de son bonheur sans en mourir; qu'il n'avoit jamais éprouvé ce qu'il ressentoit, et que pour la première fois il reconnoissoit qu'il est des momens de la vie où toute puissance sur soi-même est anéantie.

Quand Pauline vouloit parler, il l'interrompoit dans la crainte d'entendre un seul mot qui troublât le sentiment de bonheur dont il jouissoit depuis si peu d'instans. Enfin, le prêtre, qu'on ne croyoit mandé que pour le lendemain, arriva le soir même, sans qu'Édouard et Pauline fussent restés seuls un instant. Pauline prononça les vœux les plus chers à son cœur, comme une victime qui se dévoue. Si son époux, à travers sa douleur, n'eût pas vingt fois reçu l'assurance de sa passion pour lui, la peine qu'elle témoignoit l'auroit empêché d'accepter sa main; mais certain d'être aimé, il attribuoit à la pudeur, à une bizarrerie de caractère l'état affreux de Pauline. Madame de Verseuil l'entretenoit dans cette idée, et son bonheur faisoit le reste. Dès que la cérémonie fut achevée, madame de Verseuil prit à part Pauline, et lui dit: « Je n'ai pas besoin, je crois, de vous apprendre que vous seriez la plus coupable personne du monde maintenant, si vous pouviez confier votre secret à votre époux. Vous troubleriez à jamais son bonheur, et c'est alors qu'il pourroit avec justice vous reprocher un mystère tout à la fois gardé et révélé pour son malheur. — Ah! sans doute, lui répondit Pauline, sans doute une première faute rend la

seconde nécessaire ; mais c'est vous seule qui m'avez entraînée, vous seule qui faites le crime et le désespoir de votre coupable Pauline. — Cruelle, lui dit madame de Verseuil en versant des pleurs, suis-je donc si coupable d'ensevelir dans l'oubli un secret dont les mers et le temps nous séparent à jamais ; un secret que toi seule peux apprendre à ton époux, et dont il détesteroit lui-même la fatale connoissance? ces reproches sont-ils le prix que tu devois à ma tendresse? — Ah! ma mère, ah ! mon amie! pardon, pardon, s'écria Pauline, le sort en est jeté : puisse-t-il être heureux ! Puissiez-vous ne pas vous repentir de tout ce que vous avez fait pour moi ! » Edouard entra, il venoit de recevoir une lettre d'affaires qui l'obligeoit à partir pour Paris dans peu de jours ; il demanda à Pauline de l'accompagner ; mais elle le supplia de permettre qu'elle fixât à jamais sa demeure dans cette solitude, et lui rappelant ses goûts et ses promesses, elle obtint son aveu.

Les premiers jours de l'union de Pauline et d'Edouard ne ressemblèrent pas au commencement du lien le plus heureux qui soit sur la terre, quand c'est l'amour qui l'a formé. Pauline avoit un sentiment de tristesse et de honte, un désir, une crainte

de parler, qui devoient paroître extraordinaires à son époux; mais il attribuoit à la timidité un trouble qui, cependant, avoit encore d'autres caractères, et la douleur que Pauline témoignoit de son départ, la passion qu'elle montroit pour une solitude qui devoit les réunir sans aucune distraction, calmoient toutes ses craintes. Il partit enfin, et les larmes de Pauline marquèrent ce cruel instant. Pendant une absence de deux mois, madame de Verseuil déchira plusieurs fois des lettres de Pauline pour Édouard qui contenoient le récit de ses fautes; mais dès l'instant que Pauline s'aperçut de sa grossesse, ses incertitudes cessèrent, sa résolution fut prise, elle vit son époux dans l'impossibilité de l'abandonner; elle sentit le besoin de l'attacher chaque jour davantage à la mère par l'enfant, et à l'enfant par la mère, et calmée par l'idée d'un devoir, elle fut moins tourmentée par son secret. Édouard revint; le bonheur d'être père l'enivroit d'avance. Quand la Providence réunit à ce lien si cher tout le prestige de l'amour, quand l'enfant qu'on chériroit comme le sien est encore l'image de l'objet qu'on aime, quand on retrouve dans l'âme qu'il est si doux de développer celle qu'il est si doux de reconnoître, quel bonheur peut exister

au-delà de cette intime réunion des sentimens les plus faits pour le cœur de l'homme? Malheur à celle qui n'a pas connu le bonheur d'être mère! plus malheureuse mille fois la femme infortunée qui l'a connu pour le perdre, et voit dans chaque année qui s'écoule celle qui devoit accroître les qualités ou les charmes de son enfant! Malheur aussi à celle qui a reçu ce bienfait sans en jouir, et dont le cœur a pu méconnoître un attrait aussi involontaire qu'ineffaçable! Pauline, Édouard surent goûter un tel bonheur; et tous les devoirs, animés par la passion la plus vive, occupèrent leur âme. Du moment où Pauline eût donné le jour à un fils, elle fut véritablement heureuse; elle repoussoit des regrets douloureux pour s'occuper de son époux, de son enfant et de madame de Verseuil; elle évitoit avec soin toutes les conversations qui pouvoient ramener au temps de son premier mariage; et si ces souvenirs lui coûtoient encore des larmes, elle se persuadoit qu'elle acquittoit assez par cette peine le tribut que l'humanité doit au malheur. Hélas! quelle erreur étoit la sienne! quelle triste loi du sort égalise les destinées! loin que cette pensée console les âmes douces, c'est en contemplant le bonheur des autres qu'elles suppor-

teroient mieux leur propre infortune. Un jour Édouard étoit allé dîner au Havre ; il revint plus tard qu'il ne l'avoit annoncé ; Pauline alla au-devant de lui, elle vit sur son visage une altération inexprimable ; il voulut le nier, elle n'en fut que plus certaine ; et dans l'instant son émotion devint si vive qu'Édouard ne fut plus le maître d'y résister. Depuis un an il n'avoit pas eu un seul mouvement caché pour elle : dans une telle union il ne peut exister un secret. « Hé bien, lui dit-il, vous le voulez : vous serez peut-être indignée de me voir de la colère quand je ne devrois témoigner que du mépris ; mais ma passion pour vous et pour votre gloire est mon excuse. Je dînois aujourd'hui chez un négociant que vous connaissez : un homme dont j'ignorois le nom, mais arrivé de Saint-Domingue depuis hier, s'y trouva ; la conversation tomba sur la beauté des femmes ; un jeune officier dit que la pupille de madame de Verseuil étoit la plus belle personne qu'il eût vue de sa vie. — Qui ? s'écrie cet étranger, Pauline de Gercourt, la veuve de M. de Valville ? — Oui, répondit l'officier. — Ah ! je l'ai connue beaucoup, reprend l'étranger ; ce que vous dites est vrai ; mais, si son caractère s'est formé comme ses traits, elle doit être un peu vive

maintenant ; quand elle est partie, à l'âge de quatorze ans, elle n'avoit encore cédé qu'à deux inclinations. Je pense que depuis vous vous êtes chargés de vaincre des principes aussi sévères. — La fureur m'a transporté ; on a voulu d'abord l'avertir du lien qui nous unit, mais j'ai exigé le silence. L'étranger a soutenu son horrible calomnie ; mais s'apercevant à la fin de l'imprudence qu'il avoit commise, le mépris dont je l'avois couvert ne lui a pas permis de se rétracter. Il s'appelle Meltin. » Pendant qu'Édouard achevoit ce récit, une pâleur mortelle couvrit le visage de Pauline, tout son corps trembloit, et la violence de son agitation ne lui permettoit pas de prononcer une seule parole. Édouard la regardoit avec un mélange d'étonnement et de terreur impossible à décrire. Étoit-ce l'indignation, étoit-ce un autre sentiment qui glaçoit la langue de Pauline ? ce mystère inexprimable qui l'avoit si long-temps détournée de s'unir à lui, ces discours souvent répétés qui lui avoient paru vides de sens alors, pouvoient-ils être ainsi interprétés ? Une affreuse lumière se répandoit sur le passé, et décoloroit l'avenir. Ils restèrent quelque temps l'un et l'autre dans cette situation affreuse ; Édouard craignit un moment que Pauline ne le soupçonnât d'avoir

mal repoussé cette mortelle injure, et que ce sentiment qu'elle n'osoit exprimer ne fût la cause de son silence. « Je le reverrai demain, lui dit-il, ce vil calomniateur. » Ces mots, que Pauline n'entendit que trop, lui rendirent la force de parler. « Non, s'écria-t-elle, vous ne le reverrez pas; ce n'est point un calomniateur, cet homme, il a dit la vérité; lui-même fut un des objets dont le choix me déshonore, l'autre est mort dans ces lieux même; je t'ai caché ma honte, pour conserver ton estime; il est juste de la perdre; il est heureux d'en mourir: mais si j'ai mérité ta pitié par ma passion pour toi, renonce à cet horrible combat dont je suis l'indigne cause; épargne-moi ce supplice; donne-moi la mort, mais sans me faire passer par des tourmens au-dessus de tous les crimes : je la demande, je l'attends de ta pitié. » Édouard ne l'entendoit plus; il étoit anéanti : la destruction du monde l'eût moins étonné; tout sembloit s'écrouler à ses yeux. Un moment il crut Pauline égarée par la crainte du danger qu'il alloit courir; et saisissant cette lueur d'espérance : « Calme-toi, s'écria-t-il, quelle fureur insensée t'égare? » Il voulut, en disant ces mots, la presser contre son cœur. « Ne m'approche pas, lui dit-elle avec une sombre dignité, je ne suis pas digne de toi;

tu me retrouveras dans les bras de la mort; c'est dans cet instant seul que j'oserai te parler encore, maintenant laisse-moi. » Édouard, prosterné devant elle, ressentoit à la fois la terreur et le respect. Madame de Verseuil entra dans cet affreux moment; Pauline frémit en la voyant. « Madame, lui dit-elle, j'ai suivi vos conseils, apprenez-en l'effet. » Alors, avec un accent étouffé, elle lui raconta ce qui venoit d'arriver à son époux. « Maintenant, lui dit-elle, vous sentez si je puis vivre; mais joignez-vous à moi pour obtenir d'Édouard qu'il renonce au combat affreux qui me tue; c'est le dernier de mes vœux. » Quel cruel moment pour madame de Verseuil ! elle se repentit de ses funestes avis; mais avide d'excuser Pauline, elle fit à son époux le récit des circonstances qui pouvoient diminuer ses premiers torts, et de la violence qu'elle lui avoit faite pour l'empêcher de les révéler. Édouard parut surtout écouter cette dernière partie de la justification de Pauline. Quand madame de Verseuil eut fini de parler, il se retourna vers Pauline : son visage défiguré portant tout à coup la terreur dans son âme, il se précipita à ses pieds. « Pauline, lui dit-il, Pauline, crois-tu donc que je ne t'aime plus ? — Tu m'aimes, s'écria-t-elle, tu m'aimes encore ! oh ! mon

Dieu ! je vous rends grâces ; mes derniers momens ne seront point affreux, mon enfant pourra quelquefois lui prononcer le nom de sa mère. » Mais à ce mouvement d'attendrissement un autre succéda promptement ; elle se jeta aux pieds d'Édouard pour obtenir qu'il ne retournât pas le lendemain au Havre ; il lui fit bientôt sentir qu'elle exigeoit son déshonneur. Convaincue de cette horrible vérité, pendant quelques instans elle fit une prière, et se relevant ensuite, elle se retourna vers Édouard qui, voyant paroître le jour, calculoit déjà les instans de son départ. « Ce soleil qui se lève, lui dit-elle, peut être le dernier pour tous deux. Je ne peux plus vivre pour mon époux, mais le droit de mourir pour lui me reste encore ; bénis ton enfant, ajouta-t-elle en le menant vers son berceau ; je puis le bénir aussi, car mes remords, je le sais, m'ont fait trouver grâce devant Dieu : toi, lui dit-elle, que j'ose encore adorer, c'est à tes genoux que je puis te le dire ; tu vas risquer ta vie pour moi, ce sont mes fautes et plus encore ma fatale dissimulation qui te conduisent dans cet affreux danger ; mais tu es bon, tu es généreux, tu me plains eneore, parce que ton cœur sait que je souffre. » Édouard voulut lui parler. « Ne dis rien, lui répondit-elle, tout est dit. » L'heure approchoit ; Édouard part.

Pauline, avec ce courage qui naît du désespoir, l'accompagne, et lui dit adieu. Madame de Verseuil, inquiète de ce calme apparent, suivoit tous ses mouvemens d'un air troublé, et la voyoit avec crainte se promener sur le bord de la mer. Soyez tranquille, lui dit-elle, est-ce que j'ai besoin de me tuer? est-ce que la douleur ne m'en répond pas? Deux mortelles heures se passèrent ainsi, deux heures plus affreuses peut-être encore, pour Pauline, que pour une personne à qui quelque espoir de bonheur seroit resté. Un courrier arrive; il portoit un billet d'Édouard pour Pauline : « J'ai eu le malheur, lui disoit-» il, de tuer mon adversaire; quelque cou-» pable qu'il fût, je gémis de sa mort; cette » cruelle affaire me retient encore quelques » heures. Je conjure Pauline, qui ne peut » cesser de m'être chère, de se calmer en at-» tendant. » Vous le voyez, dit-elle à madame de Verseuil, le sang d'un homme retombe sur ma tête; c'est moi qui fais périr Meltin : que d'horreurs autour de moi! que de crimes m'environnent! Ah! ma mère, sauvez-moi. » Madame de Verseuil, au désespoir elle-même, cherchoit en vain à calmer cette âme mortellement atteinte : elles virent revenir Édouard; Pauline n'osa point aller au-devant de lui; il s'approcha d'elle, mais on pouvoit apercevoir

qu'il craignoit déjà de ne pas lui marquer assez d'empressement; il affecta d'éloigner les tristes sujets de peine qui le déchiroient; et Pauline, observant ce soin, connut qu'il y pensoit bien plus que s'il en eût parlé. « Quoi! lui disoit-il en la voyant changer chaque jour, ne suis-je pas le même pour toi? — Mieux, lui dit-elle, peut-être, mais pas le même : d'ailleurs, vois-tu cette ombre qui me poursuit, cet homme dont j'ai causé la mort? Vois-tu dans l'avenir notre bonheur à jamais troublé, ta confiance perdue? Édouard, laisse-moi mourir. » Édouard étoit le plus malheureux des hommes; son caractère ne lui permettoit pas d'oublier des torts qui l'avoient si sensiblement affecté, et son amour pour Pauline lui faisoit craindre de témoigner la peine qu'il ressentoit : inquiet, agité près d'elle, il se promenoit souvent seul. Pauline n'osoit pas aller le chercher; elle restoit auprès du berceau de son enfant; il la retrouvoit baignée de pleurs; il vouloit lui parler : elle l'interrompoit toujours; lui-même, incertain de ce qu'il vouloit dire, suivoit un autre discours. Madame de Verseuil s'accusoit sans cesse du conseil qu'elle avoit donné à Pauline; car le tort qui désespéroit Édouard c'étoit le mystère que Pauline lui avoit fait de ses fautes. Peut-être le temps eût il fait renaître le bon-

heur dans cet asile jadis si délicieux, lorsqu'une des femmes de Pauline vint apprendre un matin à Édouard, que toute la nuit sa maîtresse avoit été tourmentée par une fièvre ardente. Édouard à l'instant envoie chercher un médecin, court chez Pauline, et la trouve dans le délire, prononçant son nom sans cesse, en y ajoutant seulement ces mots : *il ne m'aime plus*. Quel spectacle pour lui ! quels remords ! que son amour avoit de force alors ! Combien toute autre idée étoit bannie de son cœur ! c'étoit sa Pauline, telle qu'il l'avoit aimée, telle qu'elle étoit jadis à ses yeux ; c'étoit elle qu'il adoroit. Madame de Verseuil, assise à côté du lit de Pauline, étoit plus effrayée qu'Édouard même. Elle connoissoit le cœur qu'elle avoit formé, elle avoit jugé la profondeur de son désespoir. Le médecin arriva, et parut fort inquiet. Édouard l'excitoit à le tromper : Édouard repoussoit une terreur trop déchirante. Trois jours se passèrent ainsi sans que la raison revînt à Pauline ; les discours qu'elle tenoit n'en étoient que plus touchans. Ce nom chéri que son délire la forçoit à répéter aussi souvent qu'il s'offroit à sa pensée, cette idée dominante qu'elle exprimoit par les mêmes mots, parce qu'elle lui causoit toujours la même douleur, faisoient éprouver à chaque instant une peine nouvelle à son malheureux

époux. Enfin, après trois jours, la raison revint à Pauline; Édouard la crut sauvée; elle s'aperçut d'une erreur que la triste madame de Verseuil ne partageoit pas. « Mon ami, dit-elle à Édouard, perds une illusion qui pourroit rendre plus amer le moment qui doit nous séparer; il faut nous dire un éternel adieu. — Cruelle, s'écria Édouard, c'est toi qui veux me quitter, c'est toi qui me méprises assez pour soupçonner ma tendresse? Va, j'abjure ce que j'ai pu croire avant de t'avoir connue, je proteste à tes pieds que Pauline est aussi parfaite, aussi sublime à mes yeux que dans les jours heureux dont nous avons joui. Le temps et l'amour ont épuré ton âme; vis pour élever ton enfant; vis pour être adorée par l'homme infortuné qui se croit seul coupable. — Ne pense pas, lui répondit Pauline, qu'une imagination fanatique exagère à mes yeux des fautes que mes remords ont effacées devant Dieu; je crois qu'il me les a pardonnées, et j'expire sans crainte. Mais le bonheur de l'amour tient encore à des sentimens plus délicats; les erreurs de ma jeunesse, le tort plus grand encore d'avoir pu te les cacher, ont flétri pour jamais cette félicité, qui par sa perfection même ne pouvoit souffrir d'altération. En mourant je me crois digne de toi; l'excès de ma passion t'est prouvé, c'est le

dernier souvenir que je te laisse, c'est le seul qui se retrace quand l'objet qui nous fut cher n'existe plus ; vois, Édouard, si je ne suis pas heureuse d'anéantir ainsi toutes les barrières qui séparoient ton âme de la mienne. Nous nous réunirons dans le ciel, et jusqu'à ce moment mon image restera dans ton cœur, comme elle y fut jadis. Et vous, ma mère, dit-elle à madame de Verseuil, vous, à qui je dois les sentimens et peut-être les vertus qui m'honorent et me consolent, consolez Édouard, et veillez avec lui sur mon enfant. »

On apporta son fils sur son lit : les cris de son époux, les caresses de son enfant, les pleurs de madame de Verseuil épuisèrent ses forces, et s'affoiblissant par degrés, elle expira. Je ne peindrai point le désespoir de son époux et de madame de Verseuil : qui pourroit intéresser après elle ? Je dirai seulement que la douleur et les remords du conseil qu'elle avoit donné à Pauline terminèrent en peu de temps les jours de madame de Verseuil, et qu'Édouard, dévoré par ses regrets, tourmenté par la juste crainte de n'avoir pu dompter son caractère quand il en étoit temps encore, s'enferma dans une solitude absolue, où il ne vécut que pour élever l'enfant que son amour pour Pauline lui rendoit si précieux.

ZULMA.

AVANT-PROPOS.

Cet épisode étoit d'abord destiné à tenir lieu du chapitre de l'Amour, dans un ouvrage sur l'Influence des Passions, dont je vais publier la première partie; m'étant depuis décidée à suivre dans tout le cours de ce livre la forme de l'analyse, je fais imprimer ce morceau séparément. Il faut peut-être expliquer dans quel objet il a été composé. J'ai voulu, pour peindre l'amour, offrir le tableau du malheur le plus terrible, et du caractère le plus passionné. Il m'a semblé que ce sentiment ne pouvoit avoir toute l'énergie imaginable que dans une âme sauvage et un esprit cultivé; car la faculté de juger ajoute beaucoup à la douleur quand cette même faculté n'a rien ôté à la puissance de sentir. Enfin, j'ai cherché une situation où il y eût tout à la fois du désespoir et du calme, où l'être infortuné pût s'observer lui-même, et fût contraint à peindre ce qu'il éprouve. Il n'est pas alors dans ce trouble plus touchant,

mais aussi moins amer, où l'on perd le pouvoir de s'exprimer. Quand le malheur est irrévocable, l'âme retrouve une sorte de sang-froid qui permet de penser sans cesser de souffrir. C'est dans un tel état que la passion devroit être la plus éloquente; j'ai tenté d'y placer Zulma. Cet écrit qui, plus que tout autre, appartient à mon âme, m'intéressoit assez pour excuser ces observations.

ZULMA.

FRAGMENT D'UN OUVRAGE.

J'ÉTOIS prisonnier chez les sauvages qui habitent les bords de l'Orénoque ; mais comme ma rançon étoit stipulée, je jouissois de quelque liberté parmi eux. Un long séjour dans leur contrée m'avoit permis d'apprendre leur langue, et l'un de leurs vieillards que j'avois connu jadis dans une de ses courses à Lima, me témoignoit une amitié particulière; son âge lui donnoit des droits à l'exercice du gouvernement; ces sauvages ne connoissant pas la première base de toute réunion sociale, la propriété, leurs peuplades errantes adoptoient pour chefs ceux qui devoient à une longue expérience cet esprit conservateur, ange gardien des destinés humaines. Un matin je fûs réveillé par le bruit des instrumens militaires : je crus que la guerre alloit recommencer : le vieillard qui me protégeoit vint à moi, et me dit : « Ce jour est le plus cruel de ma vie, je vais donner à mes concitoyens une douloureuse preuve de mon dévouement; je suis appelé par mon âge et par le sort à juger un coupable; sept d'entre nous sont condamnés

à ce triste devoir. On dit que le crime qui va nous être exposé ne peut être pardonné ; mais quand ma voix prononcera la sentence de mort, mon cœur déchiré pourra-t-il savoir s'il n'abuse pas du droit de l'homme sur l'homme, et ne s'arroge pas la vengeance divine ? Après ce jugement, je serai huit jours sans vous voir, c'est un usage établi parmi nous, que les juges qui ont condamné à la peine de mort, restent enfermés seuls pendant une semaine, et soient rassemblés de nouveau après ce temps, pour confirmer ou casser leur jugement. Dans votre pays, un second tribunal revise les décisions du premier ; ici nous en appelons de l'homme en société, à l'homme solitaire, de l'impression du moment, à la conscience éternelle : nous bénissons cette institution, puisque très-souvent elle a fait révoquer des jugemens sévères. Suivez-moi, mon ami ; dans l'enceinte où l'on va plaider en présence du peuple ; vous y verrez la famille de l'accusé plus inquiète que lui-même, de l'arrêt qui sera prononcé ; car nos lois bannissent pour jamais les parens d'un enfant coupable, et souvent dans nos déserts ils périssent d'isolement et de misère. Cette responsabilité funeste est un préjugé qui nous est commun avec vous. Souvent les erreurs les plus composées s'ad-

mettent avant les vérités les plus naturelles ; cependant nos mœurs errantes ne permettant pas au gouvernement une surveillance générale et constante, il nous étoit peut-être nécessaire de chercher tous les moyens de resserrer les liens des familles. Et cette punition rétroactive, de quelque manière que vous la jugiez, a produit cet heureux effet ; venez donc, écoutez avec attention les motifs divers qui vont nous être présentés, et si vous excusez le crime que je serois prêt à condamner, hâtez-vous de m'en instruire, et sauvez à votre ami la douleur irréparable, le meurtre de l'innocent. » Alors je suivis ce bon vieillard vers la grande plaine, où le peuple étoit rassemblé. Je fus étonné d'en approcher, sans être averti par aucun bruit de la réunion d'un si grand nombre d'hommes. « Tous se recueillent, me dit le vieillard, dans la contemplation du malheur et de la mort, et ces guerriers si braves versent des pleurs sur les dangers qu'ils ne partagent pas. » . . . .

Je me plaçai derrière le tribunal, au milieu du peuple qui l'environnoit ; plus loin, on voyoit un latanier entouré de cyprès ; c'est en face de cet arbre qu'on avoit coutume de placer les criminels, quand ils étoient condamnés à périr ; et l'arc, instrument de leur supplice,

étoit suspendu à l'une de ses branches : devant les juges s'élevoit l'amphithéâtre destiné pour l'accusateur, l'accusé et sa famille; je m'en approchai, et d'abord j'aperçus sur un lit de gazon un jeune homme percé d'une flèche mortelle; son sang ne couloit plus, ses membres étoient glacés, mais jamais tant de beauté n'avoit frappé mes regards. J'éprouvois à la fois un sentiment d'admiration et de douleur; je pleurois ce jeune homme comme si je l'eusse connu vivant. Voilà, me dit-on, celui qu'on vient d'assassiner. Je fus pénétré d'horreur pour le coupable, et je le condamnai dans mon cœur. La mère de ce jeune homme étoit à ses pieds : elle souleva son voile pour parler, mais la douleur ne lui permit pas de s'exprimer. Le nom de son fils Fernand sortit plusieurs fois de sa bouche; à travers ses sanglots, je crus entendre qu'elle accusoit de sa mort une jeune fille appelée Zulma. Ceux qui m'entouroient, voyant mon étonnement, m'expliquèrent les paroles de cette mère infortunée. Dans cet instant Zulma parut; en regardant son visage, l'impression de son malheur me saisit; comme elle avançoit lentement, j'eus le temps de remarquer le charme de ses traits; mais bientôt leur expression commandant à mon âme, l'a-

gita tour à tour des divers mouvemens qui s'y peignoient. — Zulma passa devant l'arbre fatal destiné pour son supplice ; elle s'arrêta quelques instans pour le regarder ; mais je n'observai sur son visage qu'une attention forte, et nulle émotion ne put s'y remarquer. Elle s'inclina devant ses juges avec respect et dignité, et se tournant vers l'amphithéâtre où elle devait se placer, elle aperçut le corps de Fernand ; tous ses membres tremblèrent à cet aspect ; elle s'appuya d'abord sur son arc, voulut ensuite s'avancer près de cet objet déplorable : mais, reconnoissant la mère désolée qui frémissoit d'horreur à son approche, elle s'arrêta, soupira profondément, et par un grand effort paroissant se ressaisir de toute son âme, elle commença ainsi :

« Femme respectable, dit-elle à la mère de Fernand, pardonne si ce n'est pas à toi, à toi seule que je m'adresse ; mes yeux ne peuvent se fixer sur l'objet que tu tiens dans tes bras ; quand il s'agit encore de vivre, ce n'est pas l'instant de le regarder ; il faut aussi que je me justifie pour sauver à mes parens la honte de mon supplice ; il le faut, et je le puis devant les juges, devant le peuple ; mais, ô toi ! mère infortunée, toi qui l'aimois, tu n'as besoin que de ma mort. Non, je ne crois pas

que les paroles qui vont servir à ma défense puissent aigrir tes regrets ; malheur à moi si je blesse ton cœur, si je ne pressens pas tout ce qui pourroit l'affliger! Que m'auroit-il servi de tant souffrir, si je ne savois pas ménager la douleur? » Alors, Zulma s'arrêta ; mais bientôt se relevant en présence du tribunal qui devoit décider de sa vie, elle sembla vouloir étouffer en elle tous les mouvemens qui sollicitent la pitié. « Juges de mon sort, leur dit-elle, c'est moi qui ai lancé dans le cœur de Fernand cette flèche sanglante ; c'est moi seule, et vos lois me condamnent à la mort. Cependant, devant Dieu je ne me crois pas coupable. Peuple fier, vous m'absoudrez ; vieillards, il vous faut entendre la langue des passions ; rappelez vos souvenirs dans vos cœurs, et que la longue histoire de mes sentimens vous interprète leur étonnante catastrophe. Vous pleurez tous Fernand, vous vous rappelez ses charmes, ses talens, sa valeur : ah! vous avez raison ; nul homme ne put, dans le délire de son orgueil, s'égaler à lui : fait prisonnier dans son enfance par un général espagnol, il apprit des peuples policés ces arts terribles ou séducteurs, qui tour à tour soumettent ou captivent ; mais son âme fière ne put souffrir le joug des lois européennes ; il revint parmi

nous pour se retrouver en présence de la nature, et n'en être plus séparé par les institutions même qui semblent devoir la perfectionner. Vous vous rappelez ce jour, où remportant le prix de la chasse à l'aide des arts nouveaux qu'il avoit conquis sur nos ennemis, il s'indigna d'un succès qu'il ne devoit point à sa propre force; et dédaignant de se servir, dans les différens emplois où votre confiance l'appeloit, des connoissances qu'il avoit acquises, il nous fit douter de leur utilité, tant il sut se montrer indépendant de leur secours. Dans ce pays, où nulle distinction n'est établie par la loi, il sembloit se créer la royauté du génie; et sans qu'il le voulût, sans que le peuple même réfléchît à l'hommage qu'il lui rendoit, les rangs s'ouvroient pour le laisser passer, dans l'espoir de le mieux voir. On le suivoit, non par soumission, mais pour ne pas le quitter. Son charme invincible agissoit sur vous tous qui m'écoutez, sur vos vieillards, sur vos enfans, sur ceux mêmes qui pouvoient envier sa destinée. Chacun d'eux étoit son ami avant de penser à devenir son rival. Ah! pleurez-le long-temps, car sa vie étoit votre gloire, et sa mort est le deuil de l'univers. Mais il faut que le monde périsse, quand la passion le commande; l'orage qui

s'élève en secret au fond du cœur bouleverse la nature ; tout semble calme autour de moi ; moi seule je sais que la terre est ébranlée, et qu'elle va s'entr'ouvrir sous mes pas.

» Pendant que vous admiriez Fernand, un sentiment plus tendre s'élevoit dans mon âme ; je recherchois la foule pour entendre prononcer son nom ; quand vos voix s'écrioient, *vive Fernand !* je baissois mon voile pour répéter ces mots ; en suivant l'exemple de tous, je tremblois d'être remarquée, jamais je n'espérois me contraindre assez pour ne ressembler qu'à l'enthousiasme ; je criois : *vive Fernand !* et c'est par moi qu'il a reçu la mort ; oui, c'est l'amour seul qui pouvoit l'immoler : quel homme dans sa haine en eût conçu l'horreur? Fernand distingua ces traits aujourd'hui méconnoissables, ces traits où sa mort est empreinte. Il me parla ! ce jour m'est si présent, que son souvenir tient encore de l'émotion de la joie ; mon trouble l'intéressa ; il feignit de n'en pas deviner la cause, et voulut chercher à me plaire comme s'il n'avoit pas été certain d'être aimé. Il s'occupa de m'enseigner ce qu'il avoit recueilli dans ses voyages, il parvint à me faire comprendre les livres des Européens ; et c'est à cette étude même que je dois le talent de vous peindre l'affreuse image

de mes malheurs. Je saisis avidement les leçons de Fernand; ma mémoire n'en perdit pas la moindre trace; le son de sa voix permettoit-il d'oublier une seule de ses paroles ? Les soins qu'il consacroit à former mon esprit et mon âme me sembloient le plus sûr garant de sa constance; il vouloit m'identifier avec ses propres idées, diriger mes pensées, mes sentimens, selon ses opinions et son caractère; il savoit donc qu'il m'eût fallu renaître pour apprendre à vivre sans lui! Il savoit donc que Zulma n'avoit plus une faculté indépendante qui pût lui servir à se détacher de Fernand! La puissance de la réflexion, le don des idées, tout ce qui compose enfin l'empire de l'homme sur lui-même, étant en moi l'ouvrage de Fernand, ne pouvoit s'élever contre son auteur. Pour moi, le lien de toutes les pensées, le rapport des objets entre eux, c'étoit Fernand. L'âme violemment séparée de celui qui étoit elle, ne pouvoit que s'abîmer dans le désespoir.

» Dans les premiers temps, je connus moi-même le danger de ma situation; je sentis que ma passion s'accroissoit chaque jour; et jugeant qu'il me restoit à peine un dernier instant pour la dominer, je résolus de m'entretenir avec Fernand des craintes mêmes qu'il

s'élève en secret a   de me suivre dans cette
la nature ; tout s   rde l'Orénoque; là, choi-
moi seule je sais   age où nulle trace d'homme
qu'elle va s'entr   hanter notre solitude, c'est
» Pendant q   el, pur comme mon âme, et
sentiment plu   comme elle, que j'interrogeai
je recherchoi   je ne sais rien, lui dis-je, de la
cer son nom   aine; je sors de l'enfance par la
Fernand ! j   passion de la jeunesse, j'entre-
ces mots ;   heur qui dément tout ce qu'on
tremblois   de l'imperfection attachée à la
rois me   de l'homme. Si le cœur peut obtenir
qu'à l'e   ces jouissances, pourquoi l'amour
et c'est   uté? pourquoi n'est-il pas le culte
l'amo   llards comme des jeunes gens, le pre-
hom   spoir, l'unique regret, le seul mobile
Fern   réserve pour gouverner l'univers? Fer-
con   me répondit sans vouloir m'éclairer sur
pr   ture des passions; il accusa l'insensibilité
q   hommes, et jura de m'aimer toujours.
l   utez, lui dis-je, écoutez : si je ne suis pas
essaire à votre bonheur, si votre cœur n'est
certain qu'il ne peut exister sans le mien.
ssez-moi ; je vous aime, mais peu de temps
est écoulé depuis que ce sentiment règne en
mon âme; il n'a pas encore renouvelé mon
être; tous les sentiers ne m'offrent pas encore
la trace de vos pas: chaque jour n'est pas en-

ore marqué pour devenir à jamais l'anniversaire d'un de vos accens ou de vos regards; j'ai dans la vie, dans l'espace, dans ma pensée, des retraites pour vous fuir; l'habitude et la passion, ces deux pouvoirs en apparence contraires ne se sont pas réunis pour m'asservir; mais si vous laissez mon cœur se dire: Fernand ne me quittera jamais! c'en est fait de moi-même, et c'est vous qui répondez de mon existence. Cependant, comme le cœur de l'homme est indépendant de ses propres résolutions, je ne vous demande qu'un serment qu'il vous sera toujours possible de tenir. Si vous pressentez que votre âme est prête à se détacher de la mienne, jurez-moi qu'avant l'instant où je pourrois le découvrir; vous me donnerez la mort: vous frémissez à ce mot; vous ne placez pas bien votre terreur. Ah! Fernand, c'est quand j'ai parlé de ton inconstance qu'il falloit trembler pour moi. Quelle pitié mensongère te feroit craindre la fin de ma vie, plus que l'éternité de mon désespoir! Ne nous serions-nous pas compris? — Il me rassura par des expressions de tendresse inspirées par son amour, interprétées par le mien: mes parens, mes amis, ma patrie, tout disparut à mes yeux, et cet univers qu'on dit l'œuvre d'une seule idée devint pour moi l'image d'un sentiment

me causoit. Je le priai de me suivre dans cette forêt de sapins qui borde l'Orénoque; là, choisissant un abri sauvage où nulle trace d'homme ne pouvoit désenchanter notre solitude, c'est en présence du ciel, pur comme mon âme, et du torrent agité comme elle, que j'interrogeai mon amant : Je ne sais rien, lui dis-je, de la destinée humaine; je sors de l'enfance par la plus violente passion de la jeunesse, j'entrevois un bonheur qui dément tout ce qu'on nous répète de l'imperfection attachée à la condition de l'homme. Si le cœur peut obtenir de si douces jouissances, pourquoi l'amour est-il redouté? pourquoi n'est-il pas le culte des vieillards comme des jeunes gens, le premier espoir, l'unique regret, le seul mobile dont on se serve pour gouverner l'univers? Fernand me répondit sans vouloir m'éclairer sur la nature des passions; il accusa l'insensibilité des hommes, et jura de m'aimer toujours. Écoutez, lui dis-je, écoutez : si je ne suis pas nécessaire à votre bonheur, si votre cœur n'est pas certain qu'il ne peut exister sans le mien, laissez-moi ; je vous aime, mais peu de temps s'est écoulé depuis que ce sentiment règne en mon âme; il n'a pas encore renouvelé mon être; tous les sentiers ne m'offrent pas encore la trace de vos pas; chaque jour n'est pas en-

core marqué pour devenir à jamais l'anniversaire d'un de vos accens ou de vos regards; j'ai dans la vie, dans l'espace, dans ma pensée, des retraites pour vous fuir; l'habitude et la passion, ces deux pouvoirs en apparence contraires ne se sont pas réunis pour m'asservir; mais si vous laissez mon cœur se dire: Fernand ne me quittera jamais! c'en est fait de moi-même, et c'est vous qui répondez de mon existence. Cependant, comme le cœur de l'homme est indépendant de ses propres résolutions, je ne vous demande qu'un serment qu'il vous sera toujours possible de tenir. Si vous pressentez que votre âme est prête à se détacher de la mienne, jurez-moi qu'avant l'instant où je pourrois le découvrir; vous me donnerez la mort: vous frémissez à ce mot; vous ne placez pas bien votre terreur. Ah! Fernand, c'est quand j'ai parlé de ton inconstance qu'il falloit trembler pour moi. Quelle pitié mensongère te feroit craindre la fin de ma vie, plus que l'éternité de mon désespoir! Ne nous serions-nous pas compris? — Il me rassura par des expressions de tendresse inspirées par son amour, interprétées par le mien: mes parens, mes amis, ma patrie, tout disparut à mes yeux, et cet univers qu'on dit l'œuvre d'une seule idée devint pour moi l'image d'un sentiment

unique et dominateur. Les courses les plus pénibles, les soins les plus ingénieux, tout ce que mon âme, multipliée par sa passion, put inventer pour le bonheur de Fernand, lui fut prodigué. Je pourrois exposer devant vous des actions sans nombre qui commandent la reconnoissance, qui uniroient ensemble, par un lien sacré, deux frères d'armes, deux amis; mais quand toutes les facultés du cœur sont consacrées à un seul objet, qu'importe les combinaisons du hasard, qui offrent à ce dévouement des occasions de se prouver plus ou moins éclatantes? La passion se peint tout entière en elle-même : rien de ce qui en dérive ne peut l'égaler, et c'est à son foyer sublime que tous ses rayons doivent être sentis.

» Je dois cependant vous tracer rapidement quelques traits de mon histoire. Un jour, sur les bords de ce grand fleuve qui féconde et défend notre contrée, la mère de Fernand, emportée par le courant, expirait dans les flots, si me précipitant après elle, il ne me fût encore resté assez de force pour la rapporter sur le rivage. A cet instant Fernand accourut vers nous : Voilà ta mère, lui criai-je, j'ai assez vécu. Je perdis connoissance en prononçant ces mots; mais quand je revins à moi, Fernand étoit à mes pieds, il me remercioit

de la vie de sa mère ; le bonheur de me la devoir se mêloit déjà même au plaisir de la retrouver ; son amour se peignoit dans chacun de ses accens, et régnoit sur toute son âme. Ah ! si sa voix pouvoit encore se faire entendre, il auroit raison de me demander si, dans cet instant du moins, ce n'étoit pas lui qui, par le charme de sa reconnoissance, étoit devenu mon bienfaiteur. Mais, cruel, devois-tu faire goûter une si douce ivresse à l'objet que ton cœur vouloit abandonner ? Est-ce ainsi qu'il falloit me préparer à ta perte ? et mon âme, plongée dans les extases du bonheur, apprenoit-elle à réserver quelque force contre l'atteinte du malheur ? Un jour la calomnie vous apprit à méconnoître Fernand ; vous l'accusâtes d'être d'intelligence avec vos ennemis, et d'avoir conçu le dessein de vous livrer à eux ; sa mort fut résolue : vous frémissez ; oui, c'est vous qui l'avez prononcée cette mort, le plus grand crime pour tout autre que Zulma. Mon amour ingénieux, trompant tous vos surveillans, sut le dérober à leur poursuite ; ne pensez pas que je rappelle ce temps pour accuser Fernand d'ingratitude. Loin de moi d'appeler un bienfait tout ce que m'inspiroit l'invincible mouvement de mon âme ! mais alors que je vois immolé par ma propre main cet

objet que, pendant tant de jours, j'ai préservé de dangers inouïs; cet objet pour qui j'ai su chercher la vie à travers mille morts, je me regarde avec étonnement, je me crois l'ennemie de moi-même, je ne sais plus où je vis, et ce n'est qu'en posant la main sur mon cœur, en le sentant encore consumé de la même passion, que je parviens à me reconnoître à travers l'horreur et le contraste de mes sentimens et de mes malheurs. Je suivis Fernand dans les déserts où, pendant une année, votre arrêt cruel le contraignit à se cacher. C'est dans ces lieux arides que souvent les secours les plus nécessaires à l'existence étoient prêts à lui manquer. Une source, un palmier faisoient époque dans notre vie : quelquefois, pendant son sommeil, détachant mes longs cheveux, je les soutenois de mes mains pour préserver sa tête des rayons brûlans du soleil. Je ne sais si j'ai souffert dans ce séjour affreux; mais, tout entière à l'espérance d'adoucir quelques-unes de ses peines, il ne m'est resté de cette année que le souvenir, que l'impression d'un même sentiment. Rochers terribles, sables brûlans, c'est à vous seuls que mes derniers souvenirs de bonheur sont attachés! Rejeté par sa patrie, abandonné par la nature même qui sembloit lui refuser l'aliment de sa vie, une femme

environnoit Fernand de tendresse et d'amour. Souverain encore dans ces déserts, il voyoit l'existence et le bonheur dépendre d'un de ses regards; la puissance et la gloire, tout lui étoit retracé par mon abandon et mon enthousiasme; mon amour se plaçoit toujours entre l'injustice des hommes et ses réflexions. Il se jugeoit dans mon cœur; il m'aimoit, il vivoit.... Ah! Dieu!.... »

Les sanglots alors étouffèrent la voix de Zulma. A l'image du bonheur j'avois vu par degrés toute sa force l'abandonner : je regardai les vieillards, qui restèrent immobiles et sévères, comme si la condamnation de Zulma leur eût semblé inévitable. Le peuple, plus facilement ému, murmuroit le mot de *grâce.* Ce bruit rappelant Zulma à elle-même, elle reprit aussitôt la parole : « Peuple, s'écria-t-elle, vous absolvez trop tôt le plus grand des attentats. Je m'indigne pour Fernand d'une si prompte clémence. Écoutez-moi : Les concitoyens de Fernand furent enfin éclairés sur ses talens, sur ses vertus. Vous vîntes le chercher pour lui rendre à la fois votre admiration et votre estime, et vous confiant avec raison à sa grande âme, c'est du fond de son exil que vous le ramenâtes à la tête de vos armées. Malgré mes prières, il en ac-

cepta le commandement. Mes sollicitations ardentes ne purent l'en détourner. Son danger me faisoit horreur; sa gloire ne m'étoit plus nécessaire. Dans le premier temps de ma passion pour lui, j'aimois tout ce qui pouvoit en justifier l'excès. Quelquefois même je m'enorgueillissois des succès de Fernand, et j'osois croire qu'en secret il se plaisoit à me les consacrer. Mais à cette époque de notre amour, quel événement extérieur pouvoit ou le diminuer ou l'accroître? Mon âme avoit passé dans la sienne, et devant moi, comme au tribunal de sa propre conscience, ce n'étoit pas de ses actions, mais de ses sentimens seuls qu'il avoit besoin. Il partit cependant, et trois fois il revint vainqueur. Les acclamations de la victoire précédèrent son retour, et c'est au bruit de sa gloire que j'apprenois mon bonheur. Chaque fois qu'il me quittoit, des pressentimens affreux me remplissoient de terreur. Je sais que l'exaltation de la douleur produit ces mouvemens qu'on veut trouver surnaturels, et que les grandes passions dominatrices de l'âme, agissent sur elle comme par une sorte d'inspiration étrangère, qui lui fait croire à ses propres impressions comme à des oracles. Mais qui pourroit cependant ne pas désirer que l'âme fût avertie d'avance

de l'approche des grands malheurs, comme la terre tremble quand les abîmes vont s'ouvrir, comme le ciel se couvre de nuages quand la foudre est prête d'éclater!

» Un jour, le bruit se répandit que Fernand avoit péri dans le combat : errante à travers les horreurs du carnage, ce spectacle, qui pour la première fois frappoit mes regards, ne laissoit aucune trace dans ma pensée, c'étoit lui que je cherchois à travers le sang et les morts, et cette affreuse image ne s'offroit à moi que comme un obstacle à franchir. Après plusieurs heures, épuisée de fatigue, je tombai au pied d'un arbre : là, dans la violence d'un malheur si profond, que tout le sentiment de mon existence n'étoit que l'action d'une seule douleur, je cherchois à me calmer par la résolution prise depuis longtemps de ne pas survivre à Fernand : eh quoi! me disois-je, qu'y a-t-il donc dans sa mort dont la mienne ne me délivre? Mais l'instant qu'il falloit vivre pour apprendre qu'il n'étoit plus, m'effrayoit à lui seul plus que l'éternité. Ma pensée ne pouvoit se reposer dans la tombe même où sa perte m'alloit précipiter. Jamais mon âme n'avoit pu concevoir l'idée du néant absolu, et sous toutes les formes de l'existence je me voyois poursuivie

par l'atteinte d'une telle douleur. Absorbée dans un désespoir immobile, m'examinant moi-même avec une attention féroce, je le vis paroître : grand Dieu! ce n'étoit pas la vie, c'est le ciel qui me fut rendu; j'éprouvai dans un instant toutes les sensations opposées: c'étoit lui! mon âme s'affaissa sous le poids de sa félicité. Ah! qui a vécu un tel jour a dévoré l'existence de longues années, et pour moi les temps ne sont plus. Oui, mon Dieu, à cette heure encore, précipitée dans l'abîme des misères humaines, je te remercie d'avoir existé. Tu as rassemblé sur moi dans un seul jour tous les biens épars dans la vie. Ce jour, mon âme passionnée a pu toucher aux bornes qui séparent la nature humaine de ta céleste essence. Fernand étoit légèrement blessé; mais bientôt on apprit que nos farouches ennemis avoient trempé leurs flèches dans un poison mortel, et que le moyen de sauver la vie de Fernand étoit qu'il fit sucer sa blessure par celui qui ne craindroit pas le danger qu'il y puiseroit. Combien la destinée me parut alors attentive à mon bonheur! J'allois faire passer dans mes veines le poison qui menaçoit les jours de Fernand. Ah! dans les chimères mélancoliques, qui seules plaisent aux âmes tendres, quelle plus

douce situation pouvoit jamais se présenter! Je vainquis la résistance de Fernand, je le trompai sur les périls que j'allois braver; mes heureux efforts arrachèrent la mort de son sein. Long-temps à mon tour il me fallut lutter contre elle; la force de ma jeunesse en triompha: on dit que l'action dévorante de ce poison cruel troubla ma raison; ce n'est point mon excuse, ce n'est point celle de Fernand. Toutes les idées accessoires pouvoient être bouleversées; mon amour, tant que j'existois, n'étoit point altéré. Zulma étoit la même pour Fernand, il n'avoit pas le droit de la méconnoître: ah! mon cœur seul doit expliquer mon attentat; quels mouvemens de folie seroient aussi forts que l'égarement de la passion même qu'ils serviroient à justifier.

» Fernand me demanda de me quitter pour quelques jours, je combattis cette résolution; je m'en plaignis avec amertume: non, ce n'étoit point au nom de mes bienfaits que je me croyois des droits sur Fernand; c'étoit le souvenir, l'impression de mes propres sentimens qui me faisoit croire à mon empire; il me sembloit que j'avois au fond de mon âme une puissance d'amour qui devoit le dominer, et qu'un homme si passionnément aimé ne

pouvoit pas se croire libre. Cependant le soupçon ne pouvoit approcher de moi, ce sentiment incertain n'étoit pas fait pour mon âme. Je consentis enfin à la volonté de Fernand. Il partit. A l'époque fixée pour son retour, je l'attendois. Un jour, oui, un jour semblable à tous les autres, que le soleil éclaira des mêmes rayons, je me promenois seule, foible, égarée dans ces mêmes lieux, tout remplis encore du passé; je m'avançois dans le fond de la forêt, lorsque j'aperçus Fernand aux pieds de la jeune Mirza : c'est la dernière fois que mes yeux ont vu; dans cet instant encore cet horrible tableau m'apparoît tout entier, il me dérobe l'apprêt de mon supplice : son aspect me seroit plus doux. Je n'eus pas le temps de réfléchir, j'agis sans le concours de ma pensée, ma main saisit l'arc sur lequel elle se reposoit, la flèche mortelle fut lancée; Fernand tomba. Je n'eus d'abord qu'une idée: c'est qu'il avoit cessé d'adorer Mirza. Cependant, quand son sang vint à couler, quand la pâleur de la mort.... Je ne sais ce qui se passa dans mon être; j'ai perdu depuis ce temps l'identité, le souvenir de l'existence. Le désespoir de ma famille a pu seul me rappeler à moi; ils sont venus me dire que ma condamnation entraînoit la leur, qu'il falloit me jus-

tifier pour les sauver. Ils veulent encore de la vie : j'ai dû leur obéir. » Vous avez entendu mon histoire; aucun de vous n'a douté de sa vérité; il n'en est pas un accent qui puisse appartenir à l'imitation : maintenant vous êtes injustes, si vous me condamnez. Qui de vous se croit plus appelé que moi à venger la mort de Fernand? Qui de vous a sauvé mille fois sa vie? Qui de vous l'adore encore en cet instant? J'avois le droit de prononcer sur son sort : si ce cœur l'a jugé coupable, qui de vous oseroit l'absoudre? Falloit-il que sa gloire fût souillée, et que le nom de Fernand fût porté par qui n'étoit plus lui? J'ai sauvé mon amant, il est resté immortel, son ombre applaudit à mon courage : je suis sûre qu'en expirant, aucun sentiment de haine n'est approché de son cœur. Non, aucun tribunal, aucune nation, le ciel même, ne peut juger entre Fernand et moi. L'amour qui m'unissoit à lui ne peut égarer, ne peut rendre criminelle; il est au-dessus des lois, des opinions des hommes, il est la vérité, la flamme, le pur élément, l'idée première du monde moral. Les sentimens qui vous animent tous n'en sont qu'une empreinte effacée. La mort, cette pensée que l'homme regarde comme la plus terrible et la plus absolue, disparoissoit tout

entière en présence de celle qui m'occupoit. Qu'est-ce que sa vie, qu'est-ce que la mienne auprès de cet amour qui suffiroit à l'éternité? Que les hommes donc ne jugent pas de ce qui n'est pas du ressort des hommes : laissez mon cœur prononcer sur lui-même. Pouvez-vous inventer un supplice mortel qui ne soit un soulagement pour moi ? Vous ne punirez que ma famille, cette famille innocente, étrangère à des mouvemens que rien ne sauroit inspirer ni contraindre. Sauvez-lui donc la honte de ma condamnation ; écoutez-moi, quand je vous assure que cet arrêt seroit injuste. Me croyez-vous de l'aveuglement sur moi-même ? Pensez-vous que je m'y intéresse pour me tromper ? Ah ! de tous ses juges, le plus impartial, c'est Zulma. L'intérêt du salut même des auteurs de mes jours n'obtiendroit pas de moi de recourir à la feinte : comment aussi le pourrois-je ? J'existe si fortement en moi-même, que me montrer une autre est au-dessus de mon pouvoir ; et l'ombre de Fernand, qui m'écoute, m'en impose plus que vous. Peuple, j'ai parlé ; vieillards, jugez-moi.»
A ces mots, Zulma s'arrêta : l'émotion qu'elle avoit causée rendit encore un instant la foule silencieuse ; mais dès qu'on ne l'entendit plus, des cris sombres et tumultueux s'élevèrent en

sa faveur ; les juges, ou participèrent au mouvement de la multitude, ou crurent impossible d'y résister, et la grâce de Zulma fut prononcée. Sa famille l'entoura ; le peuple, extrême dans ses sentimens, non content de délivrer cette belle accusée, vouloit la couronner comme dans un jour de triomphe. « Arrêtez, s'écria-t-elle, ma famille est-elle absoute? — Oui, lui répondit-on à grands cris. — Jamais le nom de leur fille ne leur sera-t-il reproché ? — Jamais. — Allons, le long travail est fini. » Et, par une action imprévue, elle enfonça dans son sein l'une des flèches suspendues à son côté. Un mouvement de terreur et d'étonnement saisit tout ce qui l'environnoit. « Et vous avez cru, leur dit-elle avec un dernier effort, que je laisserois vivre l'assassin de Fernand? Ah ! si j'avois pu exister sans lui, son inconstance étoit juste. » Alors se tournant vers le corps de Fernand, vers sa malheureuse mère : « Objets sacrés, s'écria-t-elle, je puis vous regarder à présent, Fernand, et vous, sa mère, laissez-moi m'approcher de lui, à la trace de mon sang, n'ai-je pas le droit d'avancer vers vous? Je vais rejoindre Fernand dans ce séjour où il ne pourra chérir que moi, où l'homme est dégagé de tout ce qui n'est pas l'amour et la vertu. Nous vous y attendrons

tous les deux. Je meurs.... » L'infortunée Zulma tomba sans vie aux pieds de la mère de son amant. Cette femme malheureuse, à cet instant sembla confondre dans sa tendresse et sa pitié ces deux objets immolés l'un par l'autre. Mais bientôt succombant sous le poids de la douleur maternelle, elle parut perdre le sentiment d'une existence dont la vieillesse au moins promettoit d'abréger le terme.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

RÉFLEXIONS SUR LE PROCÈS DE LA REINE, publiées dans le mois d'août 1793.................. *Page* 1

AVERTISSEMENT.............................. 2

RÉFLEXIONS SUR LA PAIX, adressées à M. Pitt et aux François. 1794......................... 35

PRÉFACE..................................... 37

PREMIÈRE PARTIE. CHAPITRE Ier. *De la force actuelle de la France*............................ 43

CHAP. II. *De la conduite qu'ont suivie les puissances coalisées*........................... 53

CHAP. III. *Des avantages de la paix pour l'Europe*.................................. 63

SECONDE PARTIE. Réflexions adressées aux François. *Si la France doit désirer la paix*.......... 77

RÉFLEXIONS SUR LA PAIX INTÉRIEURE. 1795.......... 95

PREMIÈRE PARTIE. Des royalistes, amis de la liberté. 105

CHAP. Ier. *De l'influence des circonstances présentes sur l'idée d'un roi*................. 106

CHAP. II. *Des principes qui peuvent attacher au gouvernement républicain en France*....... 121

DEUXIÈME PARTIE. Des républicains amis de l'ordre. 142

CHAP. Ier. *Que les principes des républicains amis de l'ordre sont absolument les mêmes*

que les principes des royalistes amis de la liberté......................*Page* 145

CHAP. II. *Que la république a besoin d'hommes distingués par leurs talens et leurs vertus*... 156

ESSAI SUR LES FICTIONS........................ 173

TROIS NOUVELLES........................ 217

PRÉFACE........................ 219

MIRZA OU LETTRE D'UN VOYAGEUR........................ 221

ADÉLAÏDE ET THÉODORE........................ 245

HISTOIRE DE PAULINE........................ 289

ZULMA, fragment d'un ouvrage........................ 345

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.







